

SUPLÉMENT 2025

REVUE SCIENTIFIQUE EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

Numéro 3/2025 (25/3) - Supplément 2025

L'entretien de recherche en sciences de l'information et de la communication : interroger les « professionnel·les du discours » ?

Ce dossier a été coordonné par Jean-Philippe **De Oliveira**,
Simon **Gadras** et Chloë **Salles**

Camila **Moreira Cesar**, Joseph **Gotte**, Nicolas **Brard**, Ioanna **Faïta**,
Simon **Dumas Primbault**, Valentine **Favel-Kapoian**, Pauline **Reboul**,
Catherine **Quiroga Cortés**, Camille **Riou**, Marion **Pillas**, Laura **Verquère**

Mise en page : Sonia BAZAOUI & Cédric COUSTELLIÉ
Design graphique : Laurence PAYAN
Tous droits réservés
Publication numérique : 4e trimestre 2025
© 2025 Les Enjeux de l'information et de la communication

Table des matières

Jean-Philippe De Oliveira, Simon Gadrás, Chloë Salles	5
► Introduction : l'entretien de recherche en sciences de l'information et de la communication interroger les « professionnel·les du discours » ?	
Camila Moreira Cesar	11
► L'entretien de recherche avec les spécialistes du discours : retour réflexif sur le milieu des communicant·e·s politiques en France et au Brésil	
Joseph Gotte	22
► L'analyste du discours comme apprenti, journaliste, collègue ? Négocier l'entretien avec des intellectuel·les écologistes	
Nicolas Brard	35
► Le chercheur face à ses semblables travaillant sur un terrain sensible : de la posture réflexive à la négociation des rôles sous tension	
Ioanna Faïta, Simon Dumas Primbault	48
► Converser avec des « quasi-collègues ». L'entretien comme outil d'objectivation des pratiques et de construction d'une identité professionnelle en sciences humaines et sociales	
Valentine Favel-Kapoian, Pauline Reboul	66
► La fabrique de l'entretien avec des adolescent·e·s : méthodologies et éthiques des chercheur·e·s	
Catherine Quiroga Cortés	79
► Étudier la pluralité des voix en situation de controverse : analyse réflexive de l'usage de l'entretien semi-directif	
Camille Riou	91
► Les enjeux de l'anonymisation dans une enquête auprès d'expert·e·s de la question des violences sexuelles	
Marion Pillas, Laura Verquère	106
► Échanges croisés sur les techniques de l'entretien : le cas des situations intimes	

L'entretien de recherche en sciences de l'information et de la communication : interroger les « professionnel·les du discours » ?

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Jean-Philippe De Oliveira

Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université Jean-Moulin Lyon 3 et membre de Elico. Ses travaux portent sur la communication des organisations en lien avec la construction des problèmes publics. Ses publications ont porté, entre autres, sur les enjeux liés à la prévention du sida, sur la question de l'alimentation et sur celle des risques naturels. Jean-Philippe.De-Oliveira@univ-lyon3.fr

Simon Gadrás

Maître de conférences à l'Université Lumière Lyon 2 et membre de Elico. Ses recherches portent sur les mutations contemporaines de l'espace public, à travers l'analyse de l'évolution des pratiques de communication et de production de l'information d'actualité par des professionnel·les comme par des acteurs externes au champ journalistiques. Simon.Gadrás@univ-lyon2.fr

Chloë Salles

Maîtresse de conférences en sciences de l'information et de la communication et membre du Gresec, Université Grenoble Alpes, Chloë Salles est également directrice des études de l'École de Journalisme de Grenoble. Ses recherches portent sur les mutations des pratiques journalistiques à l'aune des dispositifs numériques ainsi que sur les sujets émanant de la sphère privée et en devenirs médiatiques (récits de vécus, féminicide). Chloe.salles@univ-grenoble-alpes.fr

Plan de l'article

Résumé et mots clés en français

Title, abstract and keywords in english

Titulo, resumen y palabras clave en español

Introduction

L'entretien de recherche en tensions

Les spécificités discursives des enquêté·es

L'entretien selon des rapports

Conclusion

Notes

Références bibliographiques

RÉSUMÉ

Ce supplément propose une mise en perspective de l'entretien de recherche en sciences de l'information et de la communication dont les acteurs et actrices des terrains étudiés

s'avèrent fréquemment relever de professionnel·les du discours » et qui, plus largement, partagent des caractéristiques sociales avec les chercheur·ses (diplômes, expertises, engagements, goûts culturels, *etc.*). Il vient clôturer un séminaire portant sur cette thématique, qui s'est déroulé pendant trois années, d'abord à Grenoble, au sein du Groupe de recherche sur les enjeux de la communication (Gresec), puis sous forme d'un séminaire croisé entre le Gresec et l'Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication (Elico).

Mots clés

Entretien, discours, professionnel, expert

TITLE

Specific to information and communication sciences : the challenges of leading semi-structured interviews with discourse experts.

Abstract

This supplement offers perspectives on semi-structured interviews in information and communication sciences, in which the actors and actresses in the studied fields are often “discourse professionals” and, more broadly, share social characteristics with academics (degrees, expertise, commitments, cultural tastes, *etc.*). These articles conclude a three-year seminar on this topic, which took place first in Grenoble, within the Research Group on Communication Issues (Gresec), and then in the form of a joint seminar between Gresec and the Lyon Research Team in Information and Communication Sciences (Elico).

Keywords

Interview, discourse, professional, expert

TÍTULO

La entrevista en ciencias de la información y la comunicación : ¿interrogar a los «profesionales del discurso» ?

Resumen

Este suplemento ofrece una perspectiva sobre las entrevistas de investigación en ciencias de la información y la comunicación, cuyos participantes suelen ser « profesionales del discurso » y que, en términos más generales, comparten características sociales con los investigadores (títulos, experiencia, compromisos, gustos culturales, *etc.*). Cierra un seminario sobre este tema, que se ha desarrollado durante tres años, primero en Grenoble, en el seno del Grupo de Investigación sobre los Retos de la Comunicación (Gresec), y luego en forma de seminario cruzado entre el Gresec y el Equipo de Investigación de Lyon en Ciencias de la Información y la Comunicación (Elico).

Palabras clave

Entrevista, discurso, profesional, experto

INTRODUCTION

Ce supplément ambitionne de remettre en perspective la pratique de l'entretien de recherche en sciences de l'information et de la communication dont les acteurs et actrices des terrains étudiés s'avèrent fréquemment relever d'« experts de la parole » (Broustau *et al.*, 2012, p. 7), pour certain·es rompu·es à l'exercice de l'entretien professionnel et qui, plus largement, partagent des caractéristiques sociales avec les chercheur·es (diplômes, expertises, engagements, goûts culturels, etc.). Il vient clôturer un séminaire portant sur cette thématique, qui s'est déroulé pendant trois années, d'abord à l'Université Grenoble Alpes, au sein du Groupe de recherche sur les enjeux de la communication (Gresec)¹, puis sous forme d'un séminaire croisé entre le Gresec et l'Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication (Elico). L'ambition initiale de ce séminaire et, par extension, de ce supplément, était de faire partager les expériences concrètes de chercheur·es qui ont mobilisé l'entretien semi-directif comme outil de collecte de données dans le cadre de leurs recherches. Débutant par l'intervention de chercheur·es ayant interrogé des journalistes ou des communicant·es professionnel·les, le séminaire s'est progressivement élargi à des recherches portant sur d'autres types d'acteurs.

L'ENTRETIEN DE RECHERCHE EN TENSIONS

L'entretien de recherche bénéficie d'une littérature relativement significative parmi les manuels de méthodologie en sciences humaines et sociales (Kaufmann, 2016 ; Paillé et Muccielli, 2021 ; Marquet, Van Campenhoudt et Quivy, 2022). Il fait également l'objet de nombreuses publications en sociologie, discipline qui a érigé l'entretien en « méthode par excellence pour saisir les expériences vécues des membres de collectivités, pour comprendre les significations attribuées à une activité par ceux qui y sont engagés, pour appréhender les interprétations que les individus font des situations et mondes auxquels ils participent » (Demazières, 2012, p.30). En sciences de l'information et de la communication néanmoins, alors que de nombreux manuels s'intéressent aux méthodes sur corpus, aucun ne traite spécifiquement de l'entretien. Il est toutefois abordé parmi d'autres méthodes dans les rares manuels transversaux (Seurrat, 2014). En dehors de ces ouvrages, quelques chercheur·ses ont émis des propositions sur les conditions de l'entretien et de son traitement (Bertaux, 1997, 2016) et ont partagé leurs réflexions sur l'utilisation de cette méthode (Legavre, 2013 ; Le Marec et Molinier, 2015), mais peu ont finalement interrogé l'enjeu dont la caractéristique est de se dérouler auprès de professionnel·les habitués de l'entretien (Bastin, 2012).

L'ambition de ce supplément repose donc sur le constat de l'écart entre les nombreuses questions opérationnelles que se posent étudiant·es, doctorant·es, comme chercheur·es confirmé·es concernant les modalités d'organisation d'entretiens de recherche, et le faible nombre des ressources scientifiques sur le sujet. Cet écart est d'autant plus étonnant que les entretiens de recherche sont souvent mobilisés par les étudiant·es, y compris sur la suggestion de leurs encadrant·es. Le constat de départ est aussi celui de nombreux échanges informels au sujet de situations de recherche impliquant l'entretien, entre doctorant·es comme entre chercheur·es plus expérimenté·es qui partagent fréquemment leurs surprises liées au déroulement d'entretiens de recherche. En outre, ces étonnements semblent régulièrement nourrir des résultats qui seront ensuite formalisés dans les publications et autres communications scientifiques issues de ladite recherche. Ce supplément prétend donc enrichir la littérature à ce sujet en publiant une série d'articles discutant très concrètement du recours aux entretiens dans différents contextes de recherche en sciences de l'information et de la communication.

Nous présentons une plongée dans la mise en œuvre effective et concrète de l'entretien comme méthode de recherche. Il s'agit de mettre à jour les tensions qui peuvent exister entre les principes méthodologiques qui norment le recours à l'entretien et la réalité de sa

mise en œuvre qui, selon notre expérience, repose bien souvent sur un ensemble d'ajustements plus ou moins maîtrisés. Nous partageons l'idée selon laquelle les difficultés rencontrées au cours d'une recherche « peuvent être considérées comme des sources potentielles d'enrichissement de la recherche et peuvent notamment conduire à s'interroger sur la pertinence des angles d'analyse retenus à travers les problématiques formulées » (Guionnet, 2015, p.26). Les articles proposés illustrent à quel point les écarts entre la norme scientifique et la mise en œuvre de chaque entretien sont autant d'éléments utiles à l'analyse, plus que des problèmes à limiter ou, pire, à masquer.

LES SPÉCIFICITÉS DISCURSIVES DES ENQUÊTÉ·ES

Ce supplément repose sur un postulat : celui d'une spécificité des sciences de l'information et de la communication liée au fait que les objets qu'elles étudient relèvent d'une façon ou d'une autre des champs sociaux, culturels ou professionnels de l'information et de la communication. Ainsi, lorsque les recherches dans cette discipline mobilisent des entretiens de recherche, ceux-ci sont fréquemment susceptibles de porter sur des acteurs qui bénéficient d'une forme d'expertise communicationnelle. Nous entendons par là que les entretiens sont menés auprès d'enquêté·es qui déplient des compétences interactives et langagières dans leurs activités, tels que les journalistes, les chargé·es de communication, les responsables d'associations, de syndicats et de partis politiques, les hommes et les femmes politiques, les scientifiques, etc. Ainsi, alors que selon Pierre Bourdieu « c'est l'enquêteur qui engage le jeu et institue la règle du jeu, [qui] assigne à l'entretien, de manière unilatérale et sans négociation préalable des objectifs et des usages » (Bourdieu, 2015, p.1393), comment les conditions de l'exercice se trouvent-elles remises en cause face à des acteurs·trices qui en maîtrisent les enjeux ? *In fine*, ce supplément participe aux études qui construisent un « cadre épistémologique, théorique et méthodologique, mais aussi politique, qui se manifeste dans une série de décisions prises au cours de chaque enquête, mais que nous pouvons aussi partager entre chercheurs, au-delà des différences disciplinaires » (Cordonnier, 2015).

Nous faisons le choix, dès le titre, d'employer l'expression « professionnel·les du discours ». Elle permet de désigner en quelques mots, tout en les caractérisant, les personnes dotées de compétences communicationnelles spécifiques rencontrées dans le cadre d'enquêtes en sciences sociales, notamment en Sic. La pertinence de cette formulation n'a d'ailleurs pas réellement été discutée dans la littérature, sans doute parce que, très explicite, elle se comprend facilement et s'impose telle une évidence. Trois des articles publiés ici la mobilisent telle quelle pour qualifier des intellectuels écologistes (Gotte) ou des chercheurs (Brard ; Faïta et Dumas Primbault). Moreira Cesar choisit d'appliquer le professionnalisme aux discours des communicants politiques qu'elle interroge, plutôt qu'aux enquêtés eux-mêmes. Les autres articles mettent encore davantage en tension ce postulat du professionnalisme, lui préférant notamment l'idée d'expertise, que mobilise Riou dans son enquête chez les militantes qu'elle interroge, professionnelles comme profanes. Quiroga s'interroge, quant à elle, sur la façon dont, en étudiant les controverses environnementales, la recherche peut éviter de se limiter à la parole expert·e, dominante, pour accéder aux « voix moins audibles ». Favel-Kapoian et Reboul assument d'interroger les enjeux de la récolte de la parole des adolescent·es par des chercheur·es, « professionnels du discours », pour collecter une parole d'enquêté·es qui « rechignent à se confier », les adolescent·es. Dans ce contexte, nous faisons le choix de maintenir systématiquement cette expression entre guillemets, lui attribuant un statut de formule (Krieg-Planq, 2009) utilisée par commodité, pour désigner une variété de profils sans pour autant masquer la diversité des situations d'entretien qu'elle désigne.

L'ENTRETIEN SELON DES RAPPORTS NÉGOCIÉS

L'objectif de ce supplément est ainsi de montrer les difficultés rencontrées avant et pendant les entretiens menés avec ce type d'enquêté·es. En amont, il ne s'agit pas seulement de susciter une adhésion au projet de l'entretien mais aussi de négocier les conditions dans lesquelles il sera conduit, de distiller les informations concernant la recherche menée, de façon à rassurer les enquêtés sans biaiser les résultats de l'entretien, et de convaincre de l'intérêt de recueillir leurs propos ainsi que de rester fidèles à ceux-ci tout en se gardant de préciser les hypothèses que leurs réponses viendront confirmer ou infirmer.

Pendant l'entretien, d'autres formes de négociation peuvent encore avoir lieu, virant parfois à un rapport de force dans lequel le·la chercheur·e se trouve en position de dominé·e : que se passe-t-il quand l'enquêté·e se refuse à répondre à des questions ? Quand le lieu prévu ou le temps imparti, se trouvent spontanément modifiés, offrant des conditions peu propices à la conduite d'entretien ? Quand l'enquêté·e exige de l'enquêteur·trice de parler davantage de sa recherche ? Les auteures·trices montrent la manière dont ces situations remettent en cause le postulat bourdieusien selon lequel l'enquêteur se trouve dans une position dominante vis à vis de l'enquêté (Bourdieu, 2015). Cela concerne des acteurs dominants par leur proximité avec le pouvoir politique (Moreira Cesar) ou par leur statut d'intellectuels (Gotte). Par ailleurs, le supplément aborde également le cas de l'entretien avec les pairs (Brard ; Faïta et Dumas Primbault). Comment aborder un entretien avec des enquêté·es qui, sans être forcément des "professionnel·les du discours", sont amené·es, par leur métier, à conduire eux-mêmes des entretiens et, formé·es à aux techniques d'enquête, sont susceptibles de déceler les attentes sous-tendues par les questions qui leur sont posées, voire à ré-orienter celles-ci vers des formulations qui leur semblent plus judicieuses ?

Enfin, le dossier aborde aussi les difficultés rencontrées avec d'autres types de publics. Certes, les "professionnel·les du discours" présentent des caractéristiques socio-professionnelles qui suscitent des appréhensions diverses de la part du· de la chercheur·e qui souhaite les interroger dans le cadre d'une enquête. Mais d'autres difficultés apparaissent aussi avec des publics qui, au contraire, ont peu l'habitude de la prise de parole, encore moins d'être interrogés et qui, globalement, sont sous-représentés dans l'espace public. C'est le cas par exemple des adolescents (Favel-Kapoian et Reboul) ou de certaines parties prenantes dans les controverses (Quiroga Cortés). En outre, les recherches sur les controverses mêlent souvent des entretiens menés à la fois avec des acteurs rompus à l'exercice et d'autres plus en retrait de la scène publique et moins diserts pour répondre aux questions de l'enquêteur·trice.

A travers ces pratiques, le supplément pose en filigrane la question de la posture du·de la chercheur·e dans la conduite d'entretien. Il montre également en quoi la situation de face-à-face entre enquêteur et sujet de son enquête est révélatrice de rapports sociaux pré-existants : c'est le cas quand l'interaction est rendue difficile par les statuts différents en termes de position sociale, de genre ou d'âge. Nous avons souligné également la difficulté de mener des entretiens sur des sujets relevant de l'intime en clôturant le supplément par un article traitant d'entretiens avec des expert·es de violences conjugales (Riou) et un entretien croisé entre une chercheuse et une journaliste travaillant sur les égalités femmes-hommes et les questions de genre de manière plus générale (Verquère et Pillas). L'entretien, rédigé à partir de l'une des séances du séminaire, vise à mettre en miroir la perception du travail d'enquêteuse entre une universitaire et une journaliste, et les modalités d'exploitation des résultats.

NOTES

¹ Ce séminaire a en effet été créé à l'initiative de Roselyne Ringoot (Gresec, Université Grenoble Alpes) sous forme d'un séminaire doctoral au sein de l'axe « Communication,

médias et champs sociaux ». Attirant l'intérêt de nombreux collègues, ce séminaire s'est par la suite ouvert pour devenir le premier séminaire croisé entre les laboratoires lyonnais et grenoblois en sciences de l'information et de la communication.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bastin, Gilles (2012), « Le "cas Mathieu" ou l'entretien renversé, *Sur le journalisme*, 1 (1), pp.40-51.
- Bertaux, Daniel (1997), *Les récits de vie : perspective ethnoscopologique*, Paris : Nathan Université.
- Bertaux, Daniel (2016), *Le récit de vie-4e édition*, Armand Colin.
- Bourdieu, Pierre (2015/1993), *La misère du monde*, Éditions du Seuil.
- Broustau, Nadège ; Jeanne-Perrier, Valérie ; Le Cam, Florence ; Pereira, Fabio Henrique, (2012), « L'entretien de recherche avec des journalistes, Propos introductifs », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 1(1).
- Cordonnier, Sarah. (2015), (dir.), *Trajectoire et témoignage*. Editions des Archives Contemporaines, 2015
- Demazière, Didier (2012), « L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 1(1).
- Kaufmann, Jean-Claude (2016), *L'entretien compréhensif*, Paris : Armand Colin.
- Krieg-Planque, Alice (2009), *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses universitaires de Franche-Comté.
- Legavre, Jean-Baptiste (2013), « L'entretien. Une technique et quelques-unes de ses "ficolles" », (p.35-55) in Olivesi Stéphane (dir.), *Introduction à la recherche en SIC*, Presses universitaires de Grenoble.
- Le Marec, Joëlle ; Molinier Pierre ; Le Forestier Mélanie (2014), « L'entretien, l'expérience et la pratique. La créativité méthodologique en communication », *Sciences de la société*, 92.
- Marquet, Jacques ; Van Campenhoudt, Luc ; Quivy, Raymond, (2022), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Armand Colin.
- Paillet, Pierre ; Muccielli, Alex, (2021), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Armand Colin.
- Seurrat, Aude, (dir.), (2014), *Écrire un mémoire en sciences de l'information et de la communication. Récits de cas, démarches et méthodes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

L'entretien de recherche avec les spécialistes du discours : retour réflexif sur le milieu des communicant·e·s politiques en France et au Brésil

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Camila Moreira Cesar

Maîtresse de conférences en sciences de l'information et de la communication à Institut de la communication et des médias et chercheuse à l'IRMÉCCEN (EA 7546), Université Sorbonne Nouvelle camila.moreira-cesar@sorbonne-nouvelle.fr

Plan de l'article

Introduction

L'entretien de recherche en sciences humaines et sociales : défis méthodologiques et pratiques

La quête d'une parole « authentique » face à la réalité du terrain

Le déroulement des entretiens comme objet d'analyse

Conclusion

Références bibliographiques

RÉSUMÉ

Cet article propose une réflexion sur les enjeux épistémologiques liés à la réalisation d'entretiens de recherche avec des communicant·e·s politiques travaillant auprès des responsables du pouvoir exécutif en France et au Brésil (2016-2019). En revenant sur l'expérience d'un double terrain, mené dans le cadre d'une thèse soutenue en 2020, il explore les défis spécifiques au recours à cette méthode de recherche rencontrés lors de l'étude d'acteurs spécialisés dans le contrôle de la parole.

Mots clés

Entretien de recherche, Communication politique, Communicant·e·s politiques, France, Brésil

TITLE

The research interview with discourse specialists: a reflective return on the field of political communicators in france and brazil

Abstract

This article offers a reflection on the epistemological challenges involved in conducting ethnographic interviews with political advisors working with executive power officials in France and Brazil (2016-2019). Drawing on the experience of a double fieldwork conducted for a doctoral thesis defended in 2020, it explores the specific challenges encountered with this research method when studying actors specialized in speech control.

Keywords

Research interview, Political communication, Political advisors, France, Brazil

TITULO

La entrevista de investigación con especialistas en discurso: un retorno reflexivo sobre el campo de los comunicadores políticos en francia y brasil

Resumen

Este artículo propone una reflexión sobre los desafíos epistemológicos asociados con la realización de entrevistas etnográficas a comunicadores políticos que trabajan con responsables del poder ejecutivo en Francia y Brasil (2016-2019). A partir de la experiencia de un doble trabajo de campo realizado en el marco de una tesis defendida en 2020, explora los desafíos específicos encontrados al estudiar a actores especializados en el control del discurso con esta metodología de investigación.

Palabras clave

Entrevista de investigación, Comunicación política, Asesores políticos, Francia, Brasil

INTRODUCTION

En revenant sur l'expérience d'un double terrain réalisé dans le cadre notre thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication (Moreira Cesar, 2020), auprès de 22 communicant·e·s politiques travaillant aux côtés des responsables du pouvoir exécutif en France et au Brésil (2016-2019), cet article analyse les défis épistémologiques et pratiques soulevés par l'utilisation de l'entretien comme technique d'enquête pour étudier ce milieu particulier d'acteurs.

Inspirée par d'autres travaux portant un regard critique sur les pratiques de l'entretien de recherche (Broustau *et al.*, 2012 ; Bourdieu, 1993 ; Chamboredon *et al.*, 1994 ; Demazière, 2012 ; Legavre, 1996), la démarche réflexive que nous proposons dans cet article a un double objectif. Il s'agit d'une part de confronter les représentations de l'entretien qui guident le ou la chercheur·e aux formes réelles et parfois imprévisibles qu'il prend sur le terrain, d'autre part, de revisiter notre terrain de thèse, en considérant cette fois-ci la « cuisine » des entretiens comme partie constitutive des discours produits par les communicant·e·s politiques que nous avons rencontré·e·s en France et au Brésil.

Dans un premier temps, nous aborderons les particularités de l'entretien et les enjeux que soulève le recours à cette technique d'enquête pour recueillir le discours d'acteurs habitués à la prise de parole publique. Dans un second temps, nous reviendrons d'abord sur les particularités ayant accompagné l'emploi d'un dispositif d'enquête de cette nature auprès de nos interlocuteur·ices pour ensuite analyser, d'un point de vue épistémologique et plus largement, les résultats obtenus dans notre thèse à l'aune des conditions de déroulement des entretiens. Pour ce faire, nous nous appuierons sur deux exemples représentatifs des jeux d'influence, des négociations et violences symboliques ayant traversé notre terrain en France et au Brésil.

L'ENTRETIEN DE RECHERCHE EN SHS : DÉFIS MÉTHODOLOGIQUES ET PRATIQUES

L'entretien, comme technique de recueil de données sur le terrain, est largement utilisé dans les enquêtes sociologiques, notamment en France. Méthode à coût faible et apparemment facile à maîtriser, il est utilisé pour « appréhender les interprétations que les individus font des situations et mondes auxquels ils participent » (Demazière, 2012, p. 30). Pourtant, sa mise en œuvre pratique semble résister à la formalisation méthodologique, et « les manières de faire *réellement* utilisées » par le·la chercheur·e restent dans l'ombre (Kaufmann, 2016, c'est nous qui soulignons).

La problématique de notre thèse, portant sur les enjeux démocratiques de la professionnalisation de la communication politique gouvernementale en France et au Brésil au prisme de ses praticien·ne·s, questionne les « grammaires professionnelles » (Lemieux, 2000), à savoir, les conceptions, valeurs et logiques de la communication et de la politique sur lesquelles s'appuient ces acteurs dans deux réalités nationales fort distinctes. Ainsi, en complément d'un corpus de documents et d'ouvrages servant à dresser un portrait biographique de ces acteurs, le choix de l'entretien comme technique d'enquête à privilégier, adossé à une posture épistémologique compréhensive, s'est rapidement imposé comme le moyen le plus pertinent pour recueillir des données originales au regard des questions que nous nous posons et de la visée qualitative de notre démarche.

Élément essentiel de la sociologie wébérienne, la démarche compréhensive doit respecter deux principes majeurs : le premier concerne la neutralité axiologique, soit le refus de tout jugement de valeur de la part du sociologue, le second repose sur le respect de la spécificité des phénomènes sociaux provenant de l'activité des acteurs, soit les caractéristiques du système d'action dont ils font partie (Weber, 1992 [1951]). L'adoption d'une posture réflexive par le ou la chercheur·e est donc une condition pour la réalisation de ce type d'entretien, le but étant de comprendre les acteurs tout en se transposant dans leur monde, et en restant attentif·ve au sens subjectivement visé par ces derniers. Elle impose à l'enquêteur·ice le défi de se soucier moins de l'obtention de résultats que de réfléchir, en permanence, à la façon dont ils ont été obtenus. Cela implique non seulement la nécessité d'envisager les entretiens comme un processus (Beaud et Weber, 2010) comportant plusieurs étapes - de planification, d'organisation et de réalisation - mais aussi de reconnaître le rôle actif et les effets co-produits par le ou la chercheur·e et par les enquêté·e·s sur le déroulement des interactions, les données collectées et l'interprétation des résultats. Entretien et observation sont dès lors complémentaires, car « une analyse achevée met en relation, pour chaque enquêté, son discours (enregistré dans l'entretien), ses pratiques (observées) et sa position objective (obtenue par accumulation d'indices) » (Beaud et Weber, 2010, p. 124). À cela, Broustau *et al.* (2012) ajoutent que la restitution des conditions d'accès à l'entretien fournit des pistes quant aux négociations, attentes et motivations des acteurs pour accepter ou, au contraire, refuser de participer. C'est pourquoi, expliquent les auteur·ices, le recueil de la parole des enquêté·e·s sur le terrain confronte les chercheur·e·s à plusieurs scénarios d'action, à l'entretien pensé, à sa réalisation et, enfin, à sa restitution. Ce travail de restitution est lui-même un matériel à mobiliser et à travailler, mais aussi un discours à analyser, à traiter et à traduire à partir d'une écriture spécifique qui « remet en scène » ces situations d'enquête (Charmillot et Dayer, 2007).

Si une partie significative des travaux en SHS réservent quelques pages à la présentation de démarches telles que la prise de contact avec les agents, la préparation des rencontres en amont et la durée des entretiens, moins nombreux, en particulier dans les SIC, sont ceux portant sur la « cuisine » de la recherche et sur sa place dans l'étude du corpus (voir Legavre, 2013 ; Broustau *et al.*, 2012). Dans ces travaux, sont pris en considération des éléments souvent omis de l'analyse mais qui interfèrent sur les résultats obtenus, à l'instar des effets de présentation de soi et de domination différenciée, la gestion des asymétries entre l'enquêteur·trice et ses interlocuteur·trice·s ou les disputes pour le contrôle de la parole et

l’interprétation des discours recueillis. La notion d’ethos (Goffman, 1973 ; Amossy, 2015) prend ici un statut particulier dans la mesure où cet aspect conditionne, d’une part, la façon dont les individus se présentent et, d’autre part, la façon dont le ou la chercheur·e les perçoit. Autrement dit, l’effet d’ethos dans le cadre d’échange affecte la dynamique de l’entretien et l’évolution du rapport enquêté·e-enquêteur·trice, d’où la nécessité d’en rendre compte afin d’assurer la rigueur de l’analyse des informations produites.

Notre double terrain nous ayant occupé pendant trois ans environ, nous avons eu le temps de nous familiariser davantage avec la technique de l’entretien, d’en repérer les biais, les points de vigilance et les tactiques à privilégier pour enquêter sur le milieu des communicant·e·s en France et au Brésil, ainsi que les enjeux soulevés par la distance sociale qui séparent les protagonistes des échanges. Nous avons par ailleurs consacré une partie de la section méthodologique de notre manuscrit à la présentation de notre dispositif d’enquête, tout en faisant, au moins formellement, preuve de réflexivité vis-à-vis des conditions de sa mise en pratique auprès de nos enquêté·e·s et de la production de leurs discours dans ce cadre spécifique. Si ces passages ont le mérite de rappeler la nécessité de considérer l’entretien comme une *relation sociale* (Bourdieu, 1993) et non comme une simple situation de communication (Grawitz, 1993), force est de constater que nous n’avons pas véritablement assumé les implications d’une telle interprétation lors de l’analyse des propos des communicant·e·s français·e·s et brésilien·ne·s recueillis grâce à cette technique. En effet, considérer chaque entretien comme une situation singulière à analyser par elle-même aurait été nécessaire pour rendre compte du « discours professionnel » de ces agents qui, habitués à la prise de parole publique, sont habiles « à produire une parole constamment contrôlée, qui ne dérape pas et qui dit ce qu’ils représentent plutôt que ce qu’ils sont » (Chamboredon *et al.*, 1994, p. 128).

Rétrospectivement, il nous paraît utile de revenir sur nos expériences d’entretien de thèse, afin d’interroger la place des « non-dits » du travail de terrain, les rapports de domination à l’œuvre lors des entretiens avec nos enquêté·e·s, et de considérer la manière dont les données produites par cette technique ne se restreignent pas aux propos, souvent perçus comme indigènes, recueillis dans ce cadre, mais s’étend à l’ensemble des interactions qui permettent à la situation d’entretien d’advenir.

LA QUÊTE D’UNE PAROLE « AUTHENTIQUE » FACE À LA RÉALITÉ DU TERRAIN

Un premier obstacle auquel nous nous sommes confrontée lors du choix de l’entretien comme technique à privilégier dans notre thèse a été celui de notre appartenance disciplinaire. Ayant effectué l’ensemble de notre cursus universitaire en sciences de l’information et de la communication, nous n’étions pas suffisamment familiarisée avec les méthodes de nature ethnographique lorsque nous avons démarré notre doctorat. Afin de pallier cette lacune, nous nous sommes naturellement tournée vers des manuels en sciences humaines et sociales en langue française (Beaud et Weber, 2010 ; Kaufmann, 2016 ; Paillé et Muchielli, 2003), avant de nous lancer sur le terrain. Nous nous y sommes appliquée avec ténacité afin d’acquérir le savoir-faire (méthodologique, opérationnel et éthique) requis pour mener des « vrais » entretiens de recherche et recueillir les « bonnes » données pour notre étude.

Il était évident pour nous que la réussite de notre terrain reposait sur deux conditions principales. D’une part, il nous fallait gagner la confiance de nos interlocuteur·trices, en mettant en avant l’importance de leur participation à notre recherche et en soulignant le caractère scientifique de nos entretiens, afin de différencier notre démarche de celle employée dans d’autres contextes interactionnels auxquels ils·elles sont habitué·e·s, comme les entretiens journalistiques. D’autre part, il était essentiel de répondre à l’exigence de rigueur scientifique qu’impose cette technique, quitte à tomber dans un certain

« méthodologisme » (Beaud, 1996), afin de construire et de maîtriser le cadre de l'enquête, dans le but de faire émerger une parole « authentique » (Legavre, 1996).

Pour les initié·e·s, il n'y a rien d'étonnant à ce que ces objectifs aient rapidement été mis en cause par la réalité du terrain. Mais pour l'apprentie-chercheuse que nous étions, le décalage entre nos attentes vis-à-vis des interactions avec nos interviewé·e·s et les formes concrètes qu'elles ont prises a souvent été perçu comme un « échec ». Ainsi que l'expliquent Chamboredon *et al.* (1994), ces écarts entre l'entretien imaginé et l'entretien réalisé sont particulièrement « [...] délicats à maîtriser pour des novices qui ont une vision idéalisée de l'entretien et qui ont tendance à ressentir comme des entretiens ratés les interactions qui ne se conforment pas à cette représentation » (p. 114-115). Cependant, au lieu d'assumer comme un échec tout ce qui échappe au cadre fixé par le ou la chercheur·e, ces variations dans le déroulement des échanges rappellent que l'entretien est avant tout une interaction sociale (Demazière, 2012).

L'élaboration d'un protocole de recherche minutieusement conçu (guide d'entretien et terme de consentement libre et éclairé bilingues, message type, modalités de prise de contact, lieu des entretiens, etc.) visait à homogénéiser, dans un souci de cohérence du corpus, les démarches entreprises auprès de nos interviewé·e·s et à éviter tout dérapage sur le plan scientifique, quitte à figer, voire à stériliser en partie les échanges. Toutefois, la réalisation d'une première campagne d'entretiens en France nous a mise face à un certain nombre d'aléas inhérents à la situation d'enquête. Par exemple, ayant choisi de prendre contact par courriel, il fallait d'abord passer par le service de communication de chaque ministère, puis être prête à contacter par téléphone, à tout moment, les secrétariats des communicant·e·s sollicité·e·s et à les relancer. Sur le terrain, il fallait conduire l'entretien avec aisance, recadrer l'interviewé·e en cas de réponse inappropriée ou d'incompréhension, négocier la durée de l'entretien et obtenir son accord pour l'enregistrement. Ces actions, bien que banales, représentent des défis importants pour une doctorante encore peu à l'aise avec la méthode de l'entretien et socialement éloignée de l'univers social auquel appartient la majorité de ses interlocuteur·trice·s. Venant d'un milieu populaire où faire des études supérieures et surtout à l'étranger était exceptionnel, les interactions avec les communicant·e·s en France et au Brésil se sont avérées l'occasion d'éprouver, par moments, un double décalage, à la fois social et culturel, vis-à-vis du milieu d'acteurs sur lequel nous enquêtons - nous y reviendrons. Ainsi, situer socialement les protagonistes de l'entretien et considérer le poids de ces positions sur le déroulement des interactions apparaît comme nécessaire, tant pour interroger les limites de la posture de neutralité que le la chercheur·e est censé·e adopter que pour analyser la teneur des propos tenus par nos interviewé·e·s.

En dépit de la rigueur et de la « neutralité » recherchées par le dispositif d'enquête que nous avons conçu, les formes concrètes qu'ont prises les interactions sur le terrain se sont avérées moins maîtrisables. Nous avons fait face à des remarques sur la (non) pertinence de certaines de nos questions, à la difficulté à imposer parfois le fil rouge de l'échange, à des commentaires sur notre origine étrangère, en suggérant que celle-ci nous empêcherait de comprendre la culture politique française, et à la fierté de certain·e·s interviewé·e·s brésilien·ne·s d'être invité·e·s à parler de leur métier à une chercheuse qui réalise son doctorat en France. Tant d'exemples qui, plus ou moins marquants, soulignent à quel point les ressources sociales, culturelles et économiques des acteurs sont des participantes omniprésentes qui dictent le ton des interactions entre eux. Cela indique que, bien que l'on puisse supposer que l'enquêteur·trice occupe une position *a priori* dominante dans l'échange (Bourdieu, 1993), au sens où c'est lui qui établit les règles du jeu - la délimitation du sujet, l'élaboration des questions, entre autres -, ce rapport ne va jamais de soi. Ainsi que l'explique Legavre (1996, p. 214), même si le ou la chercheur·e a « le dernier mot » du texte écrit, il ou elle doit en effet très souvent gérer une relation où il n'est pas toujours dans une position avantageuse ». C'est pourquoi « l'entretien n'est (...) jamais seulement une "situation de communication", c'est un rapport de force pratique. Il est plus ou moins euphémisé mais il reste un rapport de force » (*Ibid.*, p. 216).

Les difficultés rencontrées dans la conduite des échanges, le sentiment de gêne éprouvé face à ses interviewé·e·s ou les comportements inattendus de ces dernier·ère·s doivent être considérés comme constitutifs du corpus et analysés en tant que tels, en ce qu'ils permettent d'appréhender autrement les interactions et d'y repérer les rapports de force à l'œuvre, le refus de se détacher ou bien à assumer certains rôles, ou encore la difficulté à traduire en mots un savoir-faire avant tout pratique comme c'est le cas pour les communicant·e·s politiques. Nous reviendrons sur ces éléments ci-dessous, afin de mieux saisir ce qui se joue réellement dans le cadre d'un entretien de recherche avec ces acteurs dont le métier repose sur leur capacité à cadrer les discours et à structurer une certaine grille de lecture de la réalité sociale.

LE DÉROULEMENT DES ENTRETIENS COMME OBJET D'ANALYSE

Comme le rappellent Chamboredon *et al.* (1994), « l'expérience n'est rien sans la réflexion qui l'accompagne, la guide et l'analyse » (p.132). À ce titre, plusieurs situations ou détails issus des entretiens que nous avons menés au long de notre doctorat mériteraient d'être problématisés. Compte-tenu des contraintes imposées, deux entretiens, sur lesquels nous reviendrons plus loin, semblent adaptés à l'exercice réflexif que nous proposons dans cet article. Le premier est celui mené avec un communicant français en 2016 et l'autre avec un homologue brésilien en 2017.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il apparaît nécessaire de clarifier les modalités d'organisation des entretiens avec nos interlocuteur·trices dans les deux pays.

Du côté français, où nous ne disposions pas de réseau offrant la possibilité d'accéder aux communicant·e·s politiques, la prise de contact a suivi un protocole assez impersonnel : envoi de la demande par mail, ce qui était parfois suivi d'un échange par téléphone avec le secrétariat ou l'interviewé·e lui-même, puis rendez-vous à son bureau, ou dans un café à proximité. À l'inverse, au Brésil, notre réseau d'interconnaissances dans le milieu journalistique a été précieux pour faciliter la réalisation de nos entretiens. Le fait d'être « recommandée » par une connaissance commune encourageait la prise de contact, qui se faisait souvent *via* WhatsApp, établissant ainsi une certaine proximité préalable avec nos interviewé·e·s brésilien·ne·s. Ces manières d'approcher le terrain importent en ce qu'elles contribuent à instaurer le rapport enquêté·e-enquêteur·trice, de même que les stratégies de présentation de soi à adopter.

Dans ce même ordre d'idées, le lieu de l'entretien constitue une donnée importante à intégrer dans l'analyse. Tant en France qu'au Brésil, le bureau occupé par les communicant·e·s au gouvernement a été le scénario privilégié pour accueillir nos échanges. Lors de ces entretiens *in situ*, il était possible de rencontrer nos interlocuteur·trice·s dans leur « habitat naturel » et d'expérimenter, ne serait-ce que pour quelques heures, leur quotidien dans ces lieux empreints de pouvoir. Cela nous a permis de fréquenter des locaux assez impressionnantes, qui portent en eux le poids de l'histoire, et aussi de croiser des personnalités politiques de renom, dont certaines venaient nous serrer la main - sûrement par erreur - lorsque nous attendions notre rendez-vous. Cependant, circuler avec aisance dans ces lieux du pouvoir et de pouvoir n'a rien d'inné lorsque l'on vient d'un milieu modeste et que l'on a grandi loin des centres de décision politique. Souvent laissé à l'initiative des communicant·e·s, le choix du lieu de l'entretien contribue en effet à la définition des places qu'occupent les protagonistes de l'échange. Il participe à la mise en scène de soi des interviewé·e·s, qui peuvent affirmer un certain statut ou renvoyer une image maîtrisée d'eux-mêmes. De la même manière, il impose au ou à la chercheur·e la capacité de se transposer dans le « monde » de ses enquêté·e·s, mais aussi de réfléchir à la manière dont ces « scènes » influencent l'interaction et la production des propos tenus par ces dernier·ère·s.

Enfin, un dernier élément à prendre en compte concerne notre statut de « doctorante » et

la manière dont les communicant·e·s interviewé·e·s interagissent avec cette information. En France, où le diplôme de doctorat n'est pas assez valorisé, nous avons été souvent placée au même rang que celui des étudiant·e·s. De plus, notre discipline, encore jeune et méconnue de ces acteurs, était souvent associée à une activité très pratique et opérationnelle, ce qui donnait parfois lieu à des propos assez généraux, jargonneux ou très simplistes - comme celui tenu par l'ancienne conseillère en communication du Président Emmanuel Macron, qui comparait l'homme politique à un « produit à vendre ». Au Brésil, en revanche, où le terme « docteur·e » est aussi utilisé dans le langage habituel pour désigner une personne détenant une forme d'autorité et la majorité de nos interviewé·e·s viennent de la communication et du journalisme, notre statut de doctorante en SIC, qui plus est dans une université française jouissant d'un certain prestige auprès des Brésilien·ne·s, a joué en notre faveur, certain·e·s interviewé·e·s s'étant même déclaré·e·s « flatté·e·s » de participer à notre recherche. Malgré cela, et dans les deux cas, le statut de doctorante ainsi que l'objet de notre thèse se sont fréquemment avérés être un enjeu dans les interactions avec nos interlocuteur·trice·s. Il tendait en effet à questionner la légitimité de leur expertise en communication politique, tout en suscitant une réflexion sur la manière dont ils et elles définissent leur propre rôle au sein de l'espace politique.

Expériences

France : Performer son rôle d'homme d'influence

Le premier exemple sur lequel nous reviendrons concerne cet entretien que nous avons mené en 2016 avec l'ex-conseiller en communication de Jean-Yves Le Drian, ancien ministre de la Défense durant la Présidence de François Hollande. Nous avons fait sa connaissance dans le cadre d'une table ronde avec des universitaires et des professionnels de la communication, où il était intervenu pour parler du rôle de la communication en politique.

Au moment où nous avons sollicité le communicant, il était déjà de retour dans une agence de communication parisienne dont il était devenu actionnaire. Notre demande d'entretien, envoyée par courriel, a été rapidement acceptée par l'enquêté. Il a proposé de nous retrouver dans le restaurant de l'hôtel Costes, rue Saint-Honoré, au cœur du 1er arrondissement de Paris, région historiquement habitée par les élites politiques locales (voir Pinçon et Pinçon-Charlot, 2004). Ce choix est dû au fait qu'il avait pendant toute cette journée-là des rendez-vous avec des clients au même endroit. Bien qu'il s'agît de notre premier entretien en dehors des locaux ministériels, nous n'avons pas pensé nous renseigner en amont sur le lieu choisi pour notre rencontre, ce qui nous a obligée, une fois sur place, à faire comme si ce type de rendez-vous, dans ce type d'endroit, nous était habituel.

En plus de devoir dissimuler la distance sociale qui nous séparait de notre enquêté, ce qui s'est cristallisé par le choix du lieu de l'entretien, d'autres situations au cours de la discussion sont venues déstabiliser le cadre des échanges tel que nous l'avions conçu. Par exemple, alors que nous venions d'expliquer que nous nous intéressions dans notre thèse aux formes de professionnalisation de la communication politique en France et au Brésil l'enquêté insiste sur le fait que la communication politique « n'est pas un métier » mais « une mission » que l'on assume auprès de quelqu'un avec qui on a un « chemin à faire ensemble ». Cette réponse ne nous étonne pas dans la mesure où nos recherches préalables sur le sujet montrent à quel point, en France, le rôle du communicant politique est encore relégué à un travail de l'ombre malgré son institutionnalisation (Legavre, 1993). Nous approfondissons donc en le questionnant sur les liens qu'il peut tisser entre le métier de conseil qu'il exerce et celui de communicant qu'il a été amené à exercer auprès de l'ancien ministre de la Défense. Ses réponses sont toujours formulées avec beaucoup de soin et révèlent la volonté d'imprimer une certaine vertu à son rôle de communicant dans le milieu politique - posture que nous avons par la suite également retrouvée dans les discours de ses pairs français (voir Moreira Cesar, 2023). À aucun moment, cependant, le communicant admet que son « engagement » envers la politique est également une ressource à valoriser et une expérience qu'il capitalise désormais auprès des clients de son agence de conseil.

S'il aurait été utile d'insister sur les porosités entre les mondes économique et politique pour explorer davantage les spécificités de la professionnalisation de la communication politique en France, nous n'avons pas toujours su mener pleinement notre rôle d'enquêtrice durant cet entretien. Alors que le lieu servant de décor à nos échanges cristallisait déjà l'asymétrie de notre relation, plusieurs interventions de l'interviewé nous renvoient à notre identité « étrangère », ce qui nous a conduite à adopter, inconsciemment, un comportement plus passif dans les interactions. À plusieurs reprises, par exemple, le communicant nous interrogeait sur le sens que nous donnions à tel ou tel mot employé dans nos questions, ce qui nous faisait douter de notre maîtrise de la langue française et de nos compétences en tant que chercheuse. Parfois, ses interpellations étaient plus incisives, comme lorsqu'il nous lançait « vous savez ça ? » ou « vous connaissez cela ? », « vous voyez qui c'est, telle personne ? », en parlant de la sphère politique ou médiatique en France. Ne connaissant pas bien toutes les références citées, nous nous sommes par moments sentie désarçonnée et illégitime, en tant que doctorante prétendument spécialiste de la communication politique, face à cette figure imposante et particulièrement astucieuse dans le maniement des mots.

Dans notre thèse, nous avons reconnu que ces remarques nous avaient « légèrement » déstabilisée, en vue de nous construire comme une jeune chercheuse habile et ingénieuse (Demazière, 2012) - tout en masquant, autant que possible, les « stratégies de dénégation de la distance sociale » (Legavre, 1996, p. 214) déployées auprès de nos interviewé·e·s. Ces stratégies, plus ou moins efficaces, produisent pourtant des effets et contribuent ainsi à la construction empirique du terrain. Aujourd'hui, il paraît pertinent de voir dans cet entretien deux limites de notre démarche. Tout d'abord, l'impossibilité d'adopter une posture de neutralité face à nos interlocuteur·trices, étant donné que nous occupons des positions sociales et que l'analyse de leurs discours ne prend du sens que lorsqu'ils sont mis en relation avec le contexte social, politique et culturel au sein duquel leurs propos sont produits. Ensuite, la difficulté à laquelle nous nous sommes confrontée a été d'articuler ces éléments contextuels avec l'ethos de ces acteurs (Amossy, 2015), de même qu'avec leurs manières de se représenter le métier de communicant·e politique dans le contexte français. Une lecture plus approfondie de ce qui se jouait dans les entre-lignes de nos échanges aurait ainsi permis de nuancer, au moins en partie, le discours professionnel et l'image d'homme d'influence inné qu'il cherchait à projeter - image que nous n'avons pas été en mesure de questionner lors de l'entretien.

Brésil : Recourir à l'autorité journalistique et académique pour réécrire son passé de communicant politique

Le second exemple concerne cet entretien particulièrement éprouvant que nous avons réalisé avec l'ancien porte-parole et conseiller en communication du Président Luiz Inácio Lula da Silva durant son premier mandat.

La mise en contact a été facilitée par une connaissance résidant à São Paulo, l'une des trois villes brésiliennes que nous avons parcourues pour réaliser nos entretiens, qui avait étudié à l'Université de São Paulo, où notre enquêté est professeur en science politique. Cela faisait plus de dix ans qu'il n'exerçait plus dans le domaine de la communication politique, et il privilégiait désormais ses identités de journaliste et de professeur universitaire. Ne voulant pas perdre l'opportunité de le compter parmi nos interviewé·e·s, nous avons fait abstraction de cette information plus ou moins mise en avant par l'enquêté lors de nos échanges par courriel. Il accepta alors de nous recevoir pour un entretien, avec une seule proposition de date possible, à la cafétéria de l'université. À quelques jours du rendez-vous, nous le relançons pour confirmer l'heure de la rencontre, ce à quoi il répond qu'il serait « difficile » de nous recevoir. En supposant que l'objet de notre thèse semblait le refouler, nous avons reformulé la présentation de notre requête, en privilégiant un certain « flou » quant au thème de notre recherche (Legavre, 2013), en insistant cette fois-ci sur l'intérêt que nous portions à son parcours professionnel. La technique a fonctionné, et nous arrivâmes à

maintenir le rendez-vous.

Le jour J, il arrive toutefois presque 1h en retard, nous annonce que l'entretien durera 30 minutes « impérativement » (sic), en posant sa montre sur la table. De plus, il passe les premières minutes de notre entrevue à tenter de nous convaincre de l'« inutilité » de discuter avec lui pour notre thèse, puisqu'il « n'était pas cela [communicant], mais un journaliste », et si nous voulions échanger avec lui, ce serait à ce titre. Son attitude nous étonne étant donné que, quelques années plus tôt, il avait justement été l'un des organisateurs d'un important recueil de témoignages des anciens porte-paroles et conseiller-ère·s en communication de Présidents brésiliens, dont la lecture a marqué notre parcours de chercheuse sur ce sujet. Consciente que notre démarche ne suscitait aucune empathie chez l'interviewé, nous avons choisi de lui parler de cet ouvrage comme un moyen détourné de l'amener sur le terrain de notre thèse. La stratégie a porté ses fruits, car elle nous a permis d'explorer, au cours de la discussion, un certain nombre de questions relatives au métier de communicant politique au Brésil (parcours universitaire et personnel, rapport à la politique, porosités entre communication et journalisme), ainsi que sur sa vision de la communication politique plus largement. À aucun moment, cependant, il n'a assumé son passé de communicant politique, ceci n'étant pour lui qu'une fonction qu'il a exercée à un moment précis de sa carrière de journaliste.

Tout dans cet entretien, de la prise de contact à la rencontre à São Paulo, laissait transparaître la volonté affirmée de l'interviewé de contrôler le cadre de l'échange, parfois avec une certaine agressivité. Ce contrôle passait entre autres par la valorisation de son identité de journaliste, jugée plus louable, semble-t-il, que celle de professionnel de la communication, qu'il cherchait à effacer et à nous empêcher d'accéder.

Or, chercher à orienter la perception des choses est justement l'une des missions phares du métier de communicant·e politique. Ainsi, ce que cet entretien révèle en fin de compte est que son savoir-être dans ce domaine persiste, et ce, bien qu'il cherche à promouvoir son image de journaliste vertueux. En outre, il montre à quel point la présentation de soi ne reflète pas forcément l'identité préexistante des acteurs - en l'occurrence celle de communicant·e - mais la construit dans la dynamique de l'interaction sociale (Amossy, 2015), au gré de ce qu'ils estiment être la « bonne » image à projeter.

Enfin, il paraît pertinent d'évoquer l'effet trompeur de la proximité, au moins supposée, entre l'enquêté et l'enquêtrice dans le cadre de cet entretien précis. Contrairement à l'exemple français, le fait de partager la même origine culturelle et d'avoir un parcours proche (en tant que journaliste et universitaire) de celui de notre interviewé était pour nous une évidence de la relation de connivence qui s'établirait entre nous. Néanmoins, ces éléments n'ont pas empêché le rapport de domination d'advenir, étant donné le ton professoral et le comportement autoritaire de l'interviewé à notre égard et dans ses propos, dans le but d'imposer une contre-interprétation de l'objet de l'enquête (Démazière, 2012) et de contrôler, plus largement, les discours produits à son égard.

CONCLUSION

Nous avons essayé de restituer notre expérience de l'entretien de recherche auprès d'une vingtaine de communicant·e·s politiques gouvernementaux en France et au Brésil. Notre démarche réflexive visait à exposer les défis méthodologiques et surtout pratiques auxquels nous nous sommes confrontée lors du choix de cette technique pour constituer le corpus de notre thèse.

Les enjeux ont été explorés à l'aune de deux exemples qui montrent d'une part les effets de la distance sociale entre l'enquêteur·trice et les interviewé·e·s sur les interactions et d'autre part les stratégies mobilisées par ces acteurs pour contrôler les interactions et façonner une présentation de soi compatible avec leurs objectifs. Ainsi que l'affirme Legavre

(2013, p. 50), « ce qui se joue dans la relation varie en fonction des positions sociales des deux interlocuteurs ». Dans le cas français, notre statut de doctorante étrangère issue d'un milieu modeste a fait face à un communicant habile dans le maniement des mots et habitué aux jeux d'influence du pouvoir. Nous n'avons pas su négocier notre « place » d'enquêtrice et nous imposer à cet acteur, ce qui a entre autres eu pour effet d'assumer ses propos comme des propos indigènes, alors qu'ils relèvent d'un discours professionnel produit par un spécialiste de la parole. Le cas brésilien, en revanche, témoigne du piège dans lequel le ou la chercheur·e peut tomber lorsqu'il ou elle surestime sa connaissance de la population étudiée et l'empathie que suscite sa démarche auprès des enquêté·e·s. Contrairement à nos attentes, les réticences de l'interviewé à participer à notre recherche traduisent sa volonté de garder intacte une certaine représentation de soi, celle d'un journaliste vertueux, dont les fondations seraient mises en cause par nos questions sur son passé dans la communication politique. Toutefois, la stratégie de l'évitement adoptée peut être associée à l'une des modalités d'action propres aux communicant·e·s politiques.

À l'aune de ces exemples, il est évident que la maîtrise théorique de l'entretien ne suffit pas à préparer le ou la chercheur·e aux formes concrètes du terrain. Notre étude sur le milieu des communicant·e·s politiques, a fortiori dans deux réalités nationales distinctes, nous a ainsi confronté aux limites de notre appareil d'enquête qui, malgré sa rigueur, n'a pas suffi pour atténuer « l'existence d'un rapport de force avec lequel il faut compter et tenter de jouer » (Legavre, 2013, p. 37) lors des échanges avec nos interlocuteur·trice·s. Cette caractéristique majeure de l'entretien de recherche s'est trouvée accentuée par les caractéristiques de la population étudiée. Dans la mesure où nous avions affaire à des acteurs spécialisés dans le contrôle de la parole, les interactions avec nos interviewé·e·s, malgré les difficultés auxquelles elles nous ont confrontée en tant que chercheuse, se sont révélées un moyen particulièrement riche pour saisir leurs représentations à l'égard de la communication politique et du métier de communicant, ainsi que leurs astuces pour promouvoir une image idéalisée d'eux-mêmes. En plus de donner la possibilité de nous transposer dans leur monde et de mieux saisir leur personnalité, les émotions qui les travaillent et leurs manières de se (re)présenter à autrui, les entretiens avec les communicant·e·s politiques ont favorisé une meilleure compréhension des spécificités en termes de formation, de modalités d'entrée dans le métier et de normes professionnelles qui régissent cette activité dans les deux réalités nationales. Ainsi, ils ont favorisé une meilleure perception de l'image de « spécialistes de la politique » privilégiée par les communicant·e·s étudié·s en France, de même que celle de « journalistes » praticien·ne·s de la communication politique identifiée chez les interviewé·e·s au Brésil (Moreira Cesar, 2023). Appréhender ces tendances dans les deux contextes aurait été particulièrement difficile sans le recours aux données extraites des entretiens menés auprès de ces acteurs.

Le recours à l'entretien de recherche, en particulier dans le champ des SIC, est donc un moyen d'accéder à des informations supplémentaires, souvent inaccessibles par d'autres techniques d'enquête. Toutefois, sa mise en œuvre exige du ou de la chercheur·e qu'il ou elle allie rigueur scientifique et inventivité méthodologique, afin d'adapter cet outil aux enjeux de la discipline, tout en opérant une réflexion constante sur la dimension relationnelle propre à cette méthode d'investigation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amossy, R. (2015), *La présentation de soi : ethos et identité verbale*. PUF.
- Beaud S. (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien "ethnographique" », *Politix*, n° 35, p. 56-74.
- Beaud S.; Weber, F. (2010), *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La Découverte.

- Bourdieu, P. (1993)., « La situation d'enquête et ses effets ». In Pierre Bourdieu (dir.). *La misère du monde*, Paris : Seuil.
- Broustau N. et al. (2012), « L'entretien de recherche avec des journalistes », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre o jornalismo*, vol 1, n°1, p. 6-13.
- Chamboredon H. et al. (1994), « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien ». *Genèses*, 16, *Territoires urbains contestés*, p. 114-132.
- Charmillot, M. et Dayer, C. (2007), « Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications épistémologiques », *Recherches qualitatives*, hors série n° 3, p. 126-139
- Demazière D. (2012), « L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol 1, n°1, p. 30-39.
- Goffman, E. (1973), *La présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Grawitz M. (1993), *Méthodes sociologiques*. Paris : Dalloz.
- Kaufmann, J. (2016), *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.
- Legavre, J.-B. (2013), « L'entretien. Une technique et quelques-unes de ses 'ficolles' ». In *Introduction à la recherche en SIC* (dir. S. Olivesi et al.), Presses universitaires de Grenoble, p. 35-55.
- Legavre, J.-B. (1993), *Conseiller en communication politique. L'institutionnalisation d'un rôle*. Thèse de doctorat en science politique. Paris : Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- Legavre J.-B. (1996), « La 'neutralité' dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence ». *Politix*, vol. 9, n°35, p. 207-225.
- Lemieux C. (2000), *Mauvaise presse : Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*. Paris : Éditions Métailié.
- Moreira Cesar, C. (2023), « La place de la formation dans la structuration du milieu des communicant·e·s politiques au Brésil et en France ». *Revue Communication & professionnalisation*, n°14, p. 53-85.
- Moreira Cesar, C. (2020), *La professionnalisation de la communication politique gouvernementale et ses enjeux démocratiques en France et au Brésil*. Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication. Paris : Université Sorbonne Nouvelle.
- Paillé P. Mucchielli A. (2003), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Pinçon M. et Pinçon-Charlot, M. (2004), *Sociologie de Paris*. Paris : La Découverte.
- Weber, M. (1992), « Essai sur le sens de la 'neutralité axiologique' dans les sciences sociologiques et économiques », in Max Weber. *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon, 1992 [1951], p. 365-433.

L'analyste du discours comme apprenti, journaliste, collègue ? Négocier l'entretien avec des intellectuel·les écologistes

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Joseph Gotte

Docteur en sciences de l'information et de la communication, Joseph Gotte a mené sa thèse au sein du Centre d'Étude des Discours, Images, Textes Écrits, Communication (Céditec) de l'Université Paris-Est Créteil. Il travaille au croisement de l'analyse du discours et de la communication politique. Ses recherches portent principalement sur les discours de l'« effondrement » tenus par des intellectuels écologistes francophones.

joseph.gotte@u-pec.fr

Plan de l'article

Résumé et mots clés en français

Title, abstract and keywords in english

Titulo, resumen y palabras clave en español

Introduction

L'enquêteur comme apprenti : l'épreuve de l'asymétrie

L'enquêteur comme journaliste : l'épreuve du déjà dit

L'enquêteur comme collègue : l'épreuve du compagnonnage

Conclusion

Références bibliographiques

RÉSUMÉ

Cette contribution porte sur la négociation de l'entretien avec des acteurs particulièrement rodés à l'activité réflexive, dans une démarche d'analyse du discours. À partir d'un retour d'expérience qui fait suite à 38 entretiens menés avec des intellectuels écologistes francophones, l'article met en évidence trois modèles prédominants dans la distribution des places qui s'y effectue : celui de l'apprenti face à un enseignant, celui du journaliste face à un expert, et celui d'une interaction entre deux collègues. Les épreuves méthodologiques rencontrées - perte de prise sur le guide d'entretien, recours de l'enquêté à des discours généraux déjà prononcés, porosités entre matériaux empiriques et bibliographie - sont ici envisagées comme des éléments à même d'enrichir l'analyse sociodiscursive des intellectuels rencontrés.

Mots clés

Entretien de recherche, méthodes des sciences sociales, sociologie des intellectuels, analyse du discours, réflexivité émique, écologie politique.

TITLE

Discourse analyst as apprentice, journalist, colleague? Negotiating the interview with ecological intellectuals

Abstract

This article examines how interviews with actors who are particularly reflexive can be negotiated in a discourse-analysis approach. Based on the experience of 38 interviews with French-speaking ecological intellectuals, three predominant models for the distribution of positions during the interview are highlighted: the learner versus the teacher, the journalist versus the expert, and the interaction between two colleagues. The methodological challenges we encountered - the loss of control over the conduct of the interview, the tendency of interviewees to draw on general discourses already presented, the permeability between empirical material and bibliography - are considered here as elements that can enrich the socio-discursive analysis of the intellectuals we encountered.

Keywords

Research interview, social science research methods, sociology of intellectuals, discourse analysis, emic reflexivity, political ecology.

TÍTULO

¿Analista del discurso como aprendiz, periodista, colega? Negociación de entrevista con intelectuales ecologistas

Resumen

Esta contribución examina la negociación de entrevistas con actores especialmente experimentados en la actividad reflexiva, utilizando un enfoque de análisis del discurso. A partir de los resultados de 38 entrevistas con intelectuales ecologistas francófonos, el artículo pone de relieve tres modelos predominantes de reparto de posiciones: el del aprendiz frente a un profesor, el del periodista frente a un experto y el de una interacción entre dos colegas. Las dificultades metodológicas encontradas -pérdida de control sobre la guía de entrevista, recurso del entrevistado a afirmaciones generales ya realizadas, porosidad entre el material empírico y la bibliografía- se consideran aquí elementos capaces de enriquecer el análisis sociodiscursivo de los intelectuales con los que nos entrevistamos.

Palabras clave

Entrevista de investigación, métodos de las ciencias sociales, sociología de los intelectuales, análisis del discurso, reflexividad émica, ecología política.

INTRODUCTION

L'entretien peut être envisagé comme un « face-à-face qui définit une interaction » et « produit des effets sur le contenu du discours recueilli » (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2005, p. 27). Il peut placer l'enquêteur dans « une position supérieure à l'enquêté dans la hiérarchie des différentes espèces de capital, du capital culturel notamment » (Bourdieu,

1993, p. 905). Or, lorsque les chercheurs en viennent à s'intéresser à des personnes appartenant à des groupes dominants - qu'il s'agisse d'aristocrates (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1991), d'élus politiques (Cohen, 1999), de chefs d'entreprise (Chamboredon *et al.*, 1994) ou de militaires de carrière (Ollivier-Yaniv, 2000) - cette configuration semble mise à mal. Les « dominants » peuvent parfois devenir des « imposants ». Situer dans ce spectre l'entretien avec des intellectuels - groupe qui retient ici notre attention - n'est pas évident. Ces « producteur[s] de biens culturels » (Legavre in Neveu et François, 2015, p. 228) présentent des dispositions sociales sensiblement proches de celles du chercheur. Dans une vision bourdieusienne de l'espace social, ils occupent une « position dominée au sein des classes dominantes en tant que détenteurs d'un capital culturel qui s'est différencié du capital économique » (Sapiro, 2009, p. 10).

Cet article s'appuie sur deux projets de recherche, mêlant enquête *in situ* et travail sur corpus, au croisement des champs de la communication politique et de l'analyse du discours. À partir d'une thèse de doctorat¹ et d'une recherche collective parallèle², nous en sommes venu à nous entretenir avec 38 personnalités, toutes se réclamant d'une sensibilité écologiste. Il s'agit d'essayistes, de scientifiques, militants, professionnels de la politique, journalistes, créateurs de contenu, d'éditeurs ou encore de communicants. À la suite du travail de Jean Chamel, nous qualifions ici ces personnalités d'« intellectuels engagés de l'écologie », au sens où leur modalité d'engagement principale consiste à participer au débat public, en écrivant des « livres, articles, blogs, newsletters, revues, tribunes [...] que lisent les écologistes et qui irriguent ainsi leur pensée » (Chamel, 2018, p. 50)³. Globalement, ces personnalités partagent une remise en question des cadrages institutionnels des enjeux environnementaux - en termes de « développement durable », par exemple - ainsi qu'une préoccupation pour les risques d'effondrement qui menaceraient les sociétés et les écosystèmes. Si une bonne partie de ces personnalités évoluent aux marges de l'écologie politique, certaines d'entre elles parviennent à trouver une place au sein de partis tels que Les Écologistes (anciennement EELV) ou de grandes associations de défense de l'environnement. Menés de façon semi-directive, les entretiens ont été réalisés entre le 29 septembre 2021 et le 19 janvier 2024, principalement par visioconférence, plus occasionnellement de façon présente et plus rarement encore par appel téléphonique. Leur durée varie entre 31 minutes et 2h22, avec une médiane légèrement en dessous de l'heure d'entretien.

Cette contribution entend illustrer la manière dont la relation qui s'établit avec les intellectuels rencontrés ne va pas de soi, mais est le résultat d'une négociation pendant et autour de l'entretien, d'un contrat tacite que nous avons tenté d'établir avec eux à partir de nos objectifs de recherche mais aussi de leurs intérêts propres (Demazière, 2008, p. 31). Si le recours à l'entretien dans une démarche d'analyse du discours est relativement nouveau (Oger in Bonnafous et Temmar, 2007, p. 33-34), nous espérions avec ces entretiens cerner les contraintes extralangagières qui encadraient l'énonciation et la circulation des discours étudiés, au-delà de ce qu'on pouvait en déduire à partir du travail sur corpus mené parallèlement. Cette finalité était corrélée à des attentes relatives à la manière dont nous espérions dérouler ces entretiens. Au regard de ce que nous comprenions des quelques enseignements reçus sur l'entretien ethnographique, notre idéal de départ - en tant qu'enquêteur - consistait à établir le cadre de l'entretien sans s'imposer, dans une altérité qui ne soit pas asymétrique. Or, en tentant de se saisir d'une méthode dont il est dit qu'elle s'apprend par l'expérimentation plus que par la lecture de manuels, ce travail de recherche a souvent été affaire de désillusions, puis de « bricolage » (Lemercier *et al.*, 2013), balisé par diverses complications. Nous envisageons ces jalons de notre recherche comme autant d'« épreuves ». À la différence de plusieurs travaux en sciences sociales, l'épreuve est ici envisagée du point de vue de l'expérience du chercheur. Nous en reprenons toutefois une partie du sens qui lui est conféré dans la description sociologique : une « situation difficile ou tendue qu'il faut traverser [...] en éprouvant de la difficulté » (Chateauraynaud, 2024, en ligne) - « le propre de chaque épreuve [étant] de défier notre résistance et nos capacités à

nous en acquitter > (Martuccelli et Lits, 2009, p. 4). L'épreuve est plus particulièrement considérée comme un écart à notre idéal de départ, aux attentes qui entouraient l'entretien.

L'ENQUÊTEUR COMME APPRENTI : L'ÉPREUVE DE L'ASYMÉTRIE

Une première négociation de l'entretien en fait l'espace d'un échange asymétrique. Si des facteurs tels que l'âge, le genre, la position occupée ou la renommée influencent toute situation d'entretien, ils sont particulièrement déterminants ici, du fait que les intellectuels rencontrés bénéficient de propriétés sociales proches des nôtres. Comme les travaux cités précédemment le montrent, il ne suffit pas à l'enquêteur d'être placé dans une position d'organisateur de l'entretien pour être avantageé dans l'interaction. D'une part, la distribution des rôles qu'il effectue peut-être remise en cause par celui qui était *a priori* destiné à être l'enquêté ; d'autre part, le discours de l'enquête, s'il consent à ce cadre, peut se construire comme une parole d'autorité surplombante. Dans le dernier cas, nous nous attarderons sur un entretien durant lequel nous avons échoué à maîtriser l'interaction, rendant « son contenu difficilement utilisable » de prime abord (Chamboredon *et al.*, 1994, p. 120).

« C'est ça qui est intéressant » ou comment résister au guide d'entretien

La situation d'entretien dont il est question intervenait à un moment où nous nous étions essentiellement intéressé aux intellectuels *publics*, prenant la parole dans les arènes médiatiques pour y défendre leurs idées. La nécessité d'interroger des personnalités moins visibles, mais décisives pour comprendre la circulation des discours étudiés se faisait ressentir. C'est dans ce cadre que nous nous sommes rapprochés d'une personnalité du monde de l'édition ayant rendu possible la publication d'un nombre important d'ouvrages de notre corpus de thèse. Le guide d'entretien préparé préalablement visait à orienter la discussion sur les modalités et processus qui avaient guidé certaines publications, mais aussi sur la mise en évidence d'un positionnement éditorial. L'entretien se déroula par téléphone, à la demande de l'interrogé. Après quelques minutes où nous avons dû argumenter la pertinence de cet échange, nous pouvions entrevoir que l'enquêté était peu enclin à réagir à une demande d'explicitation de sa pratique professionnelle. Quelque peu décontenancé, nous nous sommes tournés vers une question plus abstraite, qui figurait bien dans le guide mais qui était censée intervenir plus tardivement. Elle portait sur le caractère « spiritualisant » du discours d'un des auteurs phare de cette maison d'édition. La réponse fut la suivante :

« *Chacun fait son chemin. Moi, j'en sais rien. Spiritualité, pourquoi pas. Mais j'ai pas de... Je me bats pas pour ça. Enfin c'est pas... La question ne se pose pas du tout en ces termes, pour moi. Elle se pose en rupture, en mouvement. C'est comment un monde... [...] Comment le réel, qu'on considérait depuis trois siècles avec une syntaxe particulière, est en train de changer ? [...] C'est le réel qui s'adresse à nous de façon différente. C'est ça qui est intéressant. [...] C'est comment on répond à quelque chose qui arrive et qui nous oblige à redéfinir tout ce qu'on pensait être défini. La question du genre : [...] qu'est ce que c'est qu'un homme ou une femme ? On sait pas. Qu'est ce que c'est qu'une chose ? On sait plus. Qu'est ce que c'est que le futur ? On sait pas. Le temps ? On sait pas. L'espace ? On sait plus. [...] il n'y a plus une définition d'un mot qui tient aujourd'hui. C'est ça qui est intéressant. [...] Ce qu'il faut, c'est regarder l'ensemble. C'est qu'est-ce qu'il se joue, en ce moment. C'est ça qui est intéressant. [...] Comme disait Deleuze, c'est pas... la réponse, on s'en fout : c'est la manière dont on pose la question qui est intéressante. Donc, aujourd'hui, il faut reposer les questions.* » (Entretien, 2023, nous soulignons)

Le locuteur semble ici jouer d'une ambiguïté entre une conjoncture intellectuelle qui remet en cause une certaine ontologie et sa propre remise en cause de la question que nous lui posons. De notre point de vue d'analyste du discours, un tel refus de répondre - marqué par la négation « la question ne se pose pas du tout en ces termes » - s'apparente à un acte

symbolique de résistance, chargé d'un sens sur lequel l'éditeur s'attarde ensuite. La négation est suivie d'une rectification : la séquence exacte « c'est ça qui est intéressant » se répète ici à trois reprises, et cinq autres fois dans le reste de l'entretien. La locution « c'est ça » vient ici souligner un déplacement de l'interrogation et une contre-proposition qui s'imposeraient. L'entretien fait ressortir l'attachement que ce locuteur entretient à l'égard de la *French Theory*, thématique à laquelle nous aurons du mal à l'arracher par la suite. Le recours au verbe *falloir* - « ce qu'il faut », « il faut reposer » - vient marquer une parole particulièrement prescriptive. Il est difficile de savoir si l'attitude de cet enquêté résulte d'une volonté de produire un « écran de fumée » pour ne pas divulguer les pratiques de cette maison d'édition, d'une tentative d'établir un rapport de force entre un sexagénaire reconnu dans son milieu et un docteur, dans sa vingtaine, au niveau d'étude supérieur⁴ ou d'un simple *ethos* intellectuel plus ou moins incorporé. Quoiqu'il en soit, cette négociation de l'entretien installait un sujet apprenant - l'enquêteur - et un sujet enseignant - l'enquêté. Si cette configuration peut se révéler féconde dans des situations où l'enquêteur (sur)joue son rôle de profane, elle s'accompagnait ici d'une résistance au guide d'entretien ne nous permettant pas de le dérouler correctement. Bien que ce premier modèle repose essentiellement sur l'expérience d'un entretien, il constitue un exemple paradigmique d'une situation qui a pu être rencontrée sous des formes plus résiduelles, par exemple lorsque des acteurs laissaient peu de place à nos interrogations ou nous posaient des questions d'érudition de façon à s'assurer que nous suivions le déroulement de leur pensée : « Vous connaissez le Rojava ? », « Vous connaissez Murray Bookchin ? », « Vous connaissez Bruno Latour ? ».

L'ENQUÊTEUR COMME JOURNALISTE : L'ÉPREUVE DU DÉJÀ DIT

Un deuxième modèle est calqué sur les modalités de l'entretien journalistique, exercice souvent familier pour les intellectuels rencontrés. Plusieurs ont déjà pris part aux matinales de radio parmi les plus suivies, quelques-uns ont pu participer à des émissions télévisées inspirées du genre du *talk-show*, la large majorité ont déjà fait l'objet d'une interview retranscrite dans la presse. Ce dernier cas de figure se prête particulièrement à une transposition à l'entretien de recherche. L'asynchronie de ces deux formes d'entretien - entre leur réalisation et leur restitution -, l'usage qui y est fait d'un enregistreur, la retranscription ultérieure sont autant de similitudes qui ont pu conduire l'enquêté à aborder l'entretien avec nous à la façon de ses rencontres avec des journalistes. Différents indices venaient nous renseigner à cet égard : la personne rencontrée s'attendait à ce que l'échange n'excède pas une heure, elle privilégiait souvent le distanciel et formulait durant l'entretien de nombreuses expressions phatiques du type : « Vous voyez ? », « Je sais pas si je suis clair ». L'enquêté, placé en position d'expert de son sujet - plus rarement de témoin -, se montrait pédagogue, soucieux d'être compris et de bien répondre à la question posée. Si cette posture peut rappeler à certains égards le premier modèle de l'enseignant, il apparaissait que l'enquêté anticipait plutôt les préoccupations du journaliste : « celle du temps, de l'efficacité, de la clarté » (Charon, 1996, p. 29). Cette négociation de la situation sociale de l'entretien favorisait un certain respect du guide préparé préalablement : nos interventions consistaient essentiellement à poser des questions, mais « d'abord et avant tout à écouter » (Payette et Brunelle, 2007, p. 75).

Routinisation du discours de l'interviewé

Cet air de famille entre l'interview médiatique et l'entretien de recherche, bien qu'avantageux et efficace d'un certain point de vue, soulève la question du « regard du tiers » (Douyère et Gonzalez, 2020). En quoi journalistes et chercheurs peuvent-ils différer dans la façon d'aborder la parole de l'interviewé ? En observant la façon dont les journalistes cadrent leurs entretiens avec les intellectuels étudiés, il apparaît que le déjà-dit tient une place prépondérante : bien souvent, le journaliste invite l'interviewé à s'exprimer d'une façon qui lui permette de restituer l'essence de son propos en quelques phrases. Grâce au

travail des services de presse des maisons d'édition, la parution d'un ouvrage rythme les interventions médiatiques de ces intellectuels. À l'image du travail du journaliste, nous avons préparé les premiers entretiens en prenant préalablement connaissance des écrits et des interventions de la personne rencontrée. Tout en espérant détacher l'enquêté d'un discours déjà préparé, formaté et développé ailleurs, notre première attitude a été de solliciter des commentaires sur des discours déjà tenus. Nous demandions, par exemple, à l'interrogé de préciser la nature de l'effondrement redouté. Or ces questions faisaient défaut à ce que nous espérions réellement retirer de l'entretien : les verbatims récoltés étaient à nos yeux décevants, au sens où ils reprenaient des réflexions déjà relatées ailleurs. À titre d'exemple, voici deux prises de parole d'un même homme politique à la retraite, suivi d'un extrait de notre entretien :

(Énoncé 1) « *À la question “Qu'est-ce que le réel ?”, le psychanalyste Jacques Lacan répondait : “Le réel, c'est quand on se cogne.” [...] Lorsque M. Macron souffrira dans sa chair, qu'il sera blessé, [...], à ce moment il dira qu'il faut faire autre chose. Et il sera trop tard.* » (Ouvrage collectif, 2020, nous soulignons)

(Énoncé 2) « *Le monde réel, c'est celui qui souffre comme le disait Jacques Lacan. Et donc tant que M. Macron [...] tant qu'on ne souffrira pas dans sa chair, c'est-à-dire que nos proches, nous-mêmes, nos enfants, etc. ne seront pas touchés par une souffrance terrible [...] on n'agira pas.* » (Conférence, 2021, nous soulignons)

(Énoncé 3) « *Jacques Lacan, [...] quand on lui demandait : “Maître, qu'est-ce que le réel ?” [...] il disait : “Eh bien les enfants, le réel c'est quand vous en prenez plein la gueule.” Le réel, ça cogne. C'est quand ça fait mal le réel, mal au sens de souffrance dans la chair, pas dans les idées.* » (Entretien, 2021, nous soulignons)

Ces extraits mettent bien en évidence un phénomène de répétition. Certes, certaines formulations varient, mais nous retrouvons bien dans ces trois énoncés une réflexion identique : il s'agit de la même référence à Jacques Lacan, la même affirmation sur la nature du réel et la même ouverture sur la façon dont s'effectuera la prise de conscience de la catastrophe écologique. De prime abord, de telles séquences peuvent être analysées comme des « éléments de langage » recyclés, en d'autres termes « des formulations plus ou moins élaborées, préparées en vue de leur réemploi, et mises à la disposition d'acteurs sociaux appelés à s'exprimer dans l'espace public et singulièrement auprès des médias » (Krieg-Planque et Oger, 2015, en ligne). Or, le locuteur ici cité n'occupe plus de position de pouvoir et l'hypothèse d'une préparation de ces éléments de langage par des conseillers - telle qu'elle se pratique dans la politique institutionnelle - semble peu probable. Il paraît plus juste d'envisager cette routinisation du discours comme une reprise, par commodité, de discours tenus préalablement. S'il n'y a pas ici de marques du discours rapporté - à l'exception de la citation de Lacan -, la comparaison de ces énoncés donne la possibilité d'identifier certaines phraséologies typiques du discours de cet enquêté : par exemple, l'usage du lexème *souffr-* suivi de « dans sa chair » ou « dans la chair ».

La difficulté de faire sortir cette personnalité du déjà-dit a suscité des réajustements pour les entretiens suivants, mais pouvait nous renseigner du point de vue de la création intellectuelle. La fréquence d'intervention des intellectuels étudiés - qu'il s'agisse d'une sortie médiatique, d'une participation à une conférence ou encore de la mise au point d'une stratégie de communication - ne leur permet pas toujours de renouveler leur pensée et leurs analyses. C'est le sens de cette confidence d'un philosophe, ancien conseiller auprès d'un maire écologiste :

« *au bout d'un moment, moi j'avais l'impression de vivre sur des acquis. Parce qu'au début t'innoves [...], tu crées des mots. Pendant trois ans, tu vas prendre des risques, tu testes des trucs. Et après, en fait, tu es sur un filon et tu dis toujours les mêmes choses, tu te répètes et t'as pas ni la bande passante ni l'énergie de te réinventer. [...] Il y a une nouveauté qui se sédimente et qui devient lassante pour le citoyen [...] quand tu as le nez dans le guidon, bah t'es pas inspirant.* » (Entretien, 2023)

Conscients de leurs routines discursives, quelques personnalités rencontrées décrivaient la façon qu'elles ont de « *sacraliser* » du temps, de se mettre en retrait pour infléchir le présentisme des sollicitations et tenter de faire œuvre à l'écart⁵.

Dépasser l'abstraction pour accéder à la nouveauté

Considérant une telle organisation du temps, il est arrivé que nous tentions de convaincre nos interlocuteurs de nous accorder un entretien en présentant celui-ci comme l'occasion de prendre du recul dans leur agenda bien chargé. L'expérience peu à peu acquise après les premiers entretiens renforçait notre désir d'accéder au « *pas-encore-dit* » qui se frayait un chemin dans « *l'entropie du “déjà-là”* » (Angenot, 1989, p. 12). Nous devions accorder cette quête d'originalité, non à partir des usages journalistiques, mais à l'aune des spécificités du regard du chercheur, sur lesquelles il s'agit de revenir dans ce qui suit. Les thèmes, entendus comme des idées à défendre ou à dénoncer, tiennent une place de choix dans l'interview journalistique, aux côtés de quelques anecdotes jugées « *croustillantes* ». Ainsi, lorsque les intellectuels étudiés interviennent dans les médias, ils tentent d'alerter quant aux risques écologiques courus, développant souvent la possibilité d'un effondrement. Clarifier notre approche et la distinguer d'un cadre journalistique ont été salutaires pour mettre au cœur de nos entretiens, non les thèmes du discours, mais nos hypothèses de recherche. Largement inspirées de l'analyse du discours, celles-ci ne portent pas tant sur *ce sur quoi l'on parle*, mais plutôt sur les *manières d'en parler* et les personnes qui viennent à en parler. Nous n'entendions pas par l'entretien « *vérifier la validité de l'hypothèse [effondriste]* », à savoir si oui ou non, tout va s'effondrer, ni quand, ni comment » (Rumin, 2024, p. 11). L'attention portait bien davantage sur « *un certain nombre d'indicateurs sociaux objectifs et d'indices subjectifs* » (Beaud, 1996, p. 245).

L'entretien avec des intellectuels a tendance à rapidement s'orienter vers l'abstraction. La situation d'entretien avec un éditeur - précédemment décrite - illustre bien la difficulté pour l'enquêté de se soustraire à sa passion philosophique pour répondre à des questions relatives au choix de publier certains ouvrages, aux prises de contact ayant permis ces publications et aux retombées pour la maison d'édition. Or, la particularité de l'entretien ethnographique, loin d'être toujours inouïe, consiste à demander aux acteurs d'expliquer leurs pratiques, leurs modes d'organisation, de réflexion et de prise de parole. Un enjeu de notre travail d'entretien a été de réussir à faire sortir peu à peu l'enquêté « *de grands discours généraux* » (Chamboredon *et al.*, 1994, p. 129) pour lui demander de décrire des éléments qu'il pourrait juger ordinaires, tels que ses caractéristiques sociodémographiques (âge, domiciliation, situation familiale...). Une telle négociation était parfois complexe à mener, tant le décalage pouvait être grand entre le caractère apparemment anodin de nos questions et la gravité de l'alerte qui l'animait. À défaut d'une pleine réussite à ce niveau, les entretiens se sont révélés très éclairants pour cartographier les relations entre les acteurs : saisir les espaces de collaboration, les références partagées, les points de divergence et les rivalités. Les nombreux commentaires autour de la désignation « *collapsologue* » ou des définitions de l'effondrement, bien qu'au départ d'ordre thématique, étaient investis autrement, comme des points d'entrée pour poser des questions sur le caractère conflictuel et nébuleux du groupe étudié, les enjeux de positionnement dans un corpus et un champ donnés. Parallèlement, les entretiens ont permis de revenir de façon plus fouillée sur les trajectoires des acteurs, rendant possibles des précisions sur des éléments invisibilisés ou implicités, parfois personnels, voire intimes. La portée eschatologique des discours étudiés nous a conduit à nous interroger dès le départ sur le rapport à des textes apocalyptiques plus anciens. Ainsi, nous avons tenté de cerner en entretien la socialisation religieuse des personnalités étudiées, afin de savoir la manière dont celle-ci avait pu être réinvestie, retraduite ou écartée dans leur *devenir écologiste*. La discussion au sujet des trajectoires individuelles a également permis de comprendre comment l'effondrisme, en tant que discours de rupture, s'articulait bien souvent à des expériences de ruptures biographiques (deuil, maladie, licenciement, départ à la retraite, voyage...), autant d'événements marquant les récits de vie et actant une prise de conscience. Quelques enquêtés concluent

notre échange par des remarques telles que : « Peut-être que vous allez devenir psychologue de l'effondrement. [...] Cet entretien, j'ai l'impression d'un entretien psychologique » (Entretien, 2023), « t'as posé des questions intéressantes qui m'ont fait sortir des réponses... que j'avais pas forcément sous le radar » (Entretien, 2022). Ces remarques, en dépit des questions qu'elles pouvaient elles aussi soulever, furent interprétées positivement par nos soins, comme une forme de réussite dans l'expression de ce qui n'a pas encore été verbalisé et que l'entretien de recherche contribuait à mettre en évidence.

Restituer la parole de l'intellectuel

Un dernier aspect est significatif de la tension entre journalisme et recherche en situation d'enquête : la restitution de la parole récoltée. À une exception près, tous les entretiens ont pu être enregistrés, la plupart des personnes rencontrées n'y voyant pas d'objection. Les extraits ici cités sont anonymisés, considérant que la portée méthodologique de cet article ne rend pas nécessaire l'explicitation de la situation des locuteurs concernés. Cela est toutefois pour nous une exception : compte tenu du fait que les personnes interrogées prennent régulièrement position publiquement, nous avons systématiquement demandé l'autorisation de ne pas anonymiser les verbatims qui pouvaient en résulter. Nous avons également présenté la possibilité d'indiquer comme « *off* » une parole devant rester confidentielle, mais jugée éclairante pour le déroulement du propos. Comme d'autres chercheurs le mettent en évidence, la pratique sociologique de l'anonymisation ne se prête pas toujours à l'étude de groupes bien identifiables, « pourvus d'une compétence linguistique plus que suffisante » et désireux de prendre en charge l'énonciation de leurs idées (Pinçon ; Pinçon-Charlot, 2005, p. 124). Ainsi, notre requête a été reçue presque systématiquement de façon très favorable, au gré de : « Je suis tout à fait responsable de mes propos », « J'assume ce que je dis », « J'ai une parole très libre », etc. Cinq enquêtés ont néanmoins formulé le souhait de pouvoir relire préalablement les extraits à même d'être mobilisés dans nos publications.

Qu'il s'agisse de l'enregistrement ou du rapport à l'anonymat, notre travail se rapproche en cela des pratiques journalistiques. En revanche, la question du style de retranscription cristallise une différence notable. Par souci de rendre compte des spécificités de l'oralité, nos retranscriptions - quoiqu'allégées de certaines répétitions, onomatopées ou interjections - restent au plus près des formulations initiales des enquêtés et conservent l'essentiel des erreurs de français. Si cette pratique peut être jugée stigmatisante lorsqu'il s'agit de rendre compte du discours de publics subalternes, cette enquête porte sur des intellectuels disposant d'un capital culturel important et ne souffrant a priori pas d'un tel stigmate. Comme le relate le sociologue Gilles Bastin, cette forme de retranscription peut cependant être perçue par les acteurs comme une entorse à la règle journalistique (Bastin, 2012, p. 43). C'est à cette même difficulté que nous avons été confronté lorsqu'un acteur désirant relire ses extraits a aussi formulé le souhait d'apporter des modifications dans un « style oral/écrit, comme pour une interview, comme le font les journalistes » (message reçu en aval d'un entretien, 2022). Cette requête, difficilement contestable au regard de la législation sur la protection des données, changeait *de facto* la façon d'analyser la matérialité discursive de ces extraits. Dans notre manuscrit de thèse, nous avons choisi d'utiliser l'italique pour indiquer les discours retranscrits de l'oral, en précisant en complément si l'extrait avait depuis été modifié par le locuteur. Lorsque nous avons sollicité plus tard la relecture d'autres locuteurs qui en avaient formulé le souhait, nous avons particulièrement pris le temps de spécifier les pratiques scientifiques en matière de retranscription et la façon dont l'oralité allait être présentée dans le texte, tout en soulignant l'intérêt que nous portions - en tant qu'analyste du discours - pour les tournures plus spontanées. Cette requête a été mieux reçue.

L'ENQUÊTEUR COMME COLLÈGUE : L'ÉPREUVE DU COMPAGNONNAGE INTELLECTUEL

Notre travail d'enquête auprès des intellectuels fait apparaître une troisième négociation de la situation d'entretien : celle qui place les participants dans une forme de connivence. Ce cas de figure, assez fréquent, s'explique par le fait que les intellectuels rencontrés sont majoritairement diplômés d'un doctorat. Bien que la plupart soient spécialisés dans les sciences naturelles, ils se montraient vivement intéressés des réflexions et des travaux en sciences humaines et sociales. Certaines références en philosophie, mais aussi en science politique et en anthropologie se retrouvaient d'un entretien à l'autre, attirant notre attention sur les fondements d'un « univers de sens » partagé et cohérent (Carbou, 2015).

S'entretenir à bâtons rompus ?

De façon assez attendue, la construction de cette relation quasi-partenariale s'opérait à partir de marques de confiance, telles le tutoiement ou l'adressage par le prénom. Les retranscriptions de ces entretiens permettent de constater que les tours de parole y sont plus rapprochés, que la participation de l'enquêteur est plus importante et que l'enquêté se fait, lui aussi, parfois enquêteur. Une personne rencontrée avait préalablement fait la requête suivante :

« Je serais aussi intéressée moi d'écouter ton parcours et tes idées ; que cet événement soit plus une conversation qu'un entretien - parce qu'après j'ai après l'impression de m'écouter parler. [...] Donc plutôt quelque chose de fluide si tu [es] d'accord. » (Email reçu en amont d'un entretien, 2024)

Voulant leur témoigner d'une forme de franchise en retour, nous nous confions parfois sur nos propres incertitudes relatives à l'utilité de faire de la recherche face aux catastrophes écologiques. Les intellectuels étudiés, curieux de notre trajectoire et de notre travail, n'hésitaient pas à nous demander nos hypothèses, à commenter certains de nos résultats et à nous soumettre assez spontanément leurs propres analyses :

(Locuteur 1) « *Parce que toi tu te demandes quoi ? Si [l'effondrement] serait une version non monothéiste et non cléricale d'un récit de l'Apocalypse ?* » (Entretien, 2023)

(Locuteur 2) « *comme praticien de la chose publique, j'attache beaucoup d'importance aux mots, aux concepts, au discours comme moyen d'établir une nouvelle métaphysique [...] adéquate face au réel, et comme précurseur d'une action politique à la hauteur des urgences [...]. Mais je n'ignore pas que certains ont un discours quasi-religieux en ce domaine* » (Email reçu en amont d'un entretien, 2023)

(Locuteur 3) « *Ça vaudrait le coup d'aller regarder si l'article sur les discours de l'inaction y est cité [dans le rapport du GIEC]. Moi, cet article, il m'a été utile* » (Entretien, 2022)

Nous qualifions cette situation particulière de « compagnonnage intellectuel ». À la différence du premier modèle - celui de l'enquêté comme apprenti -, le cas de figure dont il est question ici tend à établir des « conditions de symétrie sociale entre intervieweur et interviewé » (Bastin, 2012, p. 41), permettant un partage réciproque entre des « compagnons » placés plus ou moins sur un pied d'égalité. Les situations asymétriques - conséquences d'une spécialisation sur un sujet donné, par exemple - se révélaient souvent temporaires et généralement compensées plus tard.

Une réflexivité à analyser

Cette configuration d'entretien impliquait que la posture analytique ne soit pas uniquement celle de l'enquêteur, mais tende à être partagée. Cela s'avérait assez intuitif pour les acteurs : « les milieux effondristes, comme ceux écologistes, font preuve d'une très grande réflexivité » (Rumin, 2024, p. 266). En entretien, cette réflexivité se traduisait par une certaine dissociation des acteurs vis-à-vis de leur groupe d'appartenance. Elle pouvait se matérialiser dans les discours par le recours à la troisième personne : « *Les écolos ne savent*

pas faire », « *L'écologie politique* se trouve sans arrêt à être dans une attitude de défense », « *ceux et celles* que je considère que comme des lanceurs d'alerte autour de ces questions d'effondrement », etc. L'effet de dissociation pouvait être rapproché de la « valorisation de l'autocritique », telle qu'elle peut se vivre chez des groupes de militants de la gauche radicale (Him-Aquilli, 2021, p. 71). Cette réflexivité politique était marquée par des enjeux langagiers :

(Locuteur 4) « *à la COP21 a été introduit deux concepts tout à fait critiquables, qui sont des concepts, disons, d'euphémisation du discours, et on peut dire de tromperie sur la substance de ce dont on parle* » (Entretien, 2021)

(Locuteur 5) « *Je n'ai même pas parlé de la dimension performative des idées [...] Oui, je crois dans les idées. Je crois qu'elles font... elles peuvent faire ce qu'elles disent.* » (Entretien, 2023)

Ces commentaires témoignent d'une socialisation particulière qui offre la possibilité aux acteurs de « contextualiser les signes produits afin de leur donner une signification pragmatique » (Him-Aquilli, 2021, p. 76). Ayant incorporé certaines manières de parler et de faire sens, ils se présentaient comme particulièrement disposés à évaluer la véracité d'un discours donné, mais aussi son efficacité. Par souci pour le vrai, ils distinguaient la parole libre et éclairée, de ce qu'ils estimaient être l'erreur, l'aveuglement et le mensonge. Par souci d'efficacité, les locuteurs argumentaient en faveur du recours à des émotions comme la peur et la tristesse, développant comment celles-ci peuvent produire une prise de conscience chez les allocataires. Convaincus du pouvoir des mots, ils insistaient sur l'importance de « changer de récit » pour « changer le monde ». En définitive, ces discours sur le discours venaient nous renseigner sur la façon dont les intellectuels étudiés appréhendaient leur rôle et tendaient à penser leur répertoire d'action de façon « logocentrique », en dépit de la gravité des événements qu'ils annonçaient. Plutôt que de constituer une génération d'intellectuels en rupture avec celles qui la précèdent, ils manifestaient des similitudes avec une tradition plus ancienne dans laquelle « un article, un manifeste valent une bataille », « la parole ou l'écrit comptent pour des actes » (Rémond, 1959, p. 879). De tels résultats étaient rendus possibles par les croisements entre corpus et enquête, ainsi que par les différentes temporalités de ces modalités d'énonciation : celles du discours tenu publiquement et celles du discours tenu en entretien, ultérieurement, permettant de réagir à du déjà-dit.

Distinguer matériaux empiriques et bibliographie

Si le dernier modèle d'entretien peut être perçu comme plus égalitaire et plus fidèle à notre vision initiale de l'entretien, il s'est révélé, lui aussi, constituer une forme d'épreuve. Le travail de recherche, tel qu'il est envisagé dans les sciences sociales, distingue, parmi les sources mobilisées, la bibliographie de l'ensemble des matériaux empiriques (Seurrat, 2014, p. 126). La difficulté de l'entretien de « pair-à-pair » est qu'il tend à niveler cette bipartition, ne permettant pas toujours au chercheur de définir le statut de la parole qu'il devra rapporter. Ce cas de figure n'est pas tout à fait nouveau du point de vue de l'analyse du discours : de nombreux travaux s'intéressent aux représentations que les acteurs se font de la langue et de ses usages et distinguent le regard du locuteur savant - celui du chercheur - de celui du locuteur « ordinaire ». Or, cette distinction aujourd'hui réinterrogée (Paveau, 2008) l'est également ici au regard d'une situation où ce sont les discours d'intellectuels et d'universitaires qui sont pris comme objet de recherche.

Face aux exigences de l'écriture scientifiques, nous en sommes venu à privilégier, avec d'autres, la distinction entre les données citées « en corpus » et celles « en collègue » (Achard, 1997 ; Krieg-Planque, 2003 ; Loraux, 1980). Comme le souligne Pierre Achard : « Énonciativement, l'attitude « en collègue » est une attitude de co-énonciation avec prise en charge, un « engagement ». L'autre attitude, qui constitue le texte en corpus, [...] l'objective, le distancie au maximum » (Achard, 1997, p. 6). Les précisions apportées plus tardivement par Alice Krieg-Planque sont importantes :

« Tout en retenant la distinction proposée par Pierre Achard, nous voulons [...] insister sur le fait que si la convocation en corpus est bien un mode de dire sur, la convocation en collègue n'est pas nécessairement un mode de dire avec, mais peut aussi être un mode de dire contre : on peut converger avec celui que l'on aborde en collègue, mais on peut aussi diverger de lui. La convocation en corpus, elle, implique que le regard porté sur l'énoncé est celui du chercheur-analyste, et non celui du pair (pas plus que celui du sujet moral ou du concitoyen), et en conséquence que le discours convoqué en corpus n'est pas un discours avec lequel il y a lieu de parler avec ou de parler contre (bien que nous puissions être pour ou contre par ailleurs). » (Krieg-Planque, 2003, p. 24)

Considérant la désignation « ordinaire » discutable pour les raisons mentionnées, nous avons été conduit à nous référer au discours « émique » pour expliciter ce sur quoi nous parlions, c'est-à-dire ce que nous analysions. Cette distinction n'étant pas ontologique mais relevant « d'une attitude par rapport au statut des citations » (Achard, 1997, p. 6), il est arrivé, de façon exceptionnelle, que nous citions quelqu'un *en corpus* à un moment précis et, en d'autres circonstances, en collègue. N'entendant pas relater dans notre travail des entretiens à portée « bibliographique⁶ », tout entretien était *de facto* pensé dans une attitude *en corpus*. Lorsqu'il s'agissait d'écrits, cette distinction de regard était plus difficile, quelque peu arbitraire, mais reposait néanmoins sur différents indices : le genre de la publication, son contexte éditorial, les façons de faire preuve, le caractère central ou annexe du sujet abordé au regard des thématiques de recherche de l'auteur concerné, mais aussi le degré de subjectivité et de normativité qui pouvait s'y lire.

CONCLUSION

Ces trois modèles, à valeur heuristique, sont, en réalité, susceptibles de se retrouver à différents moments d'un même entretien. Tous dérogent à notre objectif de départ, idéaliste à bien des égards. Les épreuves rencontrées témoignent de la difficulté à se représenter au préalable ce que pourrait être un entretien de recherche, qui plus est un entretien de recherche « sur le discours ». Cela vaut pour l'ensemble des acteurs en présence, nous compris. Si l'enquêté peut parfois imposer une place à l'enquêteur, il est aussi vrai que l'enquêteur que nous étions n'était pas toujours au clair sur le rôle qu'il devait investir. Néanmoins, ce « bricolage » - typique d'une approche qualitative - nous a permis de tirer profit autant que possible de certaines situations non recherchées au départ, en puisant dans l'appareil conceptuel de l'analyse du discours et en déplaçant, si nécessaire, des notions qui servaient, au départ, la description d'écrits. Ce retour de terrains fait apparaître que les situations qui y ont été rencontrées, en dépit des difficultés qu'elles induisent, sont intéressantes à analyser en tant que telles. En ce sens, l'expérience de l'entretien n'est plus simplement une méthode d'accès à des matériaux ou à des verbatims à analyser, mais un résultat à part entière et une situation qui cristallise certains traits sociodiscursifs saillants de ces acteurs rodés à l'activité réflexive.

NOTES

¹ L'« effondrement » écologique, entre perte de prise et pouvoir des mots. Analyse sociodiscursive de l'engagement d'intellectuels en Europe francophone (2015-2023), Thèse en sciences de l'information et de la communication soutenue en 2025, sous la direction de Claire Oger, à l'Université Paris-Est Créteil.

² Projet ayant fait l'objet d'une première restitution dans l'article : Desingue, Adrien et Gotte, Joseph (2023), « Temps du délai, temps du débat Penser la temporalité du mouvement écologiste à partir du “Débat du siècle”, grand oral Twitch de la présidentielle 2022 », *Quaderni*, n°109, p. 93-112.

³ Ce regroupement ne doit, bien évidemment, pas minorer l'hétérogénéité de ces acteurs. Il

nous semble toutefois se justifier, outre des similitudes dans le répertoire d'action, par la surreprésentation des partis «verts» dans les trajectoires militantes décrites, ainsi que le niveau de diplôme relativement homogène (avec une majorité de titulaires du doctorat).

⁴ Il s'avère que l'acteur rencontré était diplômé d'une maîtrise.

⁵ Par exemple, l'assistante d'un enquêté nous a répondu que ce dernier était en résidence d'écriture au moment où nous l'avons sollicité.

⁶ Pratique qui semble rare, par ailleurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Achard, Pierre (1997), « L'engagement de l'analyste à l'épreuve d'un événement », *Langage & société*, vol. 79, n°1, p. 5-38.

Angenot, Marc (1989), « Hégémonie, dissidence et contre-discours : réflexions sur les périphéries du discours social en 1889 », *Études littéraires*, vol. 22, n°2, p. 11-24.

Bastin, Gilles (2012), « Le “cas Mathieu” ou l'entretien renversé », *Sur le journalisme*, vol. 1, n° 1, p. 40.

Beaud, Stéphane (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'“entretien ethnographique” », *Politix*, vol. 9, n°35, p. 226-257.

Bonafous, Simone ; Temmar, Malika, (2007), (dir.), *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*, Paris : Ophrys (Collection « Les chemins du discours »).

Bourdieu, Pierre (1993), *La misère du monde*, Paris : Seuil.

Carbou, Guillaume (2015), « Des contre-discours aux contre-mondes : l'exemple des commentaires d'internautes autour de l'accident de Fukushima », *Semen. Revue de sémi-linguistique des textes et discours*, n° 39, p. 81-98.

Chamboredon, Hélène ; Pavis, Fabienne ; Surdez, Muriel ; Willemez, Laurent (1994), « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n°16, p. 114-132.

Chamel, Jean (2018), « Tout est lié ». *Ethnographie d'un réseau d'intellectuels engagés de l'écologie (France-Suisse) : de l'effondrement systémique à l'écospiritualité holiste et moniste*, thèse de doctorat en Anthropologie, Université de Lausanne.

Charon, Jean-Marie (1996), « Journalisme et sciences sociales. Proximités et malentendus », *Politix*, vol. 9, n°36, p. 16-32.

Chateauraynaud, Francis (2024), « Le pragmatisme sociologique et la notion d'épreuve », *Questions de recherches* [en ligne], consulté le 10/07/2025, <https://doi.org/10.58079/137c7>.

Cohen, Samy (dir.) (1999), *L'art d'interviewer les dirigeants*, Paris : Presses universitaires de France (collection « Politique d'aujourd'hui »).

Demazière, Didier (2008), « L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens ». *Langage et société*, n°123, p.15-35.

Douyère, David ; Gonzalez, Philippe (2020), « Le contact et l'écart : penser la religion sous le regard du tiers », *Questions de communication*, vol. 37, n°1, p. 7-62.

Him-Aquilli, Manon (2021), « Rendre compte du tacite grâce à la fonction métapragmatique. Le cas d'une mise en accusation en assemblée générale anarchiste », *Langage et société*, vol. 172, n°1, p. 69-94.

Krieg-Planque, Alice ; Oger, Claire (2015), « Eléments de langage », *Publicationnaire* [en ligne], consulté le 24 janvier 2025, <https://publicationnaire.huma-num.fr/wp-content/uploads/2015/09/elements-de-langage.pdf>.

Krieg-Planque, Alice (2003), « *Purification ethnique* » : *Une formule et son histoire*, Paris : CNRS Éditions (collection « CNRS Communication »).

Krieg-Planque, Alice (2017), *Analyser les discours institutionnels*, Malakoff : Armand Colin (collection « ICOM »).

Le Bart, Christian (2012), *La politique en librairie*, Malakoff : Armand Colin (collection « Recherches »).

Lemercier, Claire ; Ollivier, Carine ; Zalc, Claire (2013), « Articuler les approches qualitatives et quantitatives : Plaidoyer pour un bricolage raisonné » (p. 125-143), in Hunsmann, Moritz ; Kapp, Sébastien (dir.), *Devenir chercheur : Écrire une thèse en sciences sociales*, Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (Collection « Cas de figure »).

Loraux, Nicole (1980), « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di storia*, n° 12, p. 55-81

Martuccelli, Danilo ; Lits, Grégoire (2009), « Sociologie, Individus, Épreuves. Entretien avec Danilo Martuccelli », *Émulations : Revue des jeunes chercheuses et chercheurs en sciences sociales*, n° 3 (5), p. 1-9.

Neveu, Erik ; François, Bastien, (dir.), *Espaces publics mosaïques : Acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Ollivier-Yaniv, Caroline (2000), « Quels “professionnels” de la communication et des relations avec les médias à la Défense ? Carrière militaire et communication », *Langage et société*, vol. 94, n° 4, p. 75-96.

Paveau, Marie-Anne (2008), « Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n° 139-140, p. 93-109.

Payette, Dominique ; Brunelle, Anne-Marie (2007), *Le journalisme radiophonique*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal (collection « Paramètres »)

Pinçon, Michel ; Pinçon-Charlot, Monique (1991), « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 3, p. 120-133.

Pinçon, Michel ; Pinçon-Charlot, Monique (2005), *Voyage en grande bourgeoisie : journal d'enquête*, Paris : Presses universitaires de France (collection « Quadrige »).

Rémond, René (1959), « Les Intellectuels et la Politique », *Revue française de science politique*, vol. 9, n° 4, p. 860-880.

Rumin, Anne (2024), *L'écologie politique face à l'effondrement systémique. Enquête sur la collapsologie et ses interprétations politiques*, thèse de doctorat en Science politique, École doctorale de Sciences Po.

Sapiro, Gisèle (2009), « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 176-177, n° 1-2, p. 8-31.

Semal, Luc (2019), *Face à l'effondrement : militer à l'ombre des catastrophes*, Paris : Presses universitaires de France (collection « L'écologie en questions »).

Seurrat, Aude, (dir.), *Écrire un mémoire en sciences de l'information et de la communication : récits de cas, démarches et méthodes*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle (collection « Les Fondamentaux de la Sorbonne nouvelle »).

Le chercheur face à ses semblables travaillant sur un terrain sensible : de la posture réflexive à la négociation des rôles sous tension

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Nicolas Brard

Nicolas Brard est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Tours. Ses recherches portent sur l'engagement public des chercheurs, les marginalités dans la recherche scientifique et la vulgarisation scientifique sur les réseaux socio-numériques.

nicolas.brard@univ-tours.fr

Plan de l'article

Résumé et mots clés en français

Title, abstract and keywords in english

Titulo, resumen y palabras clave en español

Introduction

Mettre en place des entretiens avec des scientifiques en tension

Les limites du partage dessinées par une dynamique des rôles

Conclusion

Références bibliographiques

RÉSUMÉ

Cet article explore les enjeux méthodologiques liés à une étude par entretiens portant sur les pratiques de communication des chercheurs travaillant dans un domaine controversé, les neurosciences cognitives chez le primate non humain. La nature sensible de leur sujet nécessite pour eux d'acquérir une certaine maîtrise du discours dans leurs communications publiques. Après avoir détaillé les conditions d'accès à cette population, ce texte s'interroge sur le dispositif d'entretien mis en place, combinant une approche biographique, au prisme de la carrière, et compréhensive autour des pratiques de communications entre pairs et avec les publics non professionnels de la science. Il analyse les inattendus de ces entretiens, en particulier autour de la dynamique des rôles occupés par chacun et la nécessaire réflexivité lors d'un échange entre personnes partageant une proximité à plusieurs niveaux.

Mots clés

Entretien biographique, réflexivité, récit de carrière, pratiques de vulgarisation, controverse

TITLE

Researchers facing their peers working in sensitive areas: from a reflective stance to negotiating roles under pressure

Abstract

This article explores the methodological issues involved in an interview study initially focusing on the communication practices of researchers working in the controversial field of non-human primate cognitive neuroscience. The sensitive nature of their subject requires them to acquire a certain mastery of discourse in their public communications. After detailing the conditions of access to this population, this text examines the interview system put in place, combining a biographical approach through the prism of career, and a comprehensive approach based on communication practices between peers and with non-professional scientific audiences. It analyzes the unexpected aspects of these interviews, in particular the dynamics of the roles occupied by each person and the need for reflexivity during an exchange between people sharing a proximity at several levels.

Keywords

Biographical interview - reflexivity - career story - popularization practices - controversy

TITULO

El investigador frente a sus pares que trabajan en un terreno delicado: de la postura reflexiva a la negociación de roles bajo tensión.

Resumen

Este artículo explora las cuestiones metodológicas que plantea un estudio de entrevistas centrado inicialmente en las prácticas comunicativas de investigadores que trabajan en el controvertido campo de la neurociencia cognitiva de primates no humanos. El carácter sensible de su tema les obliga a adquirir cierto dominio del discurso en sus comunicaciones públicas. Tras detallar las condiciones de acceso a esta población, este texto examina el sistema de entrevistas que se puso en marcha, combinando un enfoque biográfico a través del prisma de la carrera, y un enfoque global basado en las prácticas de comunicación entre pares y con públicos científicos no profesionales. Analiza los aspectos inesperados de estas entrevistas, en particular la dinámica de los papeles ocupados por cada uno y la reflexividad necesaria durante un intercambio entre personas que comparten una proximidad a varios niveles.

Palabras clave

Entrevista biográfica - reflexividad - trayectoria profesional - prácticas de divulgación - polémica

INTRODUCTION

L'utilisation des animaux à des fins de recherche suscite un débat croissant, amplifié par la reconnaissance dans la loi, en 2015, de leur statut d'être sensible et par des évolutions législatives visant l'amélioration de leur bien-être (2019, 2021). Dès 2010, une directive européenne, retranscrite dans le droit français par la suite, imposait de nouvelles règles quant au statut des animaux utilisés à des fins de recherche (Cellules AFiS [MESR], 2024). Malgré l'intégration croissante de normes éthiques (Brun-Wauthier *et al.*, 2011), la controverse demeure vive, alimentée par des visions inconciliaires et par la difficulté d'un dialogue entre les acteurs impliqués (Rondaud, 2011).

L'opposition des Français à l'expérimentation animale est toujours forte, et c'est encore plus le cas pour certains animaux comme les chiens et les singes, comme le soulignent deux enquêtes menées par Ipsos, l'une pour le GIRCOR, l'autre pour l'association OneVoice¹. Au sein de cette controverse, l'expérimentation sur les primates non humains (PNH) cristallise des enjeux spécifiques. Bien qu'ils représentent seulement 0,5 % des animaux utilisés en recherche, soit 3459 animaux en 2023 en France, leur proximité phylogénétique et cognitive avec l'humain leur confère un statut particulier (Vitale et Borgi, 2018), influençant à la fois les représentations sociales, l'acceptabilité publique (Bradley *et al.*, 2020) et les pratiques des chercheurs eux-mêmes (Ndjangangoye-Gallino, 2021). Parallèlement, les médias entretiennent une attention régulière à ces pratiques : au moment de la présente enquête (février-avril 2024), le sujet a été remis sur le devant de la scène par plusieurs reportages sur l'élevage et sur l'utilisation des primates, notamment un article du *Monde* et un reportage d'*Envoyé Spécial* en juin 2023, dans le contexte post-pandémie de COVID-19².

Ce cadre nourrit une controverse publique complexe qui témoigne de la perception différente d'une situation par plusieurs acteurs de la société (Dionne *et al.*, 2018), et que nous distinguons de la controverse scientifique, s'établissant entre pairs (Gingras, 2014, p. 10), bien que celle-ci ne soit, bien sûr, pas à écarter ici. Cette controverse s'inscrit dans un champ de forces où se croisent revendications militantes, injonctions institutionnelles, réflexions éthiques, pressions médiatiques et défenses des pratiques d'une communauté de scientifiques. Elle correspond à ce que la sociologie de la traduction identifie comme un processus de négociation et d'enrôlement d'acteurs hétérogènes (Callon, 2006). Les chercheurs impliqués dans ces pratiques se trouvent cependant dans une position que l'on pourrait qualifier de « en tension » : à la fois au sein du réseau d'acteurs de la controverse, en raison de la pression publique et médiatique, et du fait d'expériences personnelles d'intrusions militantes dans des laboratoires³ ou de manifestations les ciblant⁴. Ces tensions se traduisent par une vigilance forte dans leurs prises de parole, et par un rapport prudent, voire méfiant, vis-à-vis des sollicitations extérieures. Il s'agissait ainsi de se demander de quelle manière ces chercheurs reconstruisent un discours cohérent autour de leurs parcours et de leurs pratiques face à la perception qu'ils ont de l'opinion publique sur leur travail.

Mais comment interroger cette population à la fois « chercheuse », donc partageant des caractéristiques sociales avec l'enquêteur, et rôdée au discours public sur ses pratiques, du fait de la dimension controversée de ces dernières ? Le présent texte se propose de revenir sur les conditions d'une recherche par entretiens menée auprès de chercheurs en neurosciences cognitives fondamentales utilisant le primate non humain comme modèle. Les entretiens étaient annoncés comme portant sur les pratiques de communication professionnelle et de médiation scientifique de ce groupe de chercheurs. Cette enquête a soulevé de nombreuses réflexions méthodologiques. Elles portent à la fois sur la construction et sur la conduite de l'entretien, en amont par l'anticipation de problématiques posées par cette population en tension, et, en aval, dans l'analyse des situations d'entretiens. Ainsi, la réflexivité intervient non seulement face à l'objectif de scientificité dans l'enquête, mais aussi « comme une condition commune à n'importe quel type de communication sociale entre des personnes exploitant une certaine proximité culturelle » (Le Marec et Faury, 2013, p. 1). Tout comme Le Marec et Faury, nous interrogeons ici des chercheurs en étant nous-mêmes chercheur. Cette proximité, qui implique un partage de références, de codes ou d'expériences communes, a nécessairement des conséquences sur la dynamique de l'entretien, tant dans sa conduite que dans les modalités de son analyse. De plus, dans la présente enquête, l'entretien s'est affirmé comme organisateur de situations de communication multiples (Le Marec, 2002). Cet échange social a non seulement pris la forme d'un partage de commun, mais il s'est également affirmé comme négociation dans laquelle « l'intention de recrutement » de l'enquêteur par les enquêtés (Broitman, 2014) s'est manifestée de plusieurs façons, parfois inattendues, comme nous le développons par la suite.

Dans cette enquête, nous nous sommes attardé plus précisément sur l'investissement des

chercheurs dans des opérations de communication scientifique. Ce sujet a fait l'objet de nombreuses études, ne parvenant à dégager que peu de facteurs prédictifs stables de la participation, notamment en lien avec la théorie du comportement planifié comme l'expérience passée en matière de communication, la croyance en sa capacité à mener de telles actions, ou l'attitude positive vis-à-vis de ces pratiques (Besley *et al.*, 2018 ; Maillot, 2018). Face à ce constat, Besley suggérait qu'une approche ciblée sur des groupes spécifiques donne la possibilité de mieux cerner ces dynamiques. Dans un contexte où le sujet de recherche peut être contesté par une partie de l'audience, l'entretien s'est imposé comme une méthode clé, afin d'explorer le détail des pratiques de médiation des chercheurs, mais aussi de comprendre la manière dont ils structurent leurs discours sur ces expériences, justifient leurs actions et perçoivent les publics non professionnels de la science.

L'enquête a consisté en 11 entretiens semi-directifs (>1h-1 h30) avec des chercheurs et enseignants-chercheurs titulaires, en milieu et jusqu'en fin de carrière, âgés de 40 à plus de 60 ans, entre février et avril 2024. Le choix de chercheurs à ce stade de leur carrière est guidé par la volonté d'obtenir un récit d'expériences multiples de la recherche chez le primate non humain et de la communication sur celle-ci. Il offre la possibilité également d'explorer les évolutions des pratiques communicationnelles et de leur contexte au cours des trois dernières décennies, en retraçant les parcours de carrière de ces scientifiques, depuis la thèse – soutenue entre la fin des années 1980 et celle des années 2000 – jusqu'à leur situation actuelle. Cette approche fait émerger les changements perçus dans le regard porté par la société sur l'expérimentation animale, dans l'évolution des réglementations et des pratiques, ainsi que dans les manières de communiquer autour de ces recherches. Nous voulions obtenir des entretiens avec des scientifiques provenant des principaux centres menant des recherches en neurosciences chez le primate comme l'indique le site du GDR Biosimia, le groupement de recherche du CNRS dédié à la recherche chez ces animaux. Des chercheurs de Paris, Toulouse, Lyon, Marseille, Montpellier, Bordeaux ont ainsi répondu à nos demandes. Les entretiens ont porté sur leur parcours académique et professionnel, puis sur leurs pratiques de communication, d'abord entre pairs, ensuite vis-à-vis des publics externes, lors d'opérations de médiation. Il ne s'agissait évidemment pas ici de rechercher une quelconque représentativité, mais de relever une diversité de pratiques et de parcours, susceptibles d'être mis en cohérence les uns avec les autres.

Dans un premier temps, nous précisons les conditions d'accès et d'interaction avec cette population en tension. Nous détaillons ensuite le dispositif mis en place pour recueillir les discours des chercheurs, en tenant compte des éléments que nous avions anticipés concernant la situation d'entretien. Nous développons notamment les spécificités de la conduite des entretiens, menés en une approche biographique au prisme de la carrière, puis compréhensive autour des pratiques de communication scientifique entre pairs et avec les publics non professionnels de la science. Ensuite, nous abordons les inattendus de ces entretiens, et la réflexion a posteriori que nous avons menée, à propos des conséquences du dispositif mis en place sur la dynamique des rôles occupés par chacun pendant celui-ci, de la discussion entre collègues à la découverte des objectifs des enquêtés autour des résultats de ces entretiens.

METTRE EN PLACE DES ENTRETIENS AVEC DES SCIENTIFIQUES EN TENSION

La conduite d'entretiens avec des chercheurs en neurosciences cognitives intervenait comme une forme de retour aux sources, l'enquêteur ayant eu la charge de la communication d'un institut de recherche dans ce domaine, et ayant été confronté lui-même aux difficultés de l'institution à communiquer sur l'expérimentation animale, en particulier chez le primate non humain. Au-delà de l'accès difficile à cette population de chercheurs,

il fallait réfléchir aux conditions dans lesquelles mener les entretiens pour atteindre l'objectif initial de l'enquête, c'est-à-dire obtenir un récit des pratiques de vulgarisation et de la perception des attentes des publics non professionnels de la science. Il était indispensable de prendre en compte notre expérience passée en tant que communiquant autour du sujet de l'expérimentation animale et des primates, et de saisir par quels éléments nous pouvions obtenir un discours riche de détails et qui donne à lire le vécu des chercheurs.

L'accès à une population peu visible et méfiante

Obtenir des entretiens avec ces chercheurs, membres d'une communauté restreinte, s'est avéré une tâche complexe. Le choix d'une population aussi spécifique a été largement guidé par notre capacité à y accéder. La méfiance étant de mise de leur part, nous n'aurions ainsi jamais pu rencontrer ces chercheurs sans l'aide de contacts antérieurs dans ce domaine, du fait de notre passé professionnel. Cette situation nous a été confirmée par plusieurs scientifiques interrogés, qui ont initialement considéré notre démarche d'entretien avec suspicion, malgré une prise de contact par mail très détaillée sur les conditions de l'entretien, la nature totalement anonyme de celui-ci, son objectif et l'usage des données. L'indispensable recommandation par une ancienne collègue, chercheuse en neuroscience cognitive et familière de la recherche chez le primate non humain, a été étendue grâce à deux enquêtés qui nous ont apporté leur soutien. Nous avons perçu cette démarche de soutien différemment chez les deux interlocuteurs. Le premier semblait voir dans notre projet une occasion d'apporter des données pour appuyer les réflexions sur la communication autour de la recherche chez le primate, comme ses propos nous l'ont confirmé à la fin de l'entretien :

« La question de communiquer sur la recherche fondamentale pour nous ça a toujours été le truc le plus compliqué, très compliqué (...) Et donc là il doit y avoir des mécanismes, des façons de faire... Je ne sais pas si vos travaux vont nous apporter des lumières dans ce sens, mais ça nous intéresse quand même d'avoir ça. » (23 février 2024)

C'est d'ailleurs grâce à lui que nous avons obtenu une majorité de nos entretiens, probablement du fait de sa position importante dans l'animation de cette communauté de chercheurs. L'autre soutien s'est proposé de relancer une personne ne nous ayant pas répondu et de contacter par la même occasion l'une de ses collaboratrices : « *(Chercheur) je peux le relancer, et (nom d'une autre chercheuse) vous l'avez contacté ? (...) parce que sinon je peux lui dire aussi, leur dire, allez-y* (rire) » (2 avril 2024). Ce propos souligne tout de même la méfiance préexistante sur la nature de l'entretien, ses objectifs et probablement vis-à-vis de la personne les conduisant, mais aussi cde quelle manière l'échange est parvenu à la réduire. Malgré ces soutiens, notre taux de réponses a été de 50 %, avec 11 répondants sur les 22 chercheurs et chercheuses contactés. Parmi ces 11, nous avions eu des contacts professionnels antérieurs avec deux d'entre eux, ce qui a donné une tonalité différente à l'entretien, tant dans le ton du discours que les références évoquées.

Initier un partage de références communes

Une première approche intégrée lors de la préparation des entretiens était d'informer les enquêtés de notre parcours, en biologie et en communication, ainsi que notre certaine familiarité avec le sujet de l'expérimentation animale. Notre but était de renforcer l'idée d'un partage d'éléments communs avec les enquêtés, dont nous espérions qu'il permette la mise en avant d'expériences plus précises ou de ressentis personnels, allégeant également la nécessité de vulgarisation et le recours à un vocabulaire cadré, comme cela peut être requis sur des sujets sensibles. Pour autant, cette présentation initiale, qui avait aussi un objectif de mise en confiance, a sans nul doute modifié la dynamique des échanges avec les enquêtés (discuté dans la seconde partie de cet article). Elle a notamment pu générer des ambiguïtés sur notre positionnement : sommes-nous perçus comme chercheur en communication ou comme praticien de la communication ? Comme pair académique ou comme relais potentiel ? Le rapport entre praticien et chercheur est un champ déjà exploré, en particulier dans l'étude des figures hybrides de « chercheur-communicant » ou

« communicant-chercheur » (Cotton, 2020). Ces travaux montrent que cette double appartenance est à la fois une ressource et un facteur de fragilité, exposant à des attentes contradictoires et à des interprétations ambivalentes par les différents interlocuteurs. Si Anne-Marie Cotton s'intéresse ici à deux types d'interlocuteurs : chercheurs en sciences de l'information et de la communication d'une part et professionnels de la communication d'autre part, une logique similaire peut s'appliquer à la communauté que nous étudions. Chercheurs comme nous, ils ne perçoivent pas forcément les spécificités de notre champ disciplinaire, ce qui a pu renforcer la confusion entre communication et recherche en communication.

Compte tenu de la sensibilité du sujet et des précédents d'instrumentalisation du discours et des images de la recherche chez le primate non humain, une appréhension, et donc la mise en place dans une certaine mesure d'un discours se voulant convaincant ou sur la défensive apparaissent toutefois inévitables. Pour autant, nous n'étions pas ici dans la recherche d'une vérité quelconque sur les actions de communication publique des scientifiques autour de leur recherche. Notre objectif était de reconstruire une pluralité ou une éventuelle unicité de discours qui renseignent sur ce que projettent ces acteurs à propos de la perception de leur domaine par les publics non professionnels de la science et de leurs intentions affichées en matière d'investissements dans la vulgarisation.

Multiplier les approches dans l'entretien

Nous avons mis en place une combinaison d'approches lors de la construction de la grille d'entretien. Interroger d'emblée les chercheurs sur leurs pratiques de communication autour des primates, sans même manifester une volonté de compréhension de leur démarche scientifique et de l'objectif de leurs recherches, aurait risqué de les replacer dans une posture de justification. Une telle posture, à laquelle ils ont potentiellement déjà été confrontés, favorise un discours préparé, en rupture avec la spontanéité recherchée dans ce type d'échange (Fenneteau, 2015).

Plusieurs enquêtés ont d'ailleurs mentionné avoir suivi des formations à la communication publique (*media training*), souvent proposées par l'Inserm ou par le CNRS. Il était donc probable qu'ils mobilisent, consciemment ou non, des éléments issus de ces formations. Nous connaissons certains de ces discours standardisés – pour en avoir nous-mêmes rédigés – mais leur présence soulevait une question d'interprétation : « récitation » stratégique ou expression sincère ? Conçus pour assurer clarté et cohérence, ces éléments de langage anticipent les modalités de réception des messages (Krieg-Planque et Oger, 2015), notamment auprès des publics non professionnels : journalistes, militants ou participants à des événements de médiation. Ils peuvent ressurgir dans d'autres espaces, comme l'entretien de recherche. Les *media trainings*, souvent animés par des journalistes, visent aussi à préparer les chercheurs à des cadrages adverses (Francisco, 2018, p. 123). Ce conditionnement peut induire une prudence discursive particulière, perceptible dans nos échanges. Ainsi, l'analyse des entretiens nécessite une attention particulière aux stratégies discursives employées, en tenant compte des formations reçues, mais aussi du profil des enquêtés, de leur parcours et de leurs expériences en matière de communication. Cela permet de mieux comprendre la manière dont les chercheurs construisent leur discours pour répondre aux attentes des différents publics, tout en négociant leur positionnement dans un contexte controversé et en préservant l'intégrité de leur message scientifique.

Dans ce contexte, nous avons structuré les entretiens en deux temps. La première partie a suivi une approche biographique (Bertaux, 2016), dans le but d'observer une communauté de l'intérieur et de l'extérieur, et de reconstruire des récits d'expérience, comme l'interaction du chercheur et de son environnement. Cette approche a été enrichie d'apports de la sociologie interactionniste, autour de la notion de carrière (Becker, 1985) et certains de ses nouveaux développements, notamment parce qu'elle permet « d'appréhender l'articulation entre les dimensions objectives et subjectives de la vie sociale » (Pilote et Garneau, 2011), les aspects observables et le vécu. En se fondant sur ce récit pour retracer

le parcours des chercheurs, il devient possible d'en analyser la double dimension interactive, entre des facteurs personnels et un environnement source d'opportunités et de contraintes, et réflexive, par l'appropriation d'un parcours, par sa justification et par sa mise en forme (Zimmermann, 2013). L'entrée biographique favorisait une mise en cohérence du cheminement professionnel, ouvrant sur la seconde partie de l'entretien. Celle-ci portait sur les pratiques de communication professionnelle et publique des chercheurs, leurs perceptions des publics non scientifiques, mais aussi leur système de représentation et les valeurs et représentations associées (Kaufmann, 2016).

Cette structuration de la grille d'entretien a donné la possibilité d'instaurer une forme de confiance. Les chercheurs se sont souvent montrés prolixes sur leur parcours académique, parfois davantage que nous ne l'avions anticipé. L'explication des projets scientifiques, très détaillée – de la thèse au poste actuel –, a pu reléguer la question du primate non humain au second plan. À certains moments, le récit de cette carrière a pris une dimension plus négative, soulignant les difficultés liées à la recherche chez le primate non humain et la crainte d'une interdiction de celle-ci.

LES LIMITES DU PARTAGE DESSINÉES PAR LA DYNAMIQUE DES RÔLES

Nous avons constaté a posteriori que nos entretiens étaient traversés par une dynamique de rôles en constante évolution. Au-delà des positions d'enquêteur et d'enquêté, nos statuts personnels – chercheur en communication et communicant – ont influencé les échanges de manière plus marquée que nous ne l'avions anticipée, interrogeant ainsi la nature même de certaines interactions. L'analyse des situations d'entretien rencontrées dans le cadre de cette enquête nous a amenés à interroger les éléments partagés entre les chercheurs enquêtés et le chercheur enquêteur pour mieux comprendre ce qui se joue pendant l'échange. Si le partage de la carrière a été important dans le contexte de l'entretien, il a d'abord renforcé le lien existant entre enquêteur et enquêté.

Une méfiance inévitable

Bien que nous nous y attendions, les efforts déployés pour instaurer un climat de confiance – posture de compréhension (Demazière, 2012), intérêt pour leur recherche, échanges fluides – n'ont pas suffi à éviter une négociation constante des discours ni à dissiper chez certains une forme de méfiance. Le caractère sensible du sujet et la crainte de se livrer ont donné lieu à différentes situations. Plusieurs enquêtés ont montré une attention particulière au vocabulaire utilisé. Ils nous ont parfois repris sur certains termes, notamment lorsqu'étaient évoqués des parallèles entre la recherche sur les primates et celle sur l'humain, perçus comme dévalorisant la première. Cela témoigne d'un enjeu fort autour de la précision, non seulement scientifique, mais aussi stratégique, les entretiens étant perçus comme porteurs potentiels de message. À cela s'ajoutaient, plus rarement, des préjugés sur notre positionnement. L'un d'eux, par exemple, a répondu : « *Oui, mais alors pas forcément dans le sens que vous pensez* », puis : « *Moi je pense que vous pensez un sens* ». Toutefois, aucun ne s'est opposé à la méthodologie ou n'a cherché à contrôler l'entretien. Tous ont joué le jeu, posant parfois des questions de clarification sans remettre en cause nos choix.

Comme nous l'avons dit précédemment, il n'était pas question ici de chercher à nous extraire d'un discours qui contiendrait des éléments de langage, pour tenter de repérer, au cours de l'entretien, ce qui relèverait de la composante informationnelle et ce qui relèverait de la composante relationnelle (Le Marec, 2002). La formulation de ces éléments du discours renseigne en effet sur la compréhension et les croyances du chercheur de ce qu'est la communication elle-même sur son sujet de recherche. Ainsi, le récit de carrière n'a pas permis de trancher entre sincérité et récitation stratégique, mais il a mis en lumière un système de valeurs structurant leur discours : rigueur, responsabilité, rapport aux publics.

Plusieurs évoquaient d'ailleurs, de façon explicite ou implicite, des normes mertonniennes (Merton, 1973) – désintéressement, communalisme – perceptibles tant dans leur manière de parler de leurs pratiques de communication que dans leur rapport aux collègues.

Enfin, sans grande surprise, la méfiance s'est manifestée dans les entretiens, mais n'a pas révélé d'éléments inattendus. L'approche biographique a favorisé l'émergence d'éléments plus personnels sur leur rapport à la controverse, tout en modifiant la dynamique de l'entretien par le partage de références communes, nous surprenant sur la multiplicité des rôles occupés par l'enquêteur et les enquêtés.

Le dialogue entre chercheurs

Lors de la préparation des entretiens, nous n'avions pas réellement envisagé la possibilité d'un dialogue entre pairs. Pris par l'anticipation d'une méfiance de la part des enquêtés, nous n'avions pas intégré l'éventualité qu'une relation de confiance puisse s'installer, alors même que le cadre du récit de carrière pouvait s'y prêter. Ce partage de références communes autour de la recherche s'est particulièrement exprimé lors des discussions sur les institutions, enjeu central tant dans les parcours que dans les pratiques de communication. Quatre chercheurs ont évoqué l'impact de leur travail sur le primate non humain dans leur recrutement, perçu comme un atout, bien que formulé avec prudence. Mais à l'inverse, une méfiance s'est exprimée quant au soutien institutionnel, notamment en cas de tensions liées à la communication vers les publics non scientifiques, une chercheuse précisant que son institution « *va se protéger avant de protéger les individus.* » Ce rapport à l'Institution et au fonctionnement de la recherche, qu'il soit exprimé à propos de la carrière ou des pratiques de communication, s'est aussi construit par le dialogue avec l'enquêteur. Un chercheur soulignait par exemple les atouts d'institutions comme le CNRS ou l'Inserm, où les scientifiques « *font leurs recherches à plein temps* », sans être impliqués dans le « *bazar des universités* », les jugeant plus propices à la productivité (20 février 2024, a). L'évocation du financement de la recherche a également suscité de nombreuses remarques. Deux aspects nous ont particulièrement marqués. Le premier a porté sur le soutien à la recherche fondamentale, qui faisait largement écho à notre propre champ de recherche en sciences humaines et sociales. L'un d'eux déplorait qu'il faille « *leur expliquer qu'à la fin vous allez sauver le monde et soigner la maladie de Parkinson* » pour obtenir des fonds, alors « *que l'objectif de la science ce n'est pas d'être monnayable, mais c'est d'améliorer les connaissances* » (20 février 2024, b). Une chercheuse signalait même une prise de conscience dans le contexte de l'entretien à propos de ses projets de recherche fondamentale sur le primate non humain, autrefois financés : « *là je vois bien que ça ne marche plus en fait* » (2 avril 2024).

Au-delà d'une expérience partagée du fonctionnement de la recherche, la plupart des chercheurs interrogés ont laissé entendre, au fil des entretiens, l'existence de connaissances communes. Cela s'est manifesté par des remarques spontanées faisant appel implicitement au savoir supposé de l'enquêteur sur la recherche chez le primate non humain. Contrairement à la question de la vulgarisation scientifique, au travers de laquelle les enquêtés se sont arrêtés sur notre compréhension de leurs projets, notre connaissance de certains événements liés à cette recherche particulière a été à plusieurs reprises présupposée. Une chercheuse précisait par exemple : « *Là on est effectivement, je suis sûre que vous savez, dans une pénurie de macaques* » (21 mars 2024) ; tandis qu'un autre, évoquant la situation internationale, signalait : « *Vous savez comment c'est. Les dérives qu'il y a surtout aux États-Unis ou en Angleterre ou dans d'autres pays.* » (7 mars 2024, b) ; ou encore de la part d'une autre scientifique : « *Alors bon depuis l'Allemagne il s'est passé d'autres choses, je pense que vous êtes au courant, mais à ce moment-là ce chercheur était parti, il avait dit "maintenant ça suffit, moi je pars"* » (2 avril 2024).

Il n'était toutefois pas évident de déterminer la place que les enquêtés attribuaient à l'enquêteur. Nous avons pris conscience qu'à leurs yeux, nous étions déjà une partie prenante du sujet de la communication autour du primate non humain. Mais nous

percevaient-ils d'abord comme l'ancien communicant ou le chercheur en communication, familier de son terrain d'étude ? Cette ambiguïté a perduré lors de l'analyse des entretiens, nous amenant à questionner la position que nous occupions réellement dans la relation d'enquête.

Chercheur en communication ou communicant : une ambiguïté persistante

L'entretien place ces chercheurs dans un registre discursif particulier. Ils deviennent l'objet de la recherche et non plus le conducteur. Pour autant, venant des sciences biologiques, ils n'en perçoivent pas forcément les méthodologies. Les discussions en amont et en aval de l'entretien ont souligné la grande curiosité des enquêtés pour notre recherche et pour son approche. Nous précisions à la fin de l'entretien que les publications utilisant les entretiens leur seraient envoyées, dans une démarche de transparence, mais plusieurs nous ont précisé que leur intérêt à lire la publication n'était pas seulement de « vérifier » l'usage de leurs propos, mais aussi de comprendre les conclusions de notre enquête.

Il est finalement nécessaire d'interroger ici la posture du chercheur comme un professionnel du discours. De quel discours parle-t-on ? Le chercheur maîtrise avant tout un discours scientifique entre pairs, dans ce qu'Eliséo Véron qualifie de communication endogène, structurée par une symétrie de compétences et de statuts. Face à d'autres publics, hors du cadre académique, son discours bascule vers une communication trans-scientifique, où l'asymétrie entre énonciateur et destinataire suppose des ajustements (Véron, 1997). Ce déplacement implique la production d'un nouveau discours, dont la maîtrise n'est pas acquise d'emblée et nécessite un apprentissage spécifique, par exemple lors de formation de média training. De plus, sur ce terrain controversé, un troisième type de discours est apparu, marqué par des enjeux communicationnels spécifiques. Il ne s'agissait plus seulement de défendre une pratique, mais aussi de convaincre, pour qu'en tant qu'enquêteur, nous retrouvions un certain point de vue de cette recherche chez le primate. Un chercheur le suggère même de façon assez consciente : « *Ça paraît un peu... ce que je vais dire va vous paraître peut-être de la survenante, mais en fait c'est très vrai* » (23 février 2024).

Mais ce double statut de communicant-chercheur de l'enquêteur a été intégré par plusieurs enquêtés. L'un d'entre eux précisant « *Après voilà, après toi tu fais ta recherche donc tu ne t'es pas là, tu n'es plus le communiquant... mais quand même je viens discuter avec toi, je donne mon point de vue... parce que j'y crois.* » (7 mars 2024). L'ambiguïté entre la communication et la recherche en communication a persisté à certains moments. En conclusion de l'entretien, lorsque nous demandions aux chercheurs s'ils avaient des questions, la plupart sollicitaient des précisions sur les finalités de la recherche. Une nouvelle interaction apparue avec un chercheur a révélé une autre dimension possible et inattendue de cet intérêt pour notre travail. Ce dernier a évoqué la difficulté à dialoguer avec des scientifiques ou médecins aux « *a priori très négatifs* » sur la recherche animale, et la nécessité de chercher « *des moyens de communiquer avec cette communauté* » (23 février 2024). Ainsi, l'entretien se devait d'être analysé sous un nouveau jour, par la dimension utilitaire qu'il pouvait représenter pour des chercheurs finalement en demande d'accompagnement autour de la communication. L'enquêteur s'est avéré être aussi une cible à convaincre, au même titre que les collègues évoqués par ce chercheur, voire un sujet pour tester un certain discours de vulgarisation autour de la recherche chez le primate non humain. Si l'idée que les chercheurs aient pour objectif de nous convaincre paraît assez évidente dans ce contexte, le fait d'être autant une cible qu'un moyen nous a davantage surpris et interroge finalement plus profondément sur la nature des rapports entre les chercheurs et la communication.

CONCLUSION

Cette enquête, menée auprès de chercheurs travaillant dans un domaine sensible, visait à interroger leurs pratiques de communication à travers un dispositif d'entretien combinant récit de carrière et approche compréhensive. Elle a permis de mieux comprendre la façon dont ces scientifiques construisent leur discours, négocient leur positionnement et articulent leurs valeurs face aux attentes, réelles ou supposées, qui pèsent sur eux. La dimension d'espaces de partage, de négociation et parfois de mise à l'épreuve des discours s'est révélée particulièrement prégnante au fil des entretiens. S'interroger sur les conditions de réalisation des entretiens et sur le partage de caractéristiques avec notre population d'enquêtés a suggéré plusieurs pistes méthodologiques que nous proposons ici à la discussion pour aborder l'exercice auprès de chercheurs travaillant en contexte sensible. En structurant l'entretien autour du récit de carrière puis des pratiques de communication, le dispositif a permis de multiplier les situations de communication et de recueillir des récits riches, parfois ambigus, témoignant des tensions vécues par les chercheurs : entre attachement aux valeurs scientifiques, contraintes institutionnelles et nécessité de prendre en charge leur propre communication. Les entretiens ont ainsi mis en évidence la négociation opérée par ces chercheurs entre discours stratégique et expression sensible de l'expérience vécue, tout en interrogeant les normes implicites qui structurent leur rapport au public.

Plusieurs pistes pourraient être explorées pour renforcer ou compléter l'analyse, et mener des entretiens avec ce type de population. Tout d'abord, la diversité des expériences évoquées et leur variabilité interindividuelle malgré de nombreux communs, suggèrent l'intérêt d'envisager la tenue de focus groups. Ces échanges permettraient de confronter les représentations, de faire émerger des consensus ou des désaccords sur les usages de la communication, et de mieux comprendre la dimension communautaire de ces discours. En parallèle, il serait pertinent d'intégrer le point de vue des communicants d'institutions scientifiques ou d'universités. Dans quelles mesures le partage ou la confrontation de normes entre groupes différents peuvent-ils influencer la perception de la communication ? Les normes mertonniennes relevées au cours de l'entretien sont un indice important de la situation. Les entretiens, et l'approche méthodologique développée ici, soulignent à quel point le partage de communs influence les discours et la posture adoptée par les parties prenantes. Dans un contexte institutionnel, qui, nous l'avons vu, est crucial pour les chercheurs vis-à-vis de la communication publique autour de leurs projets, il serait intéressant de confronter les normes de chaque groupe, chercheurs et communicants. Des tensions ont déjà été relevées, conduisant à une certaine autonomisation des pratiques de communication dans les institutions scientifiques par rapport aux pratiques scientifiques (Babou et Marec, 2008), mais nos données suggèrent aussi une forme de convergence, peut-être liée à la sensibilité du sujet, qui pourra être explorée davantage. Il serait alors pertinent de repérer les éléments présents dans le discours des communicants et les pressions mutuelles qui peuvent s'exercer entre le communicant et le chercheur, pour mieux comprendre l'action de ce dernier.

Finalement, cette enquête ne nous a pas seulement donné accès à des discours de chercheurs sur la communication, elle a aussi constitué un observatoire privilégié des effets du dispositif d'entretien lui-même dans un contexte sensible. L'entretien révèle autant qu'il produit des positionnements, des stratégies et des tensions. Cette dimension invite à le considérer, dès la conception de la grille et jusqu'à l'analyse, autant pour les discours et pour les expériences qu'il permet de recueillir que pour les interactions qu'il fait émerger, en particulier lorsque l'enquêteur partage une proximité avec les enquêtés, et lorsque le sujet en discussion est source de controverses.

NOTES

¹ GIRCOR (2023), « Sondage IPSOS : Les Français et la recherche animale », 30 novembre 2023 [en ligne], consulté le 8 mai 2025, <https://www.gircor.fr/sondage-ipsos-les-francais-et-la-recherche-animale/>.

IPSOS (2023), Les Français et l'expérimentation animale, 18 avril 2023 [en ligne], consulté le 8 mai 2025, <https://www.ipsos.com/fr-fr/74-des-francais-sont-defavorables-a-l-expérimentation-animale>

² France 2 (2023), « Recherche : Le sacrifice des singes », Envoyé spécial du 8 juin 2023, consulté le 8 mai 2025, https://www.francetvinfo.fr/replay-magazine/france-2/envoye-special/video-recherche-le-sacrifice-des-singes_5874239.html.

³ Le Parisien (2017), « VIDEO. Une association dénonce les tests d'un laboratoire parisien sur des singes », 6 janvier 2017 [en ligne], consulté le 8 mai 2025, <https://www.leparisien.fr/societe/video-une-association-denonce-les-tests-d-un-laboratoire-parisien-sur-des-singes-06-01-2017-6533352.php>.

⁴ PETA France (2024), « Journée mondiale pour les animaux dans les laboratoires : des « primates » protestent contre les expériences atroces que subissent des singes », 24 avril 2024 [en ligne], consulté le 8 mai 2025, <https://www.petafrance.com/actualites/journee-mondiale-pour-les-animaux-dans-les-laboratoires-primates-protestent/>.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Babou, Igor et Marec, Joelle (2008). « Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques : Processus d'autonomisation », *Revue d'anthropologie des connaissances*, no 21, p. 115-142.

Becker, Howard (1985), *Outsiders : Études de sociologie de la déviance*, Paris : Éditions Métailié.

Bertaux, Daniel (2016), *Le récit de vie*—4e édition, Paris : Armand Colin.

Besley, John C. ; Dudo, Anthony ; Yuan, Shupei et Lawrence, Frank (2018), « Understanding Scientists' Willingness to Engage », *Science Communication*, vol. 40, no 5, p. 559-590.

Bradley, Alexander ; Mennie, Neil ; Bibby, Peter A. et Cassaday, Helen J. (2020), "Some animals are more equal than others : Validation of a new scale to measure how attitudes to animals depend on species and human purpose of use", *PLOS ONE*, vol. 15, no1, e0227948.

Broitman R, Claudio (2014), « De la sensibilité dans l'échange : Entretien, empathie et malaise », *Sciences de la société*, no 92, p. 79-93.

Brun-Wauthier, Anne-Sophie ; Vergès, Étienne, et Vial, Géraldine (2011), « L'éthique scientifique comme outil de régulation : Enjeux et dérives du contrôle des protocoles de recherche dans une perspective comparatiste » (p. 61-83), In Réseau Droit, Sciences et Techniques (Ed.), *Droit, sciences et techniques, quelles responsabilités?*, Paris : LexisNexis, (collection « Colloques et débats »).

Callon, Michel (2006), « Sociologie de l'acteur réseau », (p. 267-276), in Madeleine Akrich et Bruno Latour, (dir.), *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris : Presses des Mines.

Cellules AFiS (MESR) (2024), *Utilisation des animaux à des fins scientifiques - Cadre réglementaire*, [en ligne], consulté le 27 février 2025, <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/fr/cadre-reglementaire-87211>.

Cotton, Anne-Marie (2020), « Chercheur-communicant ou communicant-chercheur : Un médiateur de communautés », *Revue Communication & professionnalisation*, no 10, p. 56-77.

Demazière, Didier (2012), « L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête », *Sur le journalisme*, vol. 1, no1, p. 30-39.

Dionne, Karl-Emmanuel ; Mailhot, Chantale et Langley, Ann (2018), « Modeling the Evaluation Process in a Public Controversy », *Organization Studies*, vol. 40, no 5, p. 651-679.

Fenneteau, Henri (2015), « Chapitre 1. La réalisation d'une série d'entretiens individuels » (p. 9-28), in Henri Fenneteau, *Enquête : entretien et questionnaire*, Paris : Dunod (collection « Les Topos »).

Francisco, David (2018), *Le média-training : Perspectives et enjeux politiques et économiques, thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication*, Université Sorbonne Paris Cité.

Gingras, Yves (2014), *Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales*, Paris : CNRS.

Kaufmann, Jean-Claude (2016), *L'entretien compréhensif*—4e éd., Paris : Armand Colin.

Krieg-Planque, Alice et Oger, Claire (2015), « Éléments de langage », in *Publitionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, [en ligne], consulté le 15 mai 2025, <https://publitionnaire.huma-num.fr/notice/elements-de-langage/>.

Le Marec, Joëlle (2002), « Situations de communication dans la pratique de recherche : Du terrain aux composites », *Études de communication. Langages, information, médiations*, no 25, p. 15-40.

Le Marec, Joëlle et Faury, Melody (2013), « Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs » (p. 167-176), in Jacques Béziat, (dir.), *Analyse de pratiques et réflexivité*, Paris : L'Harmattan.

Maillet, Lionel (2018), *La vulgarisation scientifique et les doctorants. Mesure de l'engagement—Exploration d'effets sur le chercheur*, thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, Université de Bourgogne - Franche-Comté.

Merton, Robert K. (1973), *The Sociology of Science : Theoretical and Empirical Investigations*. Chicago : University of Chicago Press.

Ndjangangoye-Gallino, Sophie (2021), "Quand la subjectivité d'animaux confinés nous affecte. Retour réflexif sur une ethnographie de singes reclus en contexte d'expérimentation animale" *Cahiers de recherche sociologique*, no 70, p. 47-63.

Pilote, Annie et Garneau, Stéphanie (2011), « La contribution de l'entretien biographique à l'étude de l'hétérogénéité de l'expérience étudiante et de son évolution dans le temps », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 42, no 2, p. 11-30.

Rondaud, Annabelle (2011), *L'expérimentation animale : Une controverse stagnante ? Approche communicationnelle*, thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, Université Paris 4.

Véron, Éliséo (1997), « Entre l'épistémologie et la communication », *Hermès, La Revue*, no 21, p. 25-32.

Vitale, Augusto et Borgi, Marta (2018), « The Special Case of Non-human Primates in Animal Experimentation » (p. 143-161), in Laura Désirée Di Paolo, Fabio Di Vincenzo, et Francesca De Petrillo (dir.), *Evolution of Primate Social Cognition*, Springer International Publishing.

Zimmermann, Béatrice (2013), « Parcours, expérience(s) et totalisation biographique. Le cas

des parcours professionnels » (p. 51-61), in Ertul Servet, Jean-Philippe Melchior, Éric Widmer, (dir.), *Travail, santé, éducation. Individualisation des parcours sociaux et inégalité*, Paris : L'Harmattan.

Converser avec des « quasi-collègues ». L’entretien comme outil d’objectivation des pratiques et de construction d’une identité professionnelle en sciences humaines et sociales

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Ioanna Faïta

Ioanna Faïta est doctorante en sciences de l’information et de la communication (OpenEdition Laboratoire Elico). Elle étudie les usages et pratiques informationnelles des usages de plateformes en accès ouvert en sciences humaines et sociales. Après un parcours interdisciplinaire en lettres classiques et humanités numériques, elle explore les interactions entre techniques, savoirs et communautés scientifiques.

ioanna.faita@openedition.org

Simon Dumas Primbault

*Historien des sciences de formation, Simon Dumas Primbault est chercheur en sciences de l’information et de la communication au CNRS. Il est coordinateur d’OpenEdition Lab, service de recherche dédié aux pratiques savantes de sciences humaines et sociales en régime de science ouverte. Il est notamment l’auteur de la monographie *Un galiléen d’encre et de papier* (Éditions de la Sorbonne).*

simon.dumas-primbault@openedition.org

Plan de l’article

Introduction : l’entretien comme conversation

Saisir des pratiques numériques

Deux observatoires

Une constellation de méthodes mixtes

L’entretien dans la constellation

Les chercheur·euses comme professionnel·les du discours

Interroger des « quasi-collègues »

Rapports symboliques et mise à l’épreuve mutuelle

Objectiver les pratiques

La rationalisation des pratiques

Conclusion

Références bibliographiques

Annexe 1 : Une constellation de méthodes mixtes

Annexe 2 : Tableau récapitulatif des personnes enquêtées

Bibliographie

RÉSUMÉ

Cette contribution opère un retour réflexif sur l’entretien de recherche semi-directif - pris dans un plus large dispositif d’enquête croisant diverses méthodes mixtes - comme moyen de documenter les pratiques informationnelles des chercheur·euses sur deux plateformes numériques en accès ouvert (Gallica et OpenEdition). Dans un contexte où enquêteur·ice et

enquêté·e sont mutuellement des « professionnel·les du discours » et, plus encore, des professionnel·les du discours sur leur méthode, l'entretien peut être vu comme une épreuve d'objectivation réciproque des pratiques : il se transforme en une conversation entre « quasi-collègues » qui sont mis en demeure de justifier des pratiques qui relèvent du familier. En creux, se construit alors une identité professionnelle commune articulée à une communauté de pratiques.

Mots clés

Entretien de recherche, conversation, pratiques informationnelles, objectivation, identité professionnelle, méthodes mixtes.

TITLE

Conversing with colleagues: The interview as a tool for objectifying practices and building a professional identity in the social sciences.

Abstract

This contribution takes a reflexive look at the semi-structured research interview—as part of a wider methodology involving various mixed methods—as a means of documenting researchers' informational practices on two open-access digital platforms (Gallica and OpenEdition). In a context where interviewer and interviewee are mutually “discourse professionals” and, even more so, professionals in the discourse on their method, the interview can be seen as a test or trial (an épreuve) of reciprocal objectification of practices: it becomes a conversation between “quasi-colleagues” who are challenged to justify practices that fall within the realm of the familiar. The result is the construction of a shared professional identity, linked to a community of practices.

Keywords

Research interview, conversation, informational practices, objectification, professional identity, mixed methods.

TÍTULO

Conversando con colegas. La entrevista como herramienta de objetivación de las prácticas y de construcción de la identidad profesional en las ciencias sociales.

Resumen

En esta contribución se reflexiona sobre la entrevista de investigación semiestructurada - como parte de un estudio más amplio que incluye varios métodos mixtos - como medio para documentar las prácticas informativas de los investigadores en dos plataformas digitales de acceso abierto (Gallica y OpenEdition). En un contexto en el que tanto el entrevistador como el entrevistado son «profesionales del discurso» y, más aún, profesionales del discurso sobre su método, la entrevista puede verse como una prueba de objetivación mutua de las prácticas: se convierte en una conversación entre «cuasi-colegas» que se enfrentan al reto de justificar prácticas que les son familiares. El resultado es la construcción de una identidad profesional compartida vinculada a una comunidad de práctica.

Palabras clave

Entrevistas de investigación, conversación, prácticas informativas, objetivación, identidad profesional, métodos mixtos.

INTRODUCTION : L'ENTRETIEN COMME CONVERSATION

Les pratiques informationnelles sont notoirement difficiles à observer en régime numérique (Ghitalla et al., 2003 ; Gilliotte, 2022). À la relative publicité des lieux de savoir traditionnels et aux pratiques « infra-ordinaires » (Souchier et al., 2003) viennent s'ajouter des « pratiques d'écran » moins directement observables dans leur irréductible spécificité et dans leurs liens complexes avec d'autres pratiques matérielles. De nombreux travaux sur les effets de la « digitalisation et de la dématérialisation » des processus au sein des organisations (Chartron, 2024), redéfinissent l'intermédiation (Chartron, 2013) et renouvellent les enjeux liés à l'étude des pratiques informationnelles des chercheur·euses. Cependant, une grande partie de ces études sont de nature quantitative (ex. Wojciechowska, 2012).

Bien que les pratiques d'écran laissent des traces d'usage (Galinon-Méléne et Zlitni, 2013), elles ne peuvent être réduites à ces traces minimales (Möeglin, 2015), de plus en plus partiales et partielles. Comment, dès lors, documenter l'enchevêtrement d'une pluralité de pratiques dans toute leur épaisseur anthropologique, sociologique et sémiotique ? En effet, pour mieux appréhender ce que recouvre la notion d'« intelligence informationnelle » (Chartron, 2022), il devient nécessaire d'articuler méthodes quantitatives et méthodes qualitatives (Derfoufi, 2012 ; Fry, 2012 ; Thelwall, 2006). C'est dans cette perspective que l'entretien apparaît comme un outil pour révéler (Fry, 2012) des usages et comportements informationnels, en s'appuyant toutefois sur une observation empirique à laquelle Mahé et Epron (2012) accordent une attention particulière, afin de mettre en lumière des phénomènes « réels plutôt que déclarés ». Si l'entretien semi-directif est une méthode souvent déployée dans ce contexte, le rapport qui s'établit durant celui-ci entre enquêté·e et enquêteur·ice comme professionnel·les du discours est peu discuté. Malgré une littérature abondante sur l'entretien avec les journalistes, il existe peu de travaux sur l'entretien de recherche avec les chercheur·euses en tant que professionnel·les du discours et encore moins sur leurs pratiques informationnelles.

Dans cet article, la notion d'« entretien semi-directif », seule, nous semble insuffisante pour couvrir le spectre plus large de l'entretien à la fois comme situation de parole, comme espace d'interaction et comme terrain de négociation. Plus encore qu'un « témoignage » (Sardan, 1995), l'entretien entre professionnel·les du discours peut en effet être vu comme un espace conversationnel, un « contexte » (Paganelli, 2016) de production de sens au sein duquel l'organisation des échanges, cadrés par les questions posées, la matérialité du langage employé et le pouvoir qu'il a de guider le déroulement, influe non seulement sur la collecte des informations mais également sur le rapport qui s'y crée entre enquêté·e et enquêteur·ice. L'entretien de recherche, en tant que situation de communication, repose en effet sur un partage entre enquêté·e et enquêteur·ice, au cœur duquel s'articulent observation, dialogue et reconnaissance mutuelle (Le Marec et Faury, 2013). Cette relation est, par ailleurs, nuancée par Bosi (2006) à travers l'idée d'un horizon commun facilitant les échanges : dans notre cas, il s'agit d'une communauté de pratiques. Dans un processus d'auto-exploration, les enquêté·es décrivent et analysent leurs pratiques (Poupart, 2012, p. 64), tout en s'inscrivant dans un « rapport maïeutique bilatéral, dans lequel chacun permet à l'autre d'exercer et d'accroître son jugement réflexif à l'égard de sa pratique professionnelle » (Broustau et al., 2012, p. 9).

Nous avons tou·tes deux été confronté·es à ce questionnement, à la fois méthodologique et info-communicationnel dans le cadre de nos travaux visant à documenter les pratiques, les

usages et l'appropriation de contenus de sciences humaines et sociales en accès ouvert (Dumas Primbault, 2023 ; Faïta, 2025). Lors de campagnes d'entretiens entre 2020 et 2024, nous avons pris pour terrains Gallica, ainsi que les quatre plateformes d'OpenEdition, pour la diffusion de contenus scientifiques de SHS en accès ouvert.

La réflexivité et la systématisation des entretiens et leur contextualisation sont indispensables pour transformer l'entretien en matériau de recherche (Poupart, 2012, p. 61). La présente contribution est un retour sur notre usage de l'entretien avec des collègues et « quasi-collègues » au sujet de leurs pratiques informationnelles, visant à mettre en lumière ce qui se joue durant ce moment de discussion : l'objectivation réciproque de nos pratiques et la concomitante construction d'une identité professionnelle partagée.

Nous reviendrons en particulier sur le choix de l'entretien avec des chercheur·euses universitaires ou amateur·ices, l'articulation de ce dispositif avec la mise en situation des enquêté·es, l'analyse des transcriptions et l'analyse computationnelle de logs serveurs. Enfin, en montrant les interactions réciproques entre enquêté·es et enquêteur·ice, nous verrons de quelle manière le rapport qui se construit entre elles et eux fait de l'entretien semi-directif non seulement un outil d'objectivation des pratiques documentaires de collègues et « quasi-collègues » mais également une conversation et le lieu de la construction d'une identité professionnelle autour d'une communauté de pratiques.

SAISIR DES PRATIQUES NUMÉRIQUES

Deux observatoires

Le premier de nos terrains concerne Gallica, la plateforme numérique de la BnF. Investie d'une mission patrimoniale (Béquet, 2014 ; Bermès, 2020), Gallica permet aujourd'hui la consultation de plus de dix millions de documents numérisés du domaine public. Deux campagnes d'entretiens et trois campagnes d'analyses de logs ont été menées sur Gallica entre 2020 et 2024 dans la continuité des travaux de l'« Observatoire pluriannuel des publics de la BnF » (Pardé et Bastard, 2020 ; Nouvellon et Couillard, 2024) ainsi que dans celle d'autres analyses de pratiques menées précédemment (Beaudouin et Denis, 2014 ; Zaslavsky et Bastard, 2024).

Le périmètre du second terrain est circonscrit par le consortium COMMONS, visant à fédérer les trois infrastructures OpenEdition, Métopes et Huma-Num dans un environnement intégré et interopérable. COMMONS a mis en place un « Observatoire des usages », au sein duquel une étude sur les pratiques et sur les usages a été élaborée. Le terrain dont nous tirons nos observations pour cet article correspond à une enquête exploratoire : il s'agit de deux revues et d'une collection de livres ayant fait l'objet d'un changement de modalité d'accès sur les plateformes OpenEdition Journals et OpenEdition Books.

L'inscription de ces études au sein de dispositifs à la fois scientifiques, institutionnels et administratifs qualifiés d'observatoires revêt un intérêt particulier. Dans leur spécificité historique, les observatoires se situent à l'intersection d'une double lignée, à la fois astronomique et sociologique (Piponnier, 2012) en tant que « dispositifs sociotechniques et communicationnels dédiés à l'activité d'observation [...] [qui] témoignent de pratiques en tension » (Piponnier, 2012, p. 2). L'observatoire joue un double rôle : celui d'instrument permettant une pratique et celui de sa représentation instrumentée. Il affirme ainsi l'importance de la question examinée tout en lui attribuant une place et un cadre où elle peut être observée. La spécificité de l'observatoire réside dans le fait qu'il « devient le levier et le vecteur des formes de réflexivité » (Piponnier, 2012, p. 11), une idée partagée par Joëlle Le Marec et Florence Belaën qui le décrivent comme un « dispositif ambivalent » de réflexivité (Le Marec et Belaën, 2012, p. 2). Cette caractéristique souligne l'importance de prendre en compte le rôle de la réflexivité, non seulement par rapport à notre posture de chercheur·euse, qui implique un retour critique sur nos méthodes, mais également par

rapport à la dimension constitutive de l'enquête elle-même.

Une constellation de méthodes mixtes

Dans le cadre de ces observatoires, l'entretien n'est jamais mobilisé comme une méthode isolée mais fait partie d'une méthodologie mixte et s'imbrique à un travail de terrain numérique plus large. C'est cette articulation continue entre le travail d'enquête plus largement et le terrain plus spécifiquement, qui permet, une fois familiarisé·es avec ce dernier, de créer une grille d'entretien adaptée aux spécificités de la recherche, une voie moyenne entre nos préoccupations et nos questions de recherche et celles de la personne avec qui nous entrons en dialogue. Nous avons ainsi déployé une constellation interdisciplinaire de méthodes mixtes (voir Annexe 1), un « chassé-croisé méthodologique » (Souchier *et al.*, 2003).

La présente contribution s'appesantit sur une ethnographie des pratiques des usagers de Gallica et OpenEdition faisant appel à des méthodes qualitatives et quantitatives (voir illus. 1). Le versant qualitatif consiste en trois campagnes d'entretiens avec des usagers des plateformes : en 2020 et en 2023 pour Gallica (*verbatim* notés respectivement E et RG), où le recrutement a été effectué parmi les répondant·es à l'observatoire des publics ; en 2024 pour OpenEdition (*verbatim* notés RCL), grâce à un recrutement à l'issue d'un court questionnaire circulé sur des listes de diffusion et réseaux sociaux, et dans le cadre d'une plus vaste enquête incluant également des agent·es d'OpenEdition et des chargé·es d'édition (voir illus. 2).

Ces trois campagnes représentent un total de 29 entretiens d'une durée moyenne d'environ 1h10mn - les profils, la trame et les transcriptions sont disponibles en ligne (Dumas Primbault, 2023b ; Dumas Primbault, 2025d ; Faïta, 2025). La spécificité des plateformes étudiées ainsi que les modes de recrutement ont conduit à un échantillon relativement homogène : des acteur·ices (para)académiques dont on peut considérer que ce sont des « professionnel·les du discours ». Tous les entretiens, réalisés via Zoom, visaient à mettre en lumière divers régimes de pratiques : recherche dirigée, recherche exploratoire, d'abord sur la plateforme concernée puis plus généralement, pratiques de lecture et de prise de note. Chaque entretien se conclut par une mise en situation : les enquêté·es sont invité·es à partager leur écran et à montrer une session de recherche. Cette seconde partie de l'entretien, qui dure en moyenne entre 20 et 30 mn, donne la possibilité de mettre en lumière l'écart entre les discours et les pratiques autant que les implicites ou les évidences.

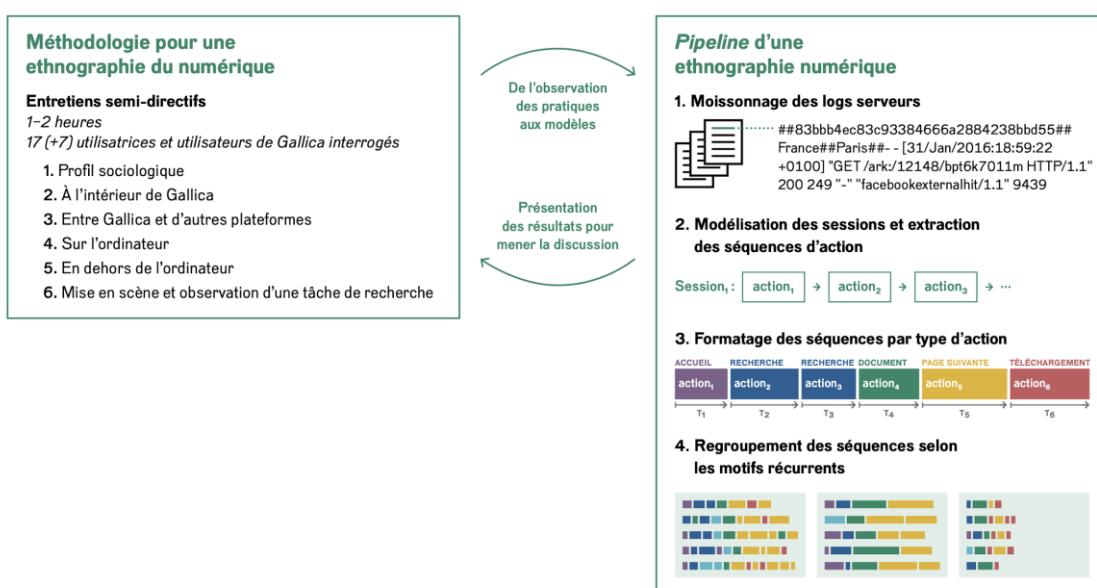


Illustration 1. Articulation des méthodes ethnographiques qualitative et quantitative

Le versant quantitatif de cette ethnographie des pratiques repose sur l'analyse computationnelle des logs serveurs des plateformes. Ces documents textuels, qui recensent toutes les « transactions » numériques entre des machines clients et les serveurs de Gallica ou OpenEdition, sont générés automatiquement pour la maintenance des infrastructures. En les détournant grâce à des méthodes de science des données, il est possible de reconstruire des parcours de navigation individuels à travers les plateformes et de regrouper statistiquement (*clustering*) ceux-ci en régimes idéaux-typiques de pratiques. Cette analyse se fait en plusieurs campagnes également (Kaabachi et Dumas Primbault, 2023 ; Dumas Primbault, 2025c ; Tettoni et Dumas Primbault, 2024 ; Aabid, 2025).

Les deux versants, qualitatif et quantitatif, sont mis en relation : les entretiens sont utilisés pour modéliser les parcours usagers dans les logs - ex. des seuils de fréquence d'actions permettent de filtrer les robots - ainsi que pour les interpréter - ex. les métaphores des usagers permettent de qualifier les régimes idéaux-typiques - ; réciproquement, les visualisations produites par l'analyse de logs - qu'il s'agisse de représentations de parcours types ou de cartographies du corpus - peuvent être présentées comme support de discussion lors de l'entretien.

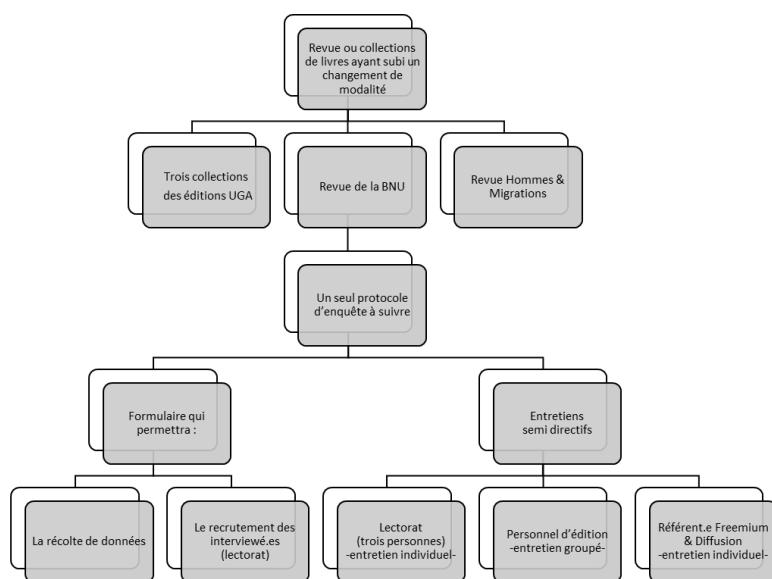


Illustration 2. Protocole schématique de l'articulation des méthodes sur le terrain OE

L'entretien dans la constellation

Toute pratique documentaire, de la recherche d'information à des formes complexes de navigation entre numérique et papier, est contextuelle et ancrée dans le temps comme processus cognitif autant qu'activité sociale. Inspirés par la vidéo-ethnographie déployée par Rollet et al. (2017) sur les usages de Gallica et afin de tenter de saisir leur action en contexte, nous avons pris la triple décision de demander aux enquêté·es d'allumer leur caméra dès le début de l'entretien, de partager leur écran pour la mise en situation qui suit la partie narrative et enfin la permission d'enregistrer les entretiens. Observer les enquêté·es dans le réel de l'usage quotidien, dans un de leurs espaces de travail, contextualise ainsi leurs pratiques dans des lieux, des objets ou des éléments de fond qui sont « aussi significatifs (et parfois plus) que ce que les personnes disent » (Lahire, 2012, p. 26). Durant la première partie de l'entretien, les enquêté·es sont amené·es à décrire leur environnement physique et numérique de travail, à domicile (RCL_2, RCL_4, RCL_6), en bibliothèque ou en archive (RG6), leur « bibliothèque personnelle » (RG3) et détaillent les pratiques permettant d'organiser cet environnement en espace familial (Dumas Primbault, 2025c). Un enquêté nous a reçu dans les combles de sa maison, installé dans un large fauteuil de cuir et muni d'une télécommande pour moduler le son d'un opéra diffusé sur une télévision hors champ (RG1). Tandis que d'autres, étudiants en master ou en doctorat,

parlaient à leur téléphone depuis une cour bruyante manifestement en travaux (RG14) ou depuis une cafétéria universitaire (RCL_3).

Dans ce contexte méthodologique, l'entretien en ligne suivi d'une mise en situation offre la possibilité de bien saisir certaines des pratiques documentaires des enquêté·es. En particulier, cette méthode permet de donner une plus grande épaisseur aux énoncés des répondant·es, révélant ainsi la représentation qu'ils et elles ont de leurs pratiques. Plus que le simple récit d'une séquence d'actions, l'entretien offre une fenêtre sur la manière dont les individus se représentent et justifient leurs processus de recherche d'information. La complémentarité ou la contradiction entre ces deux étapes sont relevées par certains chercheurs : « entre ce que je vous ai dit et ce que j'ai montré, ça correspond à ce que j'ai l'habitude de faire » (RCL_5) ; « j'ai ça un peu en permanence un compromis entre le fait qu'à un moment donné on se fait une image d'un ensemble, et on le structure pour pouvoir s'y retrouver » (RG1).

LES CHERCHEUR·EUSES COMME PROFESSIONNEL·LES DU DISCOURS

Interroger des « quasi-collègues »

Par la spécificité des terrains d'enquête - des plateformes à portée académique - et des campagnes de recrutement - principalement diffusées via les listes universitaires -, nous avons largement été confronté·es à des chercheur·euses. Ainsi, sur nos 29 enquêté·es interrogé·es : 10 enseignant·es-chercheur·euses sont en activité, 3 enseignant·es-chercheur·euses à la retraite, 7 archivistes-conserveur·ices-ingénieur·généalogiste, 5 étudiant·es en doctorat, 2 enseignant·es dans le secondaire, 1 étudiant en master, 1 chargée d'édition.

Si certain·es sont des « quasi-collègues » (Bourdon, 1992, p. 57) avec qui nous partageons des caractéristiques sociales, beaucoup sont aussi de véritables collègues qui exercent la même profession que nous - à des niveaux de carrière et d'ancienneté variables -, dans les mêmes institutions - universités, CNRS -, et avec qui nous partageons donc non seulement des questionnements professionnels et un vocabulaire mais encore des pratiques de recherche ou informationnelles. Par ailleurs, de nombreuses analyses convergent vers l'idée que le critère disciplinaire constitue un facteur déterminant des pratiques informationnelles (Chartron, 2012), ce qui, dans notre contexte, fonde l'usage des termes « collègue » et « quasi-collègue » pour les personnes faisant partie de communautés voisines.

Ces enquêté·es sont également des « professionnel·les du discours » en ce que leur activité scientifique les amène régulièrement à s'exprimer publiquement, tant à l'oral qu'à l'écrit. Leur capacité discursive et leur facilité à s'exprimer sont telles que nous sommes rarement confrontés à des silences. Par exemple, un jeune historien, après avoir très longuement parlé de ses intérêts de recherche plutôt que de ses pratiques, annonce : « Voilà, je m'arrête là parce que comme c'est des sujets qui m'intéressent, je peux en parler des heures, mais j'imagine que vos entretiens, ça se passe un peu comme ça » (RG13). Un chercheur en anthropologie et chargé d'édition se reprend après avoir divagué : « Et oui, donc parfois, pour répondre à votre question » (RCL_5).

Ces personnes, qui ont un parcours similaire au nôtre, sont également familières des mécanismes par lesquels les procédures de recherche se mettent en place. Elles savent « jouer le jeu » et maîtrisent les règles d'un échange formel destiné à nourrir une recherche. Souvent, elles anticipent cette interaction et y participent dans un esprit de soutien entre collègues, comme cela a pu être exprimé en début ou en fin d'entretien : « j'essaie d'aider » (RG10). Cette expérience de l'entretien se manifeste notamment à travers des demandes spécifiques, par exemple de pseudonymisation : « Si jamais je viens à être cité pour ce qui est de la partie entretien je préférerais que ce soit sous pseudo. Avec les données que je

vous ai données » (RCL_3) ; ou au contraire une volonté d'apparaître sous son vrai nom en tant que collaborateur (RG1).

Certaines personnes préparent l'entretien, ayant par exemple déjà réalisé en amont une recherche à montrer, ou anticipent les questions - « c'est peut-être sûrement une de vos questions » (RCL_3) - manifestant ainsi leur familiarité avec la procédure. D'autres encore renversent la situation d'entretien en présentant un intérêt pour notre projet de recherche, par curiosité mais aussi afin d'exercer leur jugement de chercheur·euse sur la problématique ou l'approche et, ce faisant, évaluer sur le plan symbolique leur implication personnelle dans le projet (Broustau et al., 2012). Par exemple, en fin d'entretien : « Vous avez déjà interrogé beaucoup de gens ? » suivi de questions sur l'objectif, l'avancement ou même le cadre contractuel de la recherche (RG10, RCL_3) ; « Vous avez prévu combien d'entretiens pour votre échantillonnage ? » (RG12) ; « et [votre] labo, il s'appelle comment ? » (RG13) ; « votre recherche m'intéresse parce que c'est une occasion un peu de faire un retour sur ses propres pratiques. Donc [je suis] très intéressé des résultats que vous allez en tirer » (RCL_3).

Ce phénomène est encore plus marqué lorsque la personne possède une expérience dans le domaine abordé, que ce soit dans les sciences de l'information et de la communication (SIC), dans les humanités numériques, en sociologie du numérique, en histoire des sciences - c'est le cas d'un enquêté qui se renseigne sur la thèse réalisée dans ce domaine par son enquêteur puis s'épanche sur la sienne (RG3) - ou encore les conservateur·ices et archivistes qui font preuve d'une expertise en usages documentaires (RG5). Alors, l'enquêté·e est un·e professionnel·le non seulement du discours mais plus encore de notre discours disciplinaire. Partant, elle peut aussi nous adresser des questions sur le cadre d'inscription de la recherche menée pour évaluer sa qualité et comprendre le contexte dans lequel est recueillie leur parole. C'est le cas d'une doctorante en SIC travaillant sur les pratiques de science ouverte dans une université, qui attend que l'enregistrement s'arrête pour discuter « *en off* » de ce sujet commun, et d'évoquer des références et noms d'auteur·ices (RG11, non retranscrit).

Rapports symboliques et mise à l'épreuve mutuelle

Enfin, dans la relation entre enquêteur·ice et enquêté·e, se jouent des dynamiques liées aux statuts symboliques et aux rapports de pouvoir entre les deux. Les distances sociales, qu'elles soient liées au genre, à l'âge, au statut académique, à l'institution représentée ou même à la provenance de l'enquêtatrice qui a un accent, peuvent influencer l'interaction. L'entretien devient ainsi un terrain d'activation ou de réactivation de rapports de domination symbolique (Broustau et al., 2012). Ainsi que nous allons voir : un chercheur senior, par son expérience et son positionnement à l'échelle professionnelle de la recherche, aura une attitude différente de celle d'un étudiant en master, dont la jeunesse, le statut précaire et la proximité à une enquêtatrice en thèse induisent un autre rapport de force dans l'échange.

Au cours de l'entretien, ces relations se manifestent par des jeux d'ascendance parfois implicites. Il arrive que l'enquêté·e exerce une forme d'autorité subtile sur l'enquêteur·ice, que ce soit en adoptant un ton didactique ou en appuyant leur propre expertise. Par exemple, un ingénieur retraité, devenu historien amateur, légitime sa pratique par référence à son entourage - « mon épouse est à l'EHESS [...] elle me dit les auteurs du moment » (RG4) - et clôt l'entretien en souhaitant « bonnes élections pour les postes » (RG4) à un enquêteur pourtant déjà passé par là. Ces remarques telles que « bon courage pour la recherche » (RCL_1, RCL_3), selon le ton et la personne révèlent une conscience des enjeux auxquels les chercheur·euses sont confronté·es et surtout une volonté de rendre évidente cette connaissance. Les formulations rappellent aussi les inégalités statutaires et symboliques qui structurent un échange dans lequel chacun a un rôle mais cumule tous ses autres rôles par ailleurs.

Ces écarts se manifestent parfois lors de la sollicitation d'un entretien. Certain·es enquêté·es, trop pris·es par leurs responsabilités se désistent parfois au dernier moment,

illustrant combien la disponibilité même devient un marqueur de pouvoir ou de statut. L'accès à l'entretien dépend d'une reconnaissance des positions respectives : un cadre supérieur ou une professeure émérite sont plus difficilement sollicité·e par une jeune doctorante que par un chercheur plus établi. Une enquêtée affirme n'avoir qu'une heure, mais fait patienter son rendez-vous suivant, appréciant l'échange (RCL_1).

Cela se manifeste aussi par des remarques valorisant les questions qu'on leur adresse - « Vous me posez une bonne question » (RCL_3) ou « C'est passionnant » (RG5) -, surtout si la personne a une proximité disciplinaire. Ou bien encore, dans un retournement de situation, il arrive que des enquêté·es nous retournent la question avant de fournir une réponse (ex. « qu'est-ce que la science ouverte représente pour vous ? » question à laquelle la personne rétorque « Qu'est-ce que *vous* définissez comme la science ouverte ? » (RCL_1)). Pour nombre de chercheur·euses en SHS, donner son avis ne compromet pas la supposée neutralité de sa posture, car « l'interaction ne change pas de "nature" [...], [elle est] une interaction où des agents sociaux [...] coproduisent une réalité » (Legavre, 1996, p. 208-221). Dans ce cas, notre stratégie consiste à répondre à l'interrogation et livrer du soi sur un plan descriptif sans rentrer dans un débat d'opinion.

Cette négociation des rôles au cours de l'entretien - par la reconnaissance des expertises partagées, le retournement des questions ou la conscience d'un rapport symbolique - illustre que l'enquêteur·ice n'a pas le monopole de l'interprétation dans une situation où le savoir se construit dans une relation dialogique. Cette relation qu'est l'objectivation réciproque des pratiques et des personnes lors d'un entretien entre (quasi-)collègues s'illustre par un moment souvent négligé - et que nous n'avons d'ailleurs pas retranscrit - : l'introduction de l'entretien au cours de laquelle l'enquêteur·ice objective ses propres pratiques en explicitant les tenants et aboutissants de sa recherche et, plus précisément, de l'échange qui s'apprête à avoir lieu. C'est l'occasion pour les enquêté·es de "mettre à l'épreuve" l'enquêteur·ice.

Objectiver les pratiques

Cette mise à l'épreuve réciproque se poursuit lors de l'entretien car les pratiques informationnelles revêtent souvent un caractère d'évidence toute subjective pour les enquêté·es et leur enquêteur·ice. En effet, « le caractère vernaculaire des pratiques » (Rollet *et al.*, 2017, p 5) travaille les opérations et leurs discours d'escorte, construisant l'évidence de celles-ci à l'instant où elles sont objectivées. Si l'enregistrement met en tension discours et pratiques en soulignant d'éventuelles contradictions, il crée en même temps une zone grise comprenant tout ce qui est hors champ : en tant que perspective, il invisibilise une foule de pratiques que l'enquêteur·ice se devra d'aller saisir autrement, soit en « grattant » la surface des apparences, soit par d'autres moyens comme l'analyse de logs. Un exemple de cette zone grise concerne une enquêtée Gallica qui assure fermement ne prendre des notes que sur des feuilles volantes puis, déplaçant quelques objets sur sa place de travail, fait passer un cahier dans le champ de la caméra. L'interrogeant sur cette pratique, elle revient sur ses dires : « Je vous dis que je ne prends rien sur des petits carnets. Mais si, j'ai des cahiers A5 » (E6) et détaille par le menu ses nombreux cahiers, chacun ayant une fonction bien spécifique.

Il revient donc à l'enquêteur·ice, au cours de l'entretien, de favoriser l'objectivation de celles-ci - et, partant, de mettre à l'épreuve ses propres pratiques d'entretien. Il est alors important de se rendre attentif·ves aux "prises" discursives (Blanchet, 1985) et matérielles (Chateauraynaud et Bessy, 2014 [1995]) de l'objectivation, mobilisées pour construire un discours rationnel sur leurs pratiques. Ce retour phénoménologique aux objets donne la possibilité à l'enquêteur·ice de se saisir de leur expérience car ces prises montrent l'orientation dans un espace matériel et intellectuel des usages et met l'accent sur l'expérience vécue d'habiter un corps (Ahmed, 2006, p.17) qui est indispensable à la compréhension de leurs pratiques.

Les prises observées se répartissent en quatre grandes catégories. D'une part, les prises

numériques : éléments d'interface, logiciels, outils bibliographiques... Elles sont souvent mobilisées spontanément par les enquêté·es, qui ouvrent une fenêtre ou partagent leur écran pour illustrer leurs pratiques (RG9, RCL_6). D'autre part, les prises métaphoriques : images mobilisées pour structurer le récit, notamment autour de la navigation numérique (pêche, entonnoir, autoroute...). Ces métaphores, souvent partagées entre usager·es, témoignent de représentations collectives (Dumas Primbault, 2023a). Un troisième type est celui des prises matérielles : livres, carnets ou objets saisis pour illustrer leurs pratiques d'agencement de leur espace de travail, de lecture ou d'archivage. Enfin, l'absence de prise constitue une catégorie à part, souvent associée à un discours généralisant et abstrait sur les usages numériques et les plateformes. C'est le cas d'une professeure émérite refusant de partager son écran, arguant que cela ne serait pas intéressant car elle « a tout dans [s]a tête » (RCL_1) et que ses recherches vont donc directement droit au but.

Enfin, inspiré·es par la méthode d'autoconfrontation (Boubée et Tricot, 2010), nous avons introduit des « sondes [probes] » (Boehner *et al.*, 2007) dans les entretiens, *i.e.* des objets visuels tirés de l'analyse de logs, afin de servir de prise supplémentaire à la discussion. Ne pouvant pas fournir aux enquêté·es leurs propres données, nous avons extrait des parcours de navigation anonymes dont les thématiques rejoignent les leurs (Gallica) et nous avons exploité les visualisations de log, clusters et typologies de navigation incluant les sites étudiés (OpenEdition). Dans l'idée de confronter les enquêté·es à ces traces d'un usage qui aurait pu être le leur et afin de leur faire « revivre » une situation de recherche passée (Guerin, 2004), nous leur avons demandé de commenter librement ce support : soit pour s'identifier - et, ce faisant, valider la pertinence du modèle computationnel en même temps que recueillir des informations sur leurs pratiques - ou, dans le cas contraire, discuter des raisons pour lesquelles cela ne leur semble pas pertinent.

La rationalisation des pratiques

Ce n'est pas uniquement en raison de leur statut, de leur expérience du dispositif ou de leur connaissance des procédures que nous les considérons comme des professionnel·les du discours. Plus encore, les chercheur·euses doivent être des professionnel·les du discours réflexif sur leurs pratiques : l'explicitation de la méthode selon des canons disciplinaires est à la fois un attendu épistémologique dans l'administration de la preuve et un outil de distinction sociale qui légitime la professionnalisation de leur activité - comme c'est le cas pour l'enquêteur·ice en introduction de l'entretien. De façon prégnante, nous avons noté une tendance de ces enquêté·es à la rationalisation de leur activité qu'ils et elles rapportent presque systématiquement comme orientée vers une fin univoque et structurée en conséquence - « je sais déjà ce que je cherche [...] je sais où le trouver » (E5) ; « au risque de paraître immodeste je sais toujours ce que je vais chercher » (RG4). Ce discours se construit en opposition à des formes de recherche plus exploratoire - « Non. Non. En général, je cherche que des choses qui m'intéressent précisément. » (E6) -, de flânerie - « Non, [je flâne] très rarement. Je crois qu'il y a quand même un point A, un point B. Je sais ce que je veux quand j'ouvre l'URL de Gallica. [...] je pense qu[e mes navigations] sont dans 95% des cas linéaires » (RG13) -, d'usages à visée non professionnelle - « Oui, j'ai toujours un document précis à chercher, en fait, presque toujours. Sauf quand c'est mon usage personnel » (E2) -, ou en opposition à d'autres usagers - « Non, je ne suis pas une touriste de Gallica, je suis vraiment une utilisatrice » (E7).

Cette tendance est rendue manifeste lorsque nous comparons ces entretiens avec ceux réalisés auprès d'usagers non professionnels de la recherche universitaire (généalogiste, chercheur·euses amateur·ices, Wikipédiens·nes) qui se distinguent par un rapport d'embrée moins rationalisant à leurs pratiques, plus facilement objectivées comme un bricolage. Un historien de formation, enseignant dans le secondaire, reconnaît volontiers les moments « non linéaires » de ses navigations sur Gallica : « Or, parfois, ça ne mène à rien, c'est juste qu'on s'est perdu, ça arrive, on papillonne, donc on est distrait. » (E3) Une généalogiste admet également se « perdre » ou bien se distraire sur Gallica - « Je dirais, c'est mon Candy

Crush à moi. Plutôt que de scroller sur Insta » (RG6). Un professeur agrégé retraité explicite le temps non contraint dont il dispose pour sa pratique : « La question que vous me posez, c'est une problématique de chercheur, on n'a jamais fini, comme vous le savez » (RG3).

Réciproquement, moins les enquêté·es mobilisent de prises matérielles pour construire leur discours, plus ils et elles ont tendance à adopter un registre général surplombant et à rationaliser les pratiques à l'aide de grandes catégories leur permettant de monter en généralité. En effet, il arrive que des enquêté·es s'écartent du thème et recourent à un discours surplombant. Ils / elles apportent des réponses générales, avançant des explications socio-historiques et techniques à l'évolution des pratiques informationnelles en régime numérique - à travers l'histoire d'un institut d'information scientifique et technique (RG1) ou des considérations sur l'irruption de Google (RG10) - et en regard de l'accélération de la science - « C'est pour vous donner un peu mon ressenti d'expérience après 50 ans quasiment de travail intellectuel » (RG8) - ou en discutant du lien science et politique ; « les décideurs sont dans leur sphère et les chercheurs de l'autre côté, on a une mission de service public à s'adresser aux décideurs pour dire que [ce] qu'ils proposent c'est erroné » (RCL_1).

La tendance des chercheur·euses professionnel·les à rationaliser leurs pratiques s'estompe cependant à mesure que l'entretien avance - en fin d'entretien, une chercheuse du patrimoine avoue qu'« on trouve en bidouillant » (RG16) - jusqu'à disparaître dans les contradictions émergeant entre discours et pratiques lors de la mise en situation (Giddens, 1987) - « j'ai le réflexe de faire ça (GScholar), d'ailleurs là par exemple pourquoi j'ai ouvert ça (Google) ? Je ne sais pas » (RCL_2). En effet, c'est souvent la confrontation aux prises matérielles des plateformes qui emmène les enquêté·es sur le champ de l'incertain - « s'il y a besoin de filtrer ou pas, ou de reformuler. C'est vraiment du tâtonnement » (RG15) - et les pousse à une plus grande réflexivité - « Bon, c'est bien cette question, parce que ça force à un petit peu rationaliser ces pratiques. [...] effectivement, je n'avais pas pensé ça. » (RCL_3). Jusqu'à cet enquêté qui, évoquant par le menu des souvenirs matériels de terrain, caméra au poing, à l'étranger, décrit la posture de recherche précisément comme l'accueil de l'inattendu : « Si vous savez à l'avance ce que vous allez trouver, vous ne faites pas un métier de chercheur. Vous faites un métier d'idéologue. » (RG12) Les prises peuvent ainsi être envisagées comme la pierre de touche de l'objectivation réciproque des pratiques de l'enquêteur·ice et de l'enquêté·e : elles sont des éléments saillants du discours et de leur contexte matériel qui mettent à l'épreuve autant l'aspect déclaratif des témoignages des enquêté·es que l'aspect protocolaire de l'enquête qui, souvent, s'apparente à du bricolage dans l'incertain.

CONCLUSION

Ainsi pris dans un réseau de méthodes mixtes interdisciplinaires - mise en situation, entretiens avec des para-académiques, analyse de données, étude sémiotique -, l'entretien avec des professionnel·les de la recherche au sujet de leurs pratiques documentaires s'avère un outil puissant qui, s'il est manipulé réflexivement, renseigne non seulement sur lesdites pratiques mais également sur la construction épistémique et symbolique d'une identité professionnelle, autant que sur notre posture d'enquêteur·ice. En effet, si les pratiques sont essentiellement de l'ordre du local et du contextuel, de l'implicite et de l'incorporé, de l'habitude et de l'évident, alors l'entretien apparaît comme une épreuve, au sens de la sociologie pragmatique (Lemieux, 2018), c'est-à-dire comme évènement au cours duquel sont éprouvées les compétences pratiques des enquêté·es, leur capacité à objectiver celles-ci ainsi que leur inscription dans le canon d'une communauté professionnelle. Les enquêté·es recourent alors à des prises matérielles et discursives, des schèmes interprétatifs, des conventions sémiotiques et épistémiques mais également des représentations réputées partagées de l'ethos savant. Alors, ce qui relève d'un « régime d'engagement familial » (Thévenot, 2006) est mis en demeure d'être « justifiable » sous le regard d'un·e « quasi-collègue ».

Réiproquement, l'enquêteur·ice éprouve à chaque instant des entretiens successifs la consistance de son dispositif d'enquête, sa capacité à tenir son objet - en guidant l'échange selon une trame, en s'écartant de celle-ci le cas échéant -, ses compétences maïeutiques et hermétiques - en sachant se détacher des apparences, saisir une saillance du discours de l'autre ou encore interpréter celui-ci par-delà les conventions. Nul n'a l'objectivation infuse et la difficulté qu'ont les enquêté·es à objectiver leurs pratiques se reflète dans la difficulté de l'exercice réflexif auquel l'enquêteur·ice se soumet par la présente contribution. Dans une dynamique où enquêteur·ice et enquêté·e sont des professionnel·les du discours qui entrent dans une relation sociale pour les nécessités de l'entretien de recherche, l'instrument est également un moyen d'objectiver les acteur·ices. En creux, l'entretien devient alors l'espace d'une conversation entre pairs et, comme d'autres espaces où se rejoue une identité professionnelle partagée - la soutenance, la conférence, la revue - participe de la construction de celle-ci par la mise à l'épreuve de nos pratiques respectives.

L'une de nos enquêtées, enseignante dans le secondaire à la retraite, Wikipédiennne assidue et concernée par sa situation d'énonciation, qui s'est soumise à l'entretien par volonté de prendre part à cette conversation en dépit de son isolement géographique, technique et symbolique, ne s'y est pas trompée : « Je ne cherche que ça, un petit peu plus de lien avec la recherche telle qu'elle se fait » (RG7).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aabid, Mohsine (2025), Rapport observatoire des usages COMMONS (Partie quantitative) 2024-2025. Open Edition. 2025. hal-05093819v2
- Ahmed, Sarah (2006), *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*, Durham : Duke University Press.
- Bastin, Gilles (2012), « Le « cas Mathieu » ou l'entretien renversé », *Sur le journalisme*, vol. 1, no. 1, p. 40-51.
- Beaudouin, Valérie ; Denis Jérôme (2014), « Observer et évaluer les usages de Gallica. Réflexion épistémologique et stratégique », Rapport de recherche, BnF; Telecom ParisTech. <https://shs.hal.science/halshs-01078530v1>
- Béquet, Gaëlle (2014), *Trois bibliothèques européennes face à Google. À l'origine de la bibliothèque numérique (1990-2010)*, Paris : Publications de l'École des Chartes.
- Bermès, Emmanuelle (2020), « Le numérique en bibliothèque : naissance d'un patrimoine. L'exemple de la Bibliothèque nationale de France (1997-2019) », Thèse de doctorat, Paris : École nationale des chartes. <https://theses.hal.science/tel-02475991v1>
- Blanchet, Alain ; Gianni, Alain ; Bézille, Hélène ; Florand, Marie-France ; Pagès, Max (1985), *L'entretien de recherche en sciences sociales*, Paris : Dunod.
- Boehner, Kirsten ; Vertesi, Janet ; Sengers, Phoebe ; Dourish, Paul (2007), « How HCI interprets the probes », *Proceedings of the SIGCHI Conference on Human Factors in Computing Systems (CHI '07)*, New York : Association for Computing Machinery, p. 1077-1086. <https://doi.org/10.1145/1240624.1240789>
- Boubée, Nicole ; Tricot, André (2010), *Qu'est-ce que rechercher de l'information ?*, Lyon : Presses de l'enssib, <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.799>
- Bourdon, Jérôme (1992), « Une identité professionnelle à éclipses », *Politix*, n. 19, p. 56-66.
- Bosi, Ecléa (2006), *Memória é Sociedade : Lembranças dos velhos*, 13^a ed, São Paulo : Cia das Letras.

Broustau, Nadège ; Jeanne-Perrier, Valérie ; Le Cam, Florence ; Pereira, Fabio Henrique (2012), « L'entretien de recherche avec des journalistes, Propos introductifs », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, no. 1.

Chateauraynaud, Francis ; Bessy, Christian (1995), *Experts et Faussaires. Une sociologie de la perception*, Paris : Métailié.

Chartron, Ghislaine (2024), « Quand les enjeux de l'Infodoc, des connaissances et des données convergent ! A l'INTD-CNAM, de belles perspectives pour les métiers de l'information ». *I2D - Information, données & documents*, n°1, 2024, p. 92-96. <https://doi.org/10.3917/i2d.241.0092>.

Chartron, Ghislaine ; Stéphane, Cottin (2022), « Présentation de l'ouvrage ». *Maîtriser l'information stratégique Méthodes et techniques d'analyse*, De Boeck Supérieur, p. 21. <https://shs.cairn.info/maitriser-l-information-strategique--9782807337763-page-21>

Chartron, Ghislaine ; Évelyne, Broudoux ; François, Moreau ; François, Cavalier ; Anne, Barrand ; Jean-Marie, Tremblay ; Jeremy, Jeanguenin et Aurélia, Giusti (2013), « Transformation numérique des réseaux ». *Documentaliste-Sciences de l'Information*, vol. 50, n°2, p. 46-59. <https://doi.org/10.3917/docsi.502.0046>

Chartron, Ghislaine ; Benoît Epron ; Annaïg Mahé (2012), éd. *Pratiques documentaires numériques à l'université*. Villeurbanne: Presses de l'Enssib. <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1162>

Derfoufi, Ilham (2012), « Pratiques numériques de chercheurs : reflet de la discipline, l'exemple des sciences de l'éducation ». *Pratiques documentaires numériques à l'université*, édité par Ghislaine Chartron *et al.*, Presses de l'enssib, <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1178>.

Dumas Primbault, Simon (2023a), « Naviguer dans les savoirs à l'ère numérique. Pour une ethnographie des pratiques informationnelles sur Gallica », *Études de communication*, vol. 61, pp. 61-89. <https://doi.org/10.4000/edc.16108>

Dumas Primbault, Simon (2023b), *Transcriptions de sept entretiens semi-directifs réalisés avec des usagers de Gallica au sujet de leurs pratiques informationnelles* (Version 2) [Data set].

NAKALA. <https://doi.org/10.34847/NKL.320EU55Q>

Dumas Primbault, Simon (2025a), « Du Poste de Lecture Assisté par Ordinateur (P.L.A.O.) au schéma numérique. Trois étapes de la re-médiation de la BnF », *Sens public*, à paraître.

Dumas Primbault, Simon (2025b). « Venturing Into the Noise: Discoverability Practices of Open Scholarly Resources on a National Digital Library”, *Library and Information Science Research*, en cours d'évaluation.

Dumas Primbault, Simon (2025c). *Transcriptions de seize entretiens semi-directifs réalisés avec des usagers de Gallica et OpenEdition au sujet de leurs pratiques informationnelles* (Version 1) [Data set]. NAKALA. <https://doi.org/10.34847/NKL.BAF13QBK>

Faïta, Ioanna (2024), Observatoire des usages COMMONS, (10.58079/1209h). (hal-04753388)

Faïta, Ioanna (2025), Rapport d'étude exploratoire COMMONS 2023-2024. Elico; OpenEdition Center.(à paraître sur HAL)

Fry, Jenny (2012), « Lumière sur le Web universitaire : l'influence de la culture disciplinaire sur les représentations en ligne ». *Pratiques documentaires numériques à l'université*, édité par Ghislaine Chartron *et al.*, Presses de l'enssib, <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1172>.

Galinon-Melenec, Béatrice ; Zlitni, Sami, (2013), (dir.) *Traces numériques. De la production à l'interprétation*, Paris CNRS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.editionscnrs.21699>

Ghitalla, Franck ; Boullier, Dominique ; Gkouskou-Giannakou, Pergia ; Le Douarin, Laurence ; Neau, Aurélie (2003), *L'outre-lecture. Manipuler, (s')approprier, interpréter le Web*, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information. <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.463>

Giddens, Anthony (1987 [1984]), *La constitution de la société*, Paris : PUF.

Gilliotte, Quentin (2022), *L'Expérience culturelle en régime numérique. Explorer, ranger, consommer*, Paris : Presse des mines.

Guérin, Jérôme ; Riff, Jacques ; Testevuide, Serge (2004), « Étude de l'activité « située » de collégiens en cours d'EPS : une opportunité pour examiner les conditions de validité des entretiens d'autoconfrontation », *Revue Française de Pédagogie*, vol. 147, p. 15-26.

Kaabachi, Bayrem ; Dumas Primbault, Simon (2023), « A Topological Data Analysis of Navigation Paths within Digital Libraries », *Computational Humanities Research 2023*, pp. 111-134. <https://ceur-ws.org/Vol-3558/paper935.pdf>

Lahire, Bernard (2012), « Chercheurs en collectif, entretiens en commun ». Propos recueillis par Nadège Broustau, Valérie Jeanne-Perrier, Florence Le Cam et Fábio Henrique Pereira, *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, n. 1. <https://doi.org/10.25200/SLJ.v1.n1.2012.4>

Legavre, Jean-Baptiste (1996), « La neutralité dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*, vol. 35, p. 207-225.

Le Marec, Joëlle ; Belaën, Florence (2012), « La création d'un observatoire : que s'agit-il de représenter ? », *Communication & langages*, vol. 171, no. 1, p. 29-45. <https://doi.org/10.4074/S0336150012011039>

Le Marec, Joëlle ; Faury, Mélodie (2013), « Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs » (p. 167-176), in Béziat, Jacques (dir.), *Analyse de pratiques et reflexivité. Regards sur la formation, la recherche et l'intervention socio-éducative*, Paris : L'Harmattan. <https://doi.org/10.3917/har.thole.2013.01.0167>

Lemieux, Cyril (2018), *La sociologie pragmatique*, Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.lemie.2018.01>

Mahé, Annaïg (2012), « Les pratiques informationnelles des chercheurs dans l'enseignement supérieur et la recherche : regards sur la décennie 2000-2010 ». *Pratiques documentaires numériques à l'université*, édité par Ghislaine Chartron et al., Presses de l'enssib, <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1171>.

Mahé, Annaïg, ; Benoît, Epron (2012), « Introduction ». *Pratiques documentaires numériques à l'université*, édité par Ghislaine Chartron et al., Presses de l'enssib, <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1168>.

Moeglin, Pierre (2015), « Pour une économie politique de la création. De la trivialité à la créativité », *Communication & langages*, vol. 185, no. 3, p. 49-66. <https://doi.org/10.3917/comla.185.0049>.

Nouvellon, Maylis ; Couillard, Noémie (2024), « Enquête auprès des usagers de la BnF », Rapport d'enquête, BnF.

https://www.bnf.fr/sites/default/files/2024-12/Observatoire_publics_BnF_2023_Synthese.pdf

Paganelli, Céline (2016), « Réflexions sur la pertinence de la notion de contexte dans les études relatives aux activités informationnelles », *Études de communication*, vol. 46, <https://doi.org/10.4000/edc.6545>

Pardé, Thierry ; Bastard, Irène (2020), « Les publics de la BnF - Synthèse de l'Observatoire 2020 », Rapport d'enquête, BnF.

https://www.bnf.fr/sites/default/files/2022-01/Les_publics_de_la_BnF_Synthese_de_l_observatoire_2020.pdf

Piponnier, Anne (2012), « Les observatoires et l'observation », *Communication & langages*, vol. 171, no. 1, p. 19-28. <https://doi.org/10.4074/S0336150012011027>.

Piponnier, Anne (2012), « Projet et observatoire : une alliance historique et pragmatique ». *Communication & langages*, vol. 171, n°1, p. 67-79. <https://doi.org/10.4074/S0336150012011064>.

Poupart, Jean (2012), « L'entretien de type qualitatif : Réflexions de Jean Poupart sur cette méthode ». À partir des propos recueillis et rassemblés par Nadège Broustau et Florence Le Cam, *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, n. 1.

<https://doi.org/10.25200/SLJ.v1.n1.2012.8>

Rollet, Nicolas ; Beaudouin, Valérie ; Garron, Isabelle (2017), « Vidéo-ethnographie des usages de Gallica », Rapport de recherche, Télécom ParisTech; Bibliothèque nationale de France; Labex Obvil. <https://hal.science/hal-01709210v1>

Sardan (de), Jean-Pierre Olivier (1995), « La politique du terrain », *Enquête*, n. 1, p. 71-109, <https://doi.org/10.4000/enquete.263>

Souchier, Emmanuël ; Jeanneret, Yves ; Le Marec, Joëlle, (2003), (dir.), *(Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information. <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.394>

Tettoni, Anne-Laure ; Dumas Primbault, Simon (2024), « Discoverability in a Digital Library: A Study of “Rabbit Holes” within Gallica’s Corpus », *Computational Humanities Research* 2024, pp. 1-20. <https://ceur-ws.org/Vol-3834/paper78.pdf>

Thelwall, Mike (2006), « Interpreting social science link analysis research: a theoretical framework », *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, vol. 57, n. 1, pp. 60-68.

Thévenot, Laurent (2006). *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris : La Découverte.

Wojciechowska, Anna (2012), « Pratiques documentaires et pratiques d'auto-archivage des mathématiciens et informaticiens en France ». *Pratiques documentaires numériques à l'université*, édité par Ghislaine Chartron et al., Presses de l'enssib, <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1176>.

Zaslavsky, Floriane ; Bastard, Irène (2024), *Tous les savoirs du monde ?*, Paris : Le Bord de l'eau.

ANNEXE 1 : UNE CONSTELLATION DE MÉTHODES MIXTES

Le premier pôle de cette constellation concerne le passé des plateformes étudiées et vise à comprendre, par la contextualisation historique, la genèse et le rôle de nos terrains respectifs dans un plus large paysage institutionnel, technique, informationnel (ex. Dumas Primbault, 2025b).

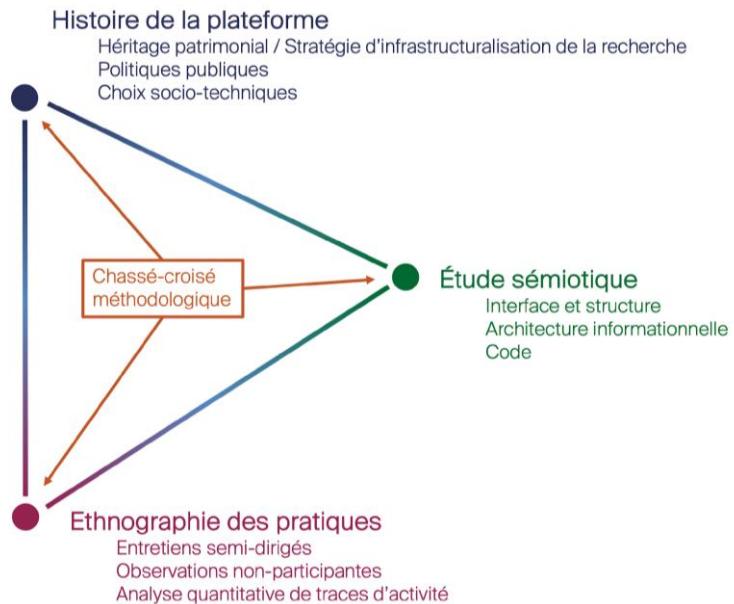


Illustration 3. Schéma de méthode du « chassé-croisé » général

Le second pôle vise à analyser les objets socio-techniques que sont ces plateformes comme des environnements numériques dont la sémiotique - sédimentée sur trois niveaux (voir illus. 4) - est la condition de possibilité des pratiques déployées par les usagers.

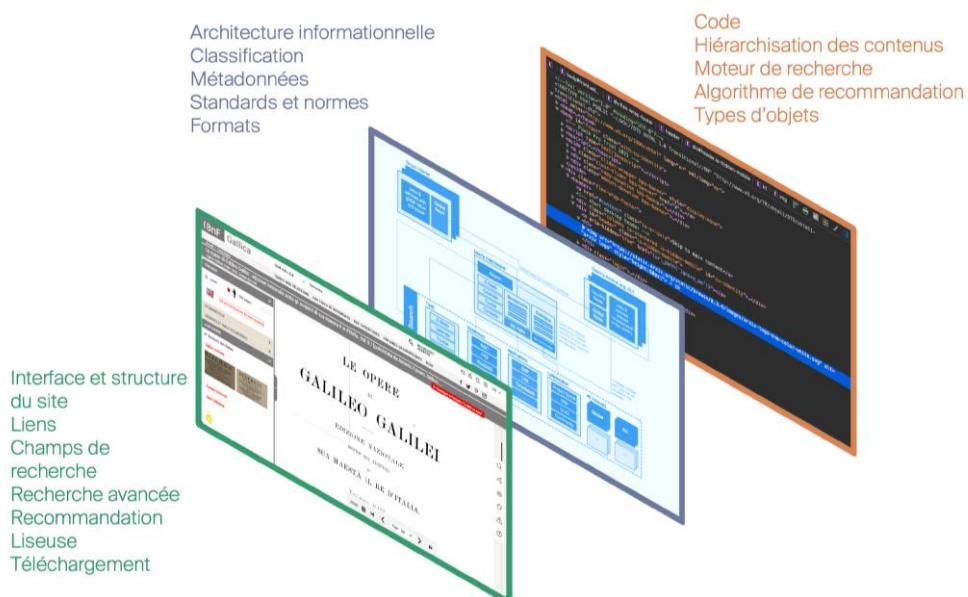


Illustration 4. Couches sémiotiques d'une plateforme

ANNEXE 2 : TABLEAU RÉCAPITULATIF DES PERSONNES ENQUÊTÉES

Convention de nommage	Âge	Profession	Discipline
Gallica, première campagne (2020)			
E1	31-50	Enseignant dans le secondaire et doctorante	Histoire de l'art
E2	51-64	Maîtresse de conférence et conservatrice	Bibliothéconomie et histoire des bibliothèques
E3	31-50	Enseignant-chercheur et enseignant dans le secondaire	Histoire militaire
E4	19-30	Doctorant	Histoire du cinéma
E5	31-50	Enseignant-chercheur	Histoire culturelle
E6	31-50	Archiviste	Histoire médiévale
E7	31-50	Conservatrice	Histoire urbaine
Gallica, seconde campagne (2023)			
RG1	65+	Ingénieur CNRS à la recherche	Information scientifique et technique
RG2	Données supprimées à la demande de la personne.		
RG3	65+	Professeur de classe préparatoire à la retraite	Histoire
RG4	65+	Ingénieur de l'armement retraité – historien amateur	Histoire
RG5	51-64	Conservatrice de musée	Histoire médiévale
RG6	31-50	Généalogiste	
RG7	65+	Enseignante dans le secondaire – Wikipédiennne	Histoire
RG8	65+	Enseignant-chercheur retraité	Philosophie des sciences
RG9	51-64	Chercheuse INRAE	Socioéconomiste
RG10	31-50	Enseignant-chercheur	Humanités numériques
RG11	19-30	Doctorante	Sciences de l'information et de la communication
RG12	65+	Enseignant-chercheur à la retraite	Sciences politiques

RG13	19-30	Ingénieur chargé du traitement des données scientifiques – historien amateur	
RG14	19-30	Etudiant en master	Sciences de l'information et de la communication
RG15	19-30	Doctorant	Histoire des techniques
RG16	31-50	Chercheuse au service de l'inventaire du patrimoine	Histoire
RG17	31-50	Maîtresse de conférences	Sciences de l'éducation, psychologie
OpenEdition, première campagne (2024)			
RCL_1	65+	Chercheur CNRS - professeur émérite	Science politique
RCL_2	31-50	Chercheuse et post-doctorante	Sciences de l'information et de la communication
RCL_3	19-30	Doctorant	Science politique
RCL_4	31-50	Enseignante chercheuse - ATER	Sciences de l'information et de la communication
RCL_5	31-50	Chercheur – éditeur	Anthropologie
RCL_6	31-50	Chargée d'édition	Sciences humaines et sociales

La fabrique de l'entretien avec des adolescent•es : méthodologies et éthiques des chercheur•es

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Valentine FAVEL-KAPOIAN

Maîtresse de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'université Lyon 1, membre du laboratoire Elico (UR 4147). Ses recherches portent sur la médiation des savoirs, l'éducation aux médias et à l'information, la littératie numérique et les pratiques informationnelles et médiatiques.

valentine.favel-kapoian@univ-lyon1.fr

Pauline REBOUL

Chercheuse en Sciences de l'information et de la communication au sein du pôle recherche de l'association Fréquence écoles, associée au laboratoire IMSIC (UR 7492). Ses recherches portent sur les dynamiques organisationnelles accompagnant l'action éducative territoriale, la parentalité numérique et l'éducation aux médias.

paulinereboul@frequencie-ecoles.org

Plan de l'article

Résumé et mots clés en français

Title, abstract and keywords in english

Titulo, resumen y palabras clave en español

Introduction

Eclairer les pratiques de l'entretien par l'entretien

L'ajustement au cœur des savoir-faire méthodologiques

La rencontre de l'adolescent•e comme acteur•rice social•e

Conclusion

Références bibliographiques

RESUME

Cet article présente une analyse sur les pratiques d'entretien menées par des chercheur•es en Sciences de l'information et de la communication (SIC) auprès d'adolescent•es sur leurs activités numériques. Soulignant l'invisibilisation des aspects méthodologiques de la pratique de l'entretien en SIC, l'étude explore les méthodes et les défis émergeant des expériences d'enquête qualitative auprès de ce public spécifique. Elle mobilise pour cela la méthode de l'entretien compréhensif auprès de onze chercheur•es de cette discipline. L'analyse met en évidence les savoir-faire communs qu'ils déploient pour rencontrer l'adolescent•e en tant qu'acteur•rice-social•e dans un contexte de recherche souvent situé à l'école.

Mots clés

Méthodologie de la recherche, entretien de recherche, savoir-faire professionnel, éthique

de la recherche, adolescence, culture numérique.

TITLE

The making of interviews with adolescents : methodologies and researcher ethics

ABSTRACT

This article presents a reflective study of the interviewing practices carried out by researchers in information and communication sciences with teenagers on their digital activities. Highlighting the invisibility of the methodological aspects of the practice of interviewing in information and communication sciences, the study explores the methods and challenges emerging from qualitative survey experiments with this specific audience. It uses the comprehensive interview method with eleven researchers in this discipline. The analysis highlights the common skills they deploy in meeting adolescents as social actors in a research context that is often school-based.

Keywords

Research methodology, research interviews, professional skills, research ethics, adolescence, digital culture.

TITULO

La realizacion de entrevistas a adolescentes : metodologias y etica del investigador

RESUMEN

Este artículo presenta un estudio reflexivo sobre las prácticas de entrevista llevadas a cabo por investigadores en ciencias de la información y la comunicación con adolescentes sobre sus actividades digitales. Destacando la invisibilidad de los aspectos metodológicos de la práctica de la entrevista en ciencias de la información y la comunicación, el estudio explora los métodos y desafíos que surgen de los experimentos de encuestas cualitativas con este público específico. Utiliza el método de la entrevista exhaustiva con once investigadores de esta disciplina. El análisis pone de relieve las habilidades comunes que despliegan al encontrarse con los adolescentes como actores sociales en un contexto de investigación que suele ser escolar.

Palabras clave

Metodología de la investigación, entrevistas de investigación, experiencia profesional, ética de la investigación, adolescencia, cultura digital.

INTRODUCTION

Notre article a pour objectif de spécifier des pratiques professionnelles, celles des chercheur·es en SIC, dans un contexte de recherche focalisé sur l'acteur·rice social·e adolescent·e et ses activités dans les environnements numériques, grâce à la méthodologie de l'entretien. Nous avons donc interviewé des chercheur·es rompus à l'exercice de l'entretien, sur des thématiques de recherche qui sont les nôtres, afin de mettre à jour leurs

savoir-faire, ces « automatismes [...] qui s'obtien[ent] quasiment comme la discipline du corps, uniquement par le travail, par l'exercice répété inévitablement tatillon, fastidieux, stupide » (Latour, 2001, p. 94).

« Rarement technique aussi largement utilisée n'a été si peu définie dans des présupposés, dans son fonctionnement et dans ses effets », écrivait Blanchet en 1985. Est-ce encore le cas en sciences de l'information et de la communication ou bien les chercheur·es de cette discipline ont-elles·ils déployé, depuis, des intentions disciplinaires communes (Paquienséguy et Pélassier, 2021) ? Quelles méthodologies la·le chercheur·e en SIC déploie-t-elle·il pour y parvenir ? Comment leurs ancrages disciplinaires influent-ils sur leur démarche d'enquête et l'analyse des pratiques de ces acteur·rices ? Quelles logiques et quelles motivations sous-tendent le choix de cette modalité de recherche auprès de ces acteur·rices spécifiquement ? Quelles précautions prennent-elles·ils ? Quels atouts et quelles limites identifient-elles·ils dans le déploiement de cette méthodologie au regard de leur objet d'étude ?

Assumant une mise en abyme dans notre démarche de recherche que nous nommons « l'effet Droste »¹, nous avons opté pour une enquête par entretien auprès de 11 chercheur·es. Nous les avons interrogé·es sur leurs expériences et sur leurs méthodologies de recherche, c'est-à-dire sur l'ensemble des méthodes et des outils déployés au service d'une démarche de recherche ancrée épistémologiquement. Ces paroles donnent à voir leur manière de « diriger [leur] conduite » (petit Robert) et d'analyser ainsi la dimension éthique de leurs pratiques.

Dans une première partie, nous poserons les cadres de la recherche en proposant un état de l'art sur la méthodologie et en exposant la nôtre. Dans une seconde partie, nous identifierons des savoir-faire. Leur expression dans la rencontre avec leur objet d'étude sera analysée dans la dernière partie.

ECLAIRER LES PRATIQUES DE L'ENTRETIEN PAR L'ENTRETIEN

L'invisibilité des méthodologies de l'entretien

L'entretien comme méthode de recueil de données est largement utilisé en sciences humaines et sociales et fait l'objet de nombreux manuels à l'intention des chercheur·es débutant·es ou confirmé·es (plus de 37 ouvrages disponibles dans le catalogue de la BNF en janvier 2025²). Majoritairement écrits par des sociologues, ces ouvrages sont aussi une initiation ou une réflexion sur la méthode qualitative. Le cas de l'entretien avec des adolescent·es y est souvent abordé, sous la forme de recommandations sur le déroulement de l'enquête (modalités de recrutement de l'échantillon, conduite et posture durant l'entretien, ...) afin d'établir un protocole adapté qui tienne compte des spécificités des acteurs·rices, en portant attention à des enjeux tels que la confidentialité et l'intimité (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2018, p. 79-80).

Aucun manuel n'est dédié aux méthodologies de l'entretien utilisées en SIC et ceux consacrés aux méthodes de recherche (Olivesi, 2013) n'abordent pas le contexte des entretiens avec les adolescent·es. Nous avons donc réalisé une revue non exhaustive des travaux de chercheur·es en SIC sur les pratiques juvéniles numériques en nous concentrant sur la présentation de leur méthodologie. Ces présentations situent l'entretien dans l'enquête, comme source principale ou complémentaire. Généralement, elles commencent par des épithètes qualifiant l'entretien : « compréhensif », « structuré », « de recherche », etc., autant de « labels » (Olivesi, 2013, p. 35) rarement explicités. Vient ensuite une présentation du protocole : nombre d'adolescent·es enquêté·es, lieux, modalités (individuel ou *focus group*), cohorte (âge et classe sociale). Parfois, des précisions sont apportées à l'échantillonnage et à la préparation de l'entretien. La phase de déroulement est peu abordée et décrite à l'aide de qualificatifs tels que « semi-directif » ou « approfondi » sans plus de précision. Enfin, la présentation de l'analyse des données est peu développée, tout

au plus évoque-t-on l'analyse textuelle. Ces présentations relèvent plus d'une exposition des critères méthodologiques (Bertaux, 2010, p. 16) que d'une mise à disposition d'indicateurs épistémologiques et ontologiques facilitant la lecture des résultats.

Les sections méthodologiques se limitent souvent à l'exposé succinct d'un protocole et à la justification de la technique d'enquête adoptée et de l'échantillon déterminé (Cordier, 2022, p. 411). Cette situation, qui découle sans doute moins d'un manque d'intérêt des chercheur·es pour les questions méthodologiques que d'une concession nécessaire aux normes éditoriales des publications scientifiques, invisibilise la démarche de construction méthodologique de « l'artisan intellectuel » (Wright, cité par Kaufmann, 2011, p. 20), et rend délicate l'identification des principes en action et de l'éthique située qui sous-tendent le travail de recherche. Entre autres, l'absence de précisions méthodologiques empêche d'appréhender des valeurs essentielles telles que la justice sociale et la responsabilité (Domenget et al., 2022, §.3). Dans le cas d'entretiens, ces valeurs pourraient être identifiées grâce à des indications factuelles sur la posture du·de la chercheur·e. De nombreux travaux en sciences humaines et sociales encouragent à clarifier cette posture. Par exemple, dans le cas des entretiens avec les adolescent·es, les anthropologues Hejoaka, Jacquemin et Bouillon évoquent la nécessité de rendre lisible la façon dont ont été gérés les facteurs structurels et les rapports (sociaux, culturels et juridiques) asymétriques entre enquêté·es et enquêteurs·rices (2022, p. 7). Les sociologues de la jeunesse, quant à eux, insistent sur la nécessité d'une posture qui évite les généralisations et rendrait invisible les processus d'individualisation (de Singly, 2006, p. 25). Décrire finement sa méthodologie, au-delà d'être un exercice académique de justification de la scientificité de la recherche, est un élément majeur du contrat moral qui s'instaure entre le·la chercheur·e et le·la lecteur·rice, et qui permet d'identifier le lien entre enquête, démocratie et public (Le Marec et Molinier, 2015, §.5). Dans le cas de cet article, l'instauration de cette démarche oblige à considérer la mise en abyme intrinsèque à l'objet de recherche.

Une expérience de « l'effet Droste » en recherche

Pour saisir les savoir-faire qui nous intéressent, il nous a semblé nécessaire de nous rapprocher le plus possible de l'activité au travail (Licoppe, 2008). Cet ancrage épistémologique, appliqué en SIC dans le champ des communications organisationnelles (Delcambre, 2016), invite à étudier ce qui fait « cadre » pour les acteur·rices d'un groupe social donné (Goffman, 1991). Pour cela, nous devons identifier, dans les situations ordinaires et dans les interactions qui s'y déroulent, des éléments de stabilité repérables par leur régularité et par l'allant de soi qui accompagne leur description (Garfinkel, 2020). L'identification de ces logiques pratiques semble ainsi à même de nous éclairer sur ce qui constitue les savoir-faire des chercheur·es en SIC, c'est-à-dire la manière dont ils·elles s'y prennent pour atteindre leurs objectifs dans le cadre de leurs activités de recherche.

Pour accéder au sens donné et construit dans les situations de travail, nous avons retenu la méthode de l'entretien compréhensif (Kaufmann, 2016). Ce choix donne la possibilité, dans le même temps, de nous confronter, par l'expérience, à notre objet d'étude. Notre propre vécu de la méthode de l'entretien et notre appartenance au monde social étudié ont permis, par la réflexivité, de construire une grille d'entretien commune invitant les chercheur·es interrogé·es à raconter chronologiquement une expérience de recherche en particulier. Cette organisation structure une dynamique de conversation à partir d'un cadre logique et souple conduisant finalement à « oublier la grille » durant l'entretien (Kaufmann, 2016, p. 44).

Pour constituer notre corpus, nous avons choisi de nous intéresser aux pratiques de chercheur·es qualifié·es en SIC, dont l'expertise sur le sujet des rapports que les adolescent·es entretiennent avec le numérique est reconnue. Nous avons établi une liste de dix noms en nous fondant sur la programmation des rencontres professionnelles concernant l'éducation aux médias et à l'information proposées par l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Enssib). Cette liste a été enrichie

progressivement grâce aux suggestions des enquêté·es.

Le corpus final se constitue de 11 entretiens menés par visioconférence. Il est composé d'une majorité de femmes (9/11) s'intéressant aux pratiques informationnelles de la jeunesse (7/11). L'étude des usages numériques des adolescent·es, de leurs pratiques médiatiques, de leur appropriation des techniques et de l'usage des dispositifs numériques en éducation viennent compléter ce domaine central du corpus. Nous notons également une place importante de l'éducation aux médias dans les domaines de recherche ou dans les pratiques d'enseignement (5/11) ce qui s'explique aisément par la façon dont le corpus a été constitué. Afin de respecter un principe d'anonymat, discuté avec chacun·e des enquêté·es, nous ne développerons pas davantage les recherches menées par les participant·es renonçant ainsi à rendre compte de nombreux détails sur les contextes des études ou sur les objets étudiés.

Les 11 entretiens du corpus se sont déroulés sur une période de trois mois, menés tantôt par l'une ou l'autre des deux autrices. Un climat de bienveillance confraternelle a donné à ces entretiens une forme d'échange entre pairs orientée par un intérêt partagé pour la réflexivité sur nos pratiques. Dans le même temps, cette proximité portant à la fois sur nos méthodes et sur nos objets a parfois fait perdre le cap de l'étude des pratiques pour nous amener à nous focaliser sur les résultats de ces enquêtes. Au fil des entretiens, nous avons dû parfois ramener nos interlocuteur·rices à notre questionnement initial. Nous avons nous-mêmes opéré un glissement en focalisant, dans un premier temps, notre analyse sur la façon dont les pratiques de l'entretien façonnent l'objet des pratiques numériques adolescentes. L'évaluation de cet article a finalement permis de recentrer nos analyses sur la façon dont cet objet façonne les pratiques de l'entretien en SIC. Les liens entre proximité et réflexivité dans le travail d'enquête de terrain sont donc au cœur de cette expérience (Escande-Gauquié, P. et Brouard, 2023, p. 19).

Pour structurer les nombreux résultats obtenus, nous avons mis l'accent sur les éléments les plus déterminants décrivant les dynamiques en SIC de co-détermination entre la pratique de l'entretien et l'étude du vécu numérique des adolescent·es. Cela nous donne la possibilité de discuter de la présence de savoir-faire propres à ce domaine d'étude.

L'AJUSTEMENT AU CŒUR DES SAVOIR-FAIRE METHODOLOGIQUES

S'engager en recherche par l'entretien

La méthodologie de l'entretien est utilisée de façon récurrente par les chercheur·es de notre corpus, et souvent depuis le travail de thèse. Ils·elles revendiquent un attachement fort à celle-ci, « l'entretien, c'est ma méthode ! », (sujet 5), et assument majoritairement de n'utiliser que celle-ci, En raison de la confiance accordée à son efficacité, mais aussi parce qu'ils·elles la maîtrisent : « J'avoue que j'en ai pas tellement considéré d'autres » (sujet 10), La pertinence de cette méthodologie se manifeste, pour eux·elles, dans sa capacité à saisir ce qui fait sens pour l'adolescent·e : « je cherchais à comprendre un peu le sens que les acteurs donnaient à leur pratique. Je me suis dit que c'est en les interrogeant et que j'allais peut-être y arriver » (sujet 10). L'entretien offre la possibilité de recueillir des récits personnels riches et détaillés, « rentrer dans le détail, vraiment, d'une expérience » (sujet 9). Ils·elles revendiquent cette méthodologie comme parfaitement adéquate pour rendre compte de la diversité des expériences et déclarent des approches épistémologiques variées empruntées à la sociologie, l'ethnographie, l'anthropologie ou la phénoménologie. Les travaux de Michel de Certeau, notamment les deux tomes de *L'invention du quotidien* (1990), sont des références incontournables pour la majorité d'entre eux·elles. La sociologie des publics et des usages, avec les recherches menées par Serge Proulx, Josiane Jouet ou Bernard Lahire, est également citée. Les méthodologies des chercheur·es interviewé·es

s'inspirent aussi des travaux de Laurent Mucchielli et d'Olivier de Sardan sur la démarche qualitative, ou encore de ceux de Blanchet et Gotman sur l'entretien et ses méthodes.

Si elles-ils regrettent que les contraintes liées à la recherche ne leur permettent pas de développer davantage des approches anthropologiques plus longitudinales et mieux adaptées à l'appréhension des acteur·rices en mutation que sont les adolescent·es (Cordier, 2023), elles-ils mettent en avant l'intérêt de cette méthodologie pour identifier les émotions éprouvées dans les expériences numériques : « On voulait du récit pratique, (...) y compris pour pouvoir avoir des choses assez émotionnelles » (sujet 6). L'entretien favorise des récits plus personnels, mais aborde également des sujets intimes, non sans dommage parfois. Trois d'entre eux-elles ont partagé des expériences éprouvantes au cours desquelles des adolescent·es leur ont confié des traumatismes tels que le harcèlement, les violences familiales ou l'inceste. Nombreux·euses sont ceux·celles qui interrogent les limites de ces échanges, soucieux·euses de préserver tant l'intervieweur·euse que les jeunes eux-mêmes : « Pendant l'entretien, c'est hyper douloureux et j'en pleure, j'ai les larmes aux yeux. Donc on a peur d'aller trop loin pour eux, mais en même temps pour nous » (sujet 9). S'engager dans l'entretien nécessite de respecter l'intégrité des deux interlocuteurs·rices. Cette crainte, partagée par toutes et tous, s'exprime dans le champ lexical de la prévention et de la protection (barrières, limites, prudence, nécessité de se protéger, pudeur, peur d'être intrusive, de trop creuser, de créer un malaise, etc.). Pour deux d'entre eux-elles, cette crainte est d'autant plus forte qu'elles-ils ne se sentent pas formés en psychologie.

Afin de dépasser ces craintes et également de recueillir une parole plus authentique (c'est-à-dire plus proche de leurs pratiques et non émise pour répondre aux attentes supposées des adultes), elles-ils recourent souvent à des artefacts (Rabardel, 1995) durant l'entretien pour faciliter l'explicitation : photo-élicitation, copie d'échange numérique ou d'activité sur ordinateur, production réalisée dans le cadre d'un travail scolaire, photo prise par les enquêté·es elles·eux-mêmes dans le cas de l'usage de la photographie réflexive (Harrington, Schibik, 2003). L'entretien s'organise aussi autour de l'auto-confrontation de l'adolescent·e à sa pratique, à l'aide d'une vidéo enregistrée durant l'activité (Schmitt, Aubert, 2017). Mais de manière générale, l'utilisation de la vidéo reste rare, principalement en raison des obstacles liés à l'obtention des autorisations de droit à l'image.

La variété des options envisagées pour soutenir leur démarche d'enquête qualitative à l'aide de traces d'activités numériques met en évidence « le rapport créatif à l'enquête » que la recherche en contexte numérique suppose (Millette, Millerand, Myles et Latzko-Toth, 2020, p. 15). Cette opportunité offerte par la numérisation des activités quotidiennes et par l'accès qu'elle permet à de nouveaux matériaux et objets d'étude (idem) n'est pas spécifique aux SIC et concerne l'ensemble des SHS. Les pratiques révélées par notre échantillon mettent en évidence un usage circonstancié de ces traces, certain·es précisant d'ailleurs ne pas les utiliser pour des raisons techniques, éthiques ou méthodologiques. Elles appellent notamment des compétences techniques nouvelles comme le moissonnage de données ou l'analyse textuelle automatisée supposant un apprentissage fastidieux ou des budgets faisant appel à des ingénieurs de recherche spécialisés.

Par ailleurs, pour saisir les interactions entre les adolescent·es, les chercheur·es recourent à la méthode de l'observation qu'elles-ils qualifient « d'immersion » (sujet 11) ou « participante » (sujet 11) lors d'une séance ou d'un atelier. De fait, il s'agit d'observer les élèves durant une activité scolaire ou pendant un travail de troupe, avec une participation plus ou moins active du chercheur·e (de simple observateur à accompagnateur ou encadrant, voire substitut de l'enseignant). Loin d'être formalisée, cette méthodologie intuitive rend compte de la dimension de bricolage et de créativité de l'entretien (Jouët et Le Caroff citées par Millette, Millerand, Myles et Latzko-Toth, 2020, p. 148). Cet engagement entretient une sorte de confusion, la·le chercheur·e étant alors assimilé à un personnel du système scolaire, ce qui peut entraver la liberté de la parole durant l'entretien. Pour éviter cela, plusieurs chercheur·es placent l'observation après l'entretien, temporalité impossible dans une

démarche inductive où l'observation définit les objets des entretiens.

La fabrique de l'entretien se réalise donc par ajustement et parfois bricolage. Ce « savoir-faire artisanal » (Kaufmann, 2011, p. 9) est peu visible dans les productions scientifiques. À l'instar de Kaufmann qui regrette que « les chercheurs exposent rarement les tâtonnements de leur démarche » (2011, p. 9), nos enquêté·es expriment l'importance de donner accès à « l'arrière-cuisine » (sujet 11). Dans celle-ci, la thématique de la confiance occupe une place essentielle.

Établir la confiance, moduler l'engagement

Qu'il s'agisse de convaincre des participant·es et leurs responsables légaux de libérer la parole pendant l'entretien ou finalement de se fier à ce que l'enquêté·e exprime dans le cours de l'échange puis durant l'analyse, à chaque étape, ce qui est en jeu, ce sont l'établissement et le maintien d'une relation de confiance. Louis Quéré rappelle qu'en sciences sociales, ce « mécanisme informel, infra-institutionnel, de coordination des actions » intervient lorsqu'il s'agit pour un·e acteur·rice de gérer des situations d'incertitude et d'ignorance (Quéré, 2001, p. 127). Ce mécanisme, que ce chercheur appréhende à la fois comme une gestion de la modulation de l'engagement et comme une attitude, rend ainsi possible la délégation réciproque de pouvoir que constitue la situation de l'entretien. Ces deux dimensions semblent particulièrement éclairantes pour comprendre les logiques communicationnelles à l'œuvre dans les expériences d'entretiens racontées par les chercheur·es de notre corpus.

La confiance comme attitude permise par une évaluation tacite et non consciente des circonstances est particulièrement lisible lorsque les chercheur·es se rappellent ne pas avoir particulièrement réfléchi à leur posture, avoir été « à l'aise » (sujet 3), avoir adapté « naturellement » (sujet 9) leur langage ou leur attitude à la situation. Notre étude a ainsi créé une dynamique de réflexivité chez les chercheur·es interrogé·es qui conscientisent a posteriori une forme d'assurance facilitée par les circonstances de l'enquête et par les affordances qu'elle présente : des similarités avec des expériences professionnelles antérieures, un cadre institutionnel protecteur, un échantillon garantissant a priori le volontarisme des participants... Cette situation s'observe également en creux lorsque les chercheur·es évoquent l'inconfort de démarches d'enquête les mettant en relation avec des adolescent·es dans des contextes moins connus d'eux.

Les chercheur·es effectuent également un travail communicationnel sciemment organisé permettant d'établir et de maintenir la relation de confiance. Tous·tes évoquent leurs soucis d'apporter aux adolescent·es comme aux adultes qui les entourent un maximum de connaissances sur leurs motivations et leur intérêt personnel, mais aussi sur le déroulement de l'entretien en donnant parfois des exemples. Tous·tes s'assurent également du libre choix de participer des adolescent·es en leur demandant leur consentement à l'écrit. Conscient·es que la confiance n'est jamais complètement acquise, certains chercheur·es (4/11) expliquent structurer leur guide d'entretien afin d'engager progressivement les adolescent·es qu'elles·ils rencontrent. Deux d'entre eux·elles précisent qu'elles·ils posent les questions les plus à même de faire reculer l'engagement des adolescent·es à la toute fin de l'échange. Cet engagement est par ailleurs repéré dans le cadre de l'entretien à l'aide d'indices d'énonciation laissant penser que les réticences à dire ce que l'on pense vraiment sont levées.

La modulation du choix d'engagement accompagnant tout acte de confiance est par ailleurs au cœur des tensions éthiques évoquées par les chercheur·es et constitue de ce fait une grille de lecture pertinente pour penser ces questions. Cela se manifeste particulièrement par la façon dont elles·ils ajustent le cadre de l'échange lorsqu'elles·ils sont confronté·es à une parole sensible, touchant à l'intimité et à l'identité de l'adolescent·e. Le principe de consentement peut alors être explicitement rappelé et renouvelé ou être suspendu le temps d'une question à laquelle l'adolescent·e ne souhaite pas répondre. Ce qui fait la spécificité de l'entretien avec les adolescent·es repose peut-être sur l'idée que, dans cette forme de

transaction, la·le chercheur·e se sent responsable d'effectuer lui-même le travail d'évaluation des risques que court l'adolescent·e en livrant sa parole.

Le savoir-faire communicationnel est régulièrement associé à une « éthique personnelle » (sujet 8) mise au service de la rencontre et de la relation avec les adolescent·es. Elle peut être envisagée en lien avec le regard critique que certain·es chercheur·es rencontré·es·(4/11) portent sur la standardisation des pratiques de recherche, justifiée par des principes éthiques tels que l'obligation de soumettre les projets à des comités d'éthique ou de respecter des plans de gestion des données de plus en plus rigoureux. L'intensification des dispositifs technicisés, au détriment des ajustements opérés par les acteur·rices en situation (Durampart, 2019), est largement documentée par de nombreux chercheur·es en communication organisationnelle. Certains des chercheur·es rencontrés expriment d'ailleurs leur inquiétude face à cette évolution, redoutant qu'elle finisse par restreindre l'expression des adolescent·es mineur·es et qu'elle ne compromette la compréhension de leur vision du monde.

Il apparaît ainsi que la conduite des entretiens s'appuie sur des savoir-faire profondément ancrés, dont les personnes interrogées n'ont pas toujours pleinement conscience. Par ailleurs, elle n'est pas opérationnalisée avec le même degré de maîtrise ni aux mêmes moments. Le retour sur la pratique proposé à travers notre guide d'entretien permet à certain·es de prendre conscience de ces savoir-faire : « J'aime bien faire les entretiens avec des collègues aussi, parce que ça permet de... on est dans une démarche réflexive » (sujet 9). La forme de l'entretien de recherche entre pairs pourrait ainsi venir compléter la panoplie des situations de travail au cours desquelles notre « communauté empirique » (Le Marec et Molinier, 2014, §.4) élabore, discute et actualise ces savoirs pratiques. Examinons maintenant les fondements de ces savoir-faire mis en lumière lors des entretiens que nous avons réalisés.

LA RENCONTRE DE L'ADOLESCENTE·E COMME ACTEUR·RICE SOCIAL·E

Légitimer leurs pratiques expertes

Les chercheur·es interrogé·es souhaitent donner la parole aux adolescent·es pour comprendre ce que leurs pratiques numériques - réseaux sociaux, jeux vidéo, recherche d'information, etc. - signifient pour elles·eux au quotidien et dans leur parcours de vie. Ils souhaitent révéler les logiques sociales sous-jacentes (sujet 4) et dépasser les stéréotypes qui circulent sur certaines pratiques numériques (sujet 9). Cependant, cette démarche scientifique, qui repose sur le recueil des points de vue (Bourdieu, 1993), se heurte à des discours médiatiques alarmistes qui compliquent la collecte de témoignages.

Confronté·es à ces discours médiatiques, les adolescent·es craignent le jugement de l'adulte, et rechignent à se confier. Ces craintes peuvent inciter les adolescent·es à donner à entendre ce qu'elles·ils pensent que l'adulte souhaite entendre, soit une « vérité possible » (Bourdieu, 1993, p. 132). Pour dépasser cela, certains chercheur·es déploient des stratagèmes : Je « leur envoie plein de signaux comme quoi, en fait, moi, c'est leurs pratiques à eux qui m'intéressent et même si elles ne sont pas légitimes » (sujet 11). Par ailleurs, ces représentations médiatiques « disqualifiantes » (sujet 11) peuvent conduire à une forme d'auto-censure durant l'entretien : l'adolescent·e n'évoque pas certaines pratiques (comme la pornographie) ou certaines réflexions (surtout si celles-ci diffèrent du groupe), car elle·il les pense insignifiantes ou méprisables, non pas parce qu'elles le sont pour lui·elle, mais parce qu'elles sont présentées comme telles dans les médias.

Pour contourner ces écueils sans doute inhérents à l'entretien en particulier avec les adolescent·es, les chercheur·es développent une posture compréhensive : « arriver à mettre en œuvre cette posture compréhensive, quelle que soit la méthodologie, (...), je pense que

c'est vraiment ça l'enjeu. (...) Oui, c'est facile à écrire, mais beaucoup moins facile à faire ! » (sujet 3). Cela passe par la reconnaissance de leur droit à exercer des activités numériques choisies et par une démarche émique (Caron, 2017) qui légitime leurs pratiques par la reconnaissance de la valeur que celles-ci ont pour elles-eux. Par la même, ils reconnaissent la « capacité d'agir » ou « puissance d'agir » des enfants (Octobre & Sirota, 2011, p. 24).

Cette légitimation nécessite d'être attentif à la question de la représentativité de la parole recueillie. Malgré cette attention, les chercheur·es reconnaissent qu'il est difficile d'accéder aux publics les plus démunis et les moins à l'aise avec l'institution (l'école dans le cas présent) ou la·le chercheur·e. Elles·ils craignent d'invisibiliser ces adolescent·es et de participer de fait, eux aussi, à la diffusion de généralités, voire de préjugés. Lors de la publication des résultats, le choix des verbatims soulève la question de la représentativité. Certain·es chercheur·es admettent qu'il est tentant de retenir des extraits où les adolescent·es s'expriment de manière fluide et compréhensible qui ne nécessitent pas d'expliquer le contexte d'expression. Ils déplorent que les formats scientifiques obligent à limiter les explicitations. Certain·es chercheur·es en SIC, dans d'autres contextes de recherche, ont aussi évoqué la nécessité d'une réflexion méthodologique intégrant la question des choix de verbatims (Domenget et al., 2022, §. 18), éléments symptomatiques de la fabrique de l'entretien.

Par ailleurs, la posture compréhensive du chercheur·e repose sur une volonté de ne pas se positionner comme un·e expert·e des environnements numériques. Tous·tes reconnaissent la difficulté de suivre l'évolution constante des pratiques et des outils techniques, ce qui peut parfois leur donner l'impression d'être dépassé·es (sujet 5). Cependant, loin d'être un handicap, cette posture devient un atout en favorisant la médiation durant l'entretien : « j'ai le réflexe de dire, attends : ça je ne connais pas. Tu peux m'expliquer c'est quoi ? » (sujet 4) ; « je demande beaucoup d'explicitation... montre-moi ! Et ça, pour le coup ça marche très bien, ils sont très contents d'expliquer ... moi je me sens très à l'aise de demander et j'ai toujours eu l'impression que c'était plutôt valorisant pour les ados et spécialement les plus jeunes parce que finalement (pouvoir) expliquer vraiment à des adultes ce qu'on fait, pourquoi est-ce qu'on le fait, comment est-ce qu'on le fait c'est valorisant » (sujet 6). Cette reconnaissance de leur qualification légitime leurs pratiques et libère la parole.

Le savoir-faire observé rend compte ici du souci de rompre avec une double hiérarchie, celle inhérente à la situation de l'entretien (Kaufmann, 2016), et celle caractérisant le regard disqualifiant que portent les adultes sur les activités de loisirs des adolescent·es qui focalisent « les discours alarmistes qui ricochent de génération en génération » (Détrez, 2017, p. 23). Ce travail est d'autant plus crucial que la rencontre avec les adolescent·es se situe le plus souvent dans un contexte scolaire.

Dépasser l'enquêté·e-élève

Parmi les 25 enquêtes menées auprès des adolescent·es, 18 ont été réalisées exclusivement dans des établissements scolaires, trois se sont déroulées simultanément en milieu scolaire et dans d'autres lieux de socialisation, tandis que quatre ont eu lieu uniquement en dehors du cadre scolaire. Cette omniprésence de l'établissement scolaire dans notre corpus est évidemment à mettre en parallèle avec les objets de ces études qui pour la plupart s'intéressent aux dispositifs numériques en éducation. En donnant la parole aux adolescent·es dans leur environnement scolaire, ce domaine de recherche permet notamment d'étudier le terrain de l'école comme un espace d'action dévoilant les imbrications entre logiques individuelles et collectives, y compris celles de la jeunesse (Cordier, 2020).

Le rôle de l'institution scolaire se manifeste également dans la manière dont elle structure le travail de recherche, en particulier l'élaboration du terrain d'étude. Elle permet aux chercheur·es d'entrer en relation avec les adolescent·es tout en participant à la définition de l'échantillon (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2018), y compris quand l'école n'est pas au

coeur du questionnement. Le niveau, collège ou lycée, détermine les tranches d'âges étudiées et la diversité des implantations géographiques des établissements caractérise les profils des adolescent·es étudiés. Enfin, l'école offre un cadre propice à l'établissement d'une relation de confiance, puisqu'elle confère une légitimité aux sollicitations des chercheur·es auprès des élèves et de leurs familles. Nos enquêté·es sont familier·ères de ces cadres scolaires (d'autant que 5/11 ont eu une expérience d'enseignement dans le secondaire) et ils·elles ont développé des habiletés de recherche propres à cet environnement. Une première concerne l'instauration de relations de proximité avec certains des membres de l'institution scolaire. Celles-ci peuvent s'instaurer durant une première phase d'enquête visant à rencontrer d'abord les adultes (enseignants, chefs d'établissement, infirmier·ières scolaires...) afin de « pénétrer le secondaire, les collèges et les lycées » (sujet 9). Parfois, ces adultes-relais sont déjà connus et font partie d'un réseau « d'enseignants sympas » (sujet 8) alimenté et entretenu par le·la chercheur·e pour faciliter la construction de son terrain. Cette relation de proximité dépend d'ailleurs de la reconnaissance de l'intérêt de la recherche par les acteurs·rices de l'école.

L'entretien de recherche en contexte scolaire, même s'il est justifié par l'objet de l'enquête, s'accompagne de difficultés que le·la chercheur·e doit dépasser. Ainsi, pour contourner les biais d'un recrutement effectué par un membre de l'institution scolaire, les chercheur·es instaurent des phases d'observation où ils·elles recrutent directement les élèves (sujet 8). Ils·elles recourent aussi à des « recrutements sauvages » dans l'enceinte de l'établissement (sujet 11) ou encore à un échantillonnage constitué à partir des données scolaires de l'établissement comme l'assiduité (sujet 10). Pour déjouer l'assimilation du·de la chercheur·e au personnel scolaire, celui·celle-ci émet le souhait de faire l'entretien dans un « lieu informel » au sein de l'établissement (sujet 5), stratégie jugée peu efficace pour certain·es : « Quoi que je fasse, je suis mise dans la case prof » (sujet 11). Sur ce point, bon nombre de stratégies évoquées par les chercheur·es rencontré·es font écho aux conseils proposés par Danic, Delalande et Rayou dans leur ouvrage consacré à l'enquête auprès d'enfant et de jeunes (ouvrage cité par l'un·e des chercheur·es rencontré·es) : « présenter le statut original [du chercheur], souvent inconnu des enfants » (Danic, Delalande, Rayou, 2006, p. 106), se positionner comme un apprenant face au savoir de l'enquêté, un renversement de situation peu habituel dans un contexte scolaire, gagner la confiance « à l'épreuve des faits » (idem, p. 109) à travers une présence renouvelée du·de la chercheur·e dans l'établissement scolaire. Cependant, une partie des chercheur·es rencontré·es (4/11) considère que la contrainte exercée par l'environnement scolaire sur la parole des adolescent·es les moins à l'aise avec les cadres scolaires est importante. Ce constat s'accompagne alors d'une réflexion sur l'intérêt de mener les entretiens dans d'autres environnements que l'école, à domicile ou dans des lieux d'éducation populaire, à partir d'un premier contact en milieu scolaire (sujet 1 et sujet 8). De ce point de vue, les chercheur·es en SIC partagent leur savoir-faire avec la sociologie de l'enfance et de la jeunesse et avec la sociologie de la culture.

CONCLUSION

Donner à voir la fabrique d'une méthodologie de recherche, ici, celle de l'entretien, est un exercice délicat, qui oblige à repositionner l'attention du·de la chercheur·e sur le sens des choix et des mises en œuvre déployés durant l'étude. Souvent, celles-ci sont peu explicitées alors qu'elles relèvent de valeurs qui sont, quant à elles, affirmées. En menant notre recherche auprès d'expert·es engagé·es dans des projets de recherche sur les adolescent·es et leurs activités numériques, nous avons identifié un certain nombre de savoir-faire partagés comme celui d'un bricolage méthodologique. Cela leur donne la possibilité d'adapter leur protocole d'enquête à leur thématique de recherche tout en privilégiant l'entretien. Cette méthodologie reste pour eux·elles la plus adéquate pour cerner les activités numériques juvéniles. Elle est revendiquée comme la plus efficace pour obtenir

une parole libre, alors que, paradoxalement, c'est sans doute la plus chronophage. Mais, pour gagner cette parole porteuse de sens, les chercheur·es déploient un travail communicationnel sciemment organisé qui permet d'établir et de maintenir la relation de confiance. Dans le cas d'une recherche avec les adolescent·es, ces savoir-faire s'appuient sur une légitimation de leurs pratiques et sur leur capacité à déjouer les cadres scolaires qui pèsent souvent sur l'enquête.

Ainsi, ce qui nous semble constituer le noyau commun des savoir-faire se situe au niveau des stratégies mises en œuvre pour rompre une hiérarchie aux multiples facettes : il s'agit non seulement de l'ascendant du·de la chercheur·e sur l'enquêté·e, mais aussi de celui de l'adulte sur l'adolescent·e. A cette double ascendance se greffe des asymétries inscrites dans le cadre scolaire d'une part et dans le regard disqualifiant que les adultes portent sur les activités numériques de la jeunesse d'autre part. La diversité des ancrages théoriques et des emprunts méthodologiques évoqués pour résoudre ce problème ne donne pas la possibilité de circonscrire une spécificité des SIC mais témoigne une fois encore de leur identité inter-disciplinaire.

À la périphérie de nos résultats, nous interrogeons la notion d'expertise, ici révélée comme un état en devenir souvent peu pris en compte par les acteurs·rices. En acceptant d'inverser les rôles et en devenant enquêté·es, nos expert·es de l'enquête ont appris sur leurs pratiques, et nous ont permis de prendre le temps d'une analyse critique des nôtres. Mobilisée initialement comme une méthodologie créative de recherche, cette forme de « confrontation croisée » (Clot et al., 2000) témoigne in fine de son intérêt pour le développement professionnel des chercheur·es.

NOTES

¹ L'effet Droste, popularisé notamment par la publicité de La Vache qui rit, constitue une représentation graphique de la mise en abyme. Ce procédé visuel récursif évoque l'effet produit par deux miroirs se faisant face, où l'image se répète à l'infini.

² Résultat obtenu avec l'équation de recherche suivante : “méthodologie de l'entretien de recherche”.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amsellem-Mainguy, Yaëlle ; Vuattoux, Arthur (2018), *Enquêter sur la jeunesse : outils, pratiques d'enquête, analyses*, Paris : Armand Colin.
- Bertaux, Daniel (2016), *Le récit de vie*, 4^e édition, Paris : Armand Colin.
- Blanchet, Alain et al. (1985), *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris : Dunod.
- Boutin, Gérald (2018), *L'entretien de recherche qualitatif*, 2^e édition : théorie et pratique, Québec : Presses de l'Université de Québec.
- Bourdieu, Pierre (dir.) (1993), *La misère du monde*, Paris : Seuil.
- Caron, Caroline (2017), « Pour une approche émique de la recherche sur les adolescents et les médias sociaux », *Revue de Socio-Anthropologie de l'adolescence*, n° 1, p. 48-67.
- Clot, Yves ; Faïta, Daniel ; Fernandez, Gabriel ; Scheller, Livia (2000), « Entretiens en autoconfrontation croisée : une méthode en clinique de l'activité », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, n° 2(1).
- Cordier, Anne (2020), « Médias et recherche en SIC sur « le numérique en éducation » », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 20.
- Cordier, Anne (2022), « Le Grand Remplacement méthodologique n'aura pas lieu. Nous

- sommes des artisan·e·s », *Questions de communication*, n° 41, p. 405-418.
- Cordier, Anne (2023), *Grandir informés : les pratiques informationnelles des enfants, adolescents et jeunes adultes*, Paris : E&F éditions.
- Danic, Isabelle ; Delalande, Julie ; Rayou, Patric (2006), *Enquêter auprès d'enfants et de jeunes : objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- De Certeau, Michel (1990), *L'invention du quotidien*. Tome 1 : L'art de faire ; ; Tome 2 : Habiter, cuisiner, Paris : Gallimard.
- De Singly, François (2006), *Les Adonaissants*. Paris, Armand Colin.
- Delcambre, Pierre (2016), « Formes communicationnelles et opérations sociales : une approche par les échanges au travail (des échanges en travail) », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 9.
- Détrez, Christine (2017), « Les pratiques culturelles des adolescents à l'ère du numérique : évolution ou révolution ?», *Revue des politiques sociales et familiales*, n° 125(1), p. 23-32.
- Domenget, Jean-Claude et al. (2022), « Questionner l'éthique depuis les SIC en contexte numérique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 25.
- Durampart, Michel (2019), « La collaboration à l'aune des technologies numériques et de la recherche d'efficience », *Communication et organisation*, n° 55, p. 123-140.
- Escande-Gauquié, Pauline ; Brouard, Pauline (2023), « Les savoirs de l'enquête par le proche en SIC », *Communication & langages*, n° 217(3), p. 19-32.
- Harrington, Charles ; Schibik, Timothy (2003), « Reflexive Photography as an Alternative Method for the Study of the Freshman Year Experience », *Journal of Student Affairs Research and Practice*, vol. 41, n° 1, p. 23-40.
- Hejoaka, Fabienne ; Jacquemin, Mélanie ; Bouillon, Florence (2022), « Enquêter avec les enfants et les adolescent·e·s : enjeux, terrains, outils », *Ethnographiques. org*, revue en ligne de sciences humaines et sociales, n° 43 : https://www.ethnographiques.org/2022/Hejoaka_Jacquemin_Bouillon
- Garfinkel, Harold (2020), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : Presses universitaires de France.
- Goffman, Erving (1991), *Les Cadres de l'expérience*, Paris : Éditions de Minuit.
- Kaufmann, Jean-Claude (2016), *L'entretien compréhensif*, Paris : Armand Colin.
- Latour, Bruno (2001), *Le métier de chercheur : regard d'un anthropologue*. (2^e éd), Paris : Éditions Quæ.
- Le Marec, Joëlle ; Molinier, Pierre (2014), « Introduction : les communications dans la recherche au miroir de l'enquête », *Sciences de la société*, n° 92, p. 3-13.
- Licoppe, Christian (2008), « Dans le « carré de l'activité » : perspectives internationales sur le travail et l'activité », *Sociologie du travail*, vol. 50, n° 3, p. 287-302.
- Millette, Mélanie ; Millerand, Florence ; Myles, David ; Latzko-Toth, Guillaume (2020), *Méthodes de recherche en contexte numérique. Une orientation qualitative*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Octobre, Sylvie ; Sirota, Régine (2011), *L'enfance au prisme de la culture : regard international*, in Octobre S., Sirota R. éd Enfance et culture, Paris, ministère de la Culture.
- Olivesi, Stéphane (dir.) (2013), *Introduction à la recherche en SIC*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre (dir.) (2008), *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve : Académia-Bruylants.

Paquienséguy, Françoise ; Pélissier, Nicolas, (dir.) (2021), « Questionner les humanités numériques : positions et propositions des sciences de l'information et de la communication », SFSIC, n° 300. <https://www.sfsic.org/wp-inside/uploads/2021/06/questionner-humanites-numeriques.pdf>

Quéré, Louis (2001), « La structure cognitive et normative de la confiance », Réseaux, n° 108(4), p. 125-152.

Rabardel, Pierre (1995), *Les hommes et les technologies ; approche cognitive des instruments contemporains*, Paris : Armand Colin.

Schmitt, Daniel ; Aubert, Olivier (2017), « REMIND : une méthode pour comprendre la micro-dynamique de l'expérience des visiteurs de musées », *Revue des Interactions Humaines Médiatisées* (RIHM), vol 17, n° 2, p. 43-70.

Étudier la pluralité des voix en situation de controverse : analyse réflexive de l'usage de l'entretien semi-directif

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Catherine Quiroga Cortés

Maîtresse de conférences à l'Université de Toulouse rattachée au Laboratoire d'études et de recherches appliqués en sciences sociales. Elle s'intéresse à la production de l'information journalistique à l'échelle infranationale et en contexte de controverse environnementale. Elle étudie également le rôle des plateformes socio-numériques dans la circulation de l'information, particulièrement en lien avec les problématiques environnementales.

catherine.quiroga@iut-tlse3.fr

Plan de l'article

Introduction

La cartographie des controverses comme méthodologie

Négocier la pluralité des voix

Négocier la posture du chercheur en entretien

Conclusion

Notes

Références bibliographiques

RÉSUMÉ

Cet article propose une analyse réflexive portant sur la mobilisation de l'entretien en tant qu'outil méthodologique capable de saisir les voix moins audibles dans le débat animant deux controverses locales. Les phases de négociation en amont et *in situ* sont exposées, soulignant leurs écueils et suggérant, à travers un dialogue avec la littérature, des pistes d'ajustement pour de futures études. Elle pointe l'importance d'une articulation entre entretiens et observations (n)ethnographiques et souligne l'importance d'inclure dans l'analyse les obstacles rencontrés ainsi que les ajustements effectués afin de situer les propos recueillis dans les rapports de force propres à chaque controverse.

Mots clés

Entretien semi-directif, controverses, rapports de force, méthodes mixtes

TITLE

Questioning the role of the semi-structured interview in the communicational analysis of controversies

Abstract

This study offers a reflexive analysis of how interviews can be mobilized as a methodological

tool to capture less audible voices in the debate surrounding two local controversies. The negotiation phases, both upstream and *in situ*, are presented, highlighting their pitfalls and, through dialogue with the literature, suggesting possible adjustments for future studies. It emphasizes the importance of articulating interviews with (n)ethnographic observations and underlines the value of integrating both obstacles encountered and adjustments made into the analysis, in order to situate the collected statements within the power relations specific to each controversy.

Keywords

Semi-structured interview, Controversies, power relations, Mixed methods

TITULO

Cuestionar el papel de la entrevista semiestructurada en el análisis comunicacional de las controversias

Resumen

Este estudio propone un análisis reflexivo sobre el uso de la entrevista como herramienta metodológica capaz de captar las voces menos audibles en el debate que anima dos controversias locales. Se exponen las fases de negociación previas y *in situ*, señalando sus obstáculos y sugiriendo, en diálogo con la literatura, posibles ajustes para futuros estudios. Se subraya la importancia de articular entrevistas con observaciones (n)etnográficas, así como de incluir en el análisis los obstáculos encontrados y los ajustes realizados, a fin de situar los discursos recogidos en los juegos de poder propios de cada controversia.

Palabras clave

Entrevista semiestructurada, controversias, relaciones de poder, métodos mixtos

INTRODUCTION

Les controverses publiques sont traversées par des affrontements discursifs entre des acteur·ices hétérogènes cherchant à imposer leur propre cadre interprétatif dans le débat public. Or, en contexte de controverse, tous·tes les acteur·ices ne s'expriment pas de la même manière, ni dans les mêmes arènes (Rennes, 2016), ce qui conduit à des inégalités dans l'accès à la parole publique et à un déficit de visibilité, de poids ou d'autorité de certaines paroles dans l'espace public. Ces asymétries découlent d'une inégale distribution des ressources, en particulier les compétences linguistiques et discursives nécessaires aux activités revendicatives (Ferron et al. 2025), mais aussi d'une inégale connaissance et capacité à maîtriser la matérialité des arènes d'expression (Badouard et Mabi, 2015).

L'étude des controverses sous une approche communicationnelle exige dès lors une prise en considération de ces asymétries, limite souvent pointée aux approches latourianes-callonniennes auxquelles il est reproché d'*aplatiser le social* (Huét et Sarrouy, 2015). Afin de pallier cette limite, il convient de porter une attention particulière aux moins audibles (Haraway, 1988). Juliette Rennes insiste, en citant Nancy Fraser, sur la nécessité de *traquer* les expériences des moins audibles en collectant et en exploitant des matériaux d'enquête qui ne bénéficient point de la même publicité que ceux disponibles au sein des arènes institutionnelles ou médiatiques (Fraser, 2001 ; Rennes, 2016). L'entretien apparaît comme

un outil idéal pour la collecte de ces données.

Des travaux en sciences de l'information et de la communication portant sur des controverses publiques identifient des traces des individus les moins audibles sur les réseaux socio-numériques (Tra, 2024). En effet, cherchant des stratégies alternatives de publicisation de leurs revendications ou une autonomie médiatique (Thiong-Kay, 2020), certain·es acteur·ices investissent des espaces d'expression au sein des plateformes socio-numériques. On observe souvent dans cette première catégorie de travaux une mobilisation de méthodes quantitatives ou encore de *digital methods* (Rogers, 2009) permettant de collecter et d'analyser des jeux de données importants issus de ces plateformes pour caractériser les usages à l'œuvre (Smyrnaios *et al.*, 2021).

D'autres travaux misent davantage sur des protocoles empiriques dits « mixtes ». Beaucoup ont pour point commun de mobiliser l'entretien, sous diverses formes. Dans les travaux de Laurent Thiong-Kay portant sur la controverse autour du barrage de Sievens, l'entretien est articulé avec un travail archéologique en ligne de contenus publiés des années auparavant sur Facebook (Thiong-Kay, 2023). Ou encore, dans l'analyse de la controverse dite de *Tim Hunt* se déployant sur Twitter, Nathanaëla Andrianasolo (2019) mène des entretiens avec des utilisateurs et journalistes, qu'elle articule avec une analyse de contenu.

Notre étude de deux controverses publiques se déployant autour de projets d'aménagement territorial, menée dans le cadre d'une recherche doctorale, s'inscrit dans cette seconde catégorie de travaux. Nous interrogeons le rôle joué par Facebook dans la circulation de récits à travers lesquels les acteurs des controverses rapportaient des faits et des événements d'actualité. Le protocole adopté, inspiré de la cartographie des controverses sous une conceptualisation contemporaine (Venturini et Munk, 2021), s'est construit de manière itérative et a été traversé par de nombreux ajustements, dans une quête constante d'échapper à la surreprésentation des voix dominantes et à la minorisation des voix moins audibles. Mélant approches quantitatives comme qualitatives ainsi que des *digital methods*, nous avons accordé une place centrale à l'entretien sous sa forme semi-directive dans le cadre d'une enquête qui s'est étalée sur deux ans.

Nous proposons ici de nous livrer à un exercice réflexif afin de faire émerger des pistes méthodologiques capables d'enrichir la mobilisation de l'entretien dans le cadre de futures analyses communicationnelles de controverses, soucieuses de saisir la pluralité des voix qui animent - en dépit des degrés de visibilité variables - ces phénomènes. Nous analyserons notre démarche en deux temps correspondant à ce que Gilles Bastin (2012) nomme l'*envers* (la négociation et la préparation) et l'*endroit* (la conduite) de l'entretien. Pour chaque phase, nous traiterons d'abord des écueils auxquels nous nous sommes confrontée, puis nous analyserons les tentatives d'ajustement mises en place, axées sur une recherche d'inclusivité d'acteur·ices peu ou moins audibles. Nous montrerons à chaque fois la manière dont ces écueils ont été pris en compte dans l'analyse et ce qu'ils ont révélé ou enrichi.

LA CARTOGRAPHIE DES CONTROVERSES COMME MÉTHODOLOGIE

Afin de tenir compte des acteurs invisibilisé·es dans l'analyse des deux controverses étudiées, nous avons d'abord mobilisé la cartographie à des fins d'identification des individus à solliciter ensuite dans le cadre d'entretiens semi-directifs.

À la recherche des voix peu audibles

Nous avons mené une étude comparative de deux controverses portant sur des projets d'aménagement territorial. La première (dite « Saint-Brieuc ») s'est déployée sur près de quinze ans dans le territoire environnant la baie de Saint-Brieuc (Côtes d'Armor). Porté par l'État, le projet est soutenu par les élus de la majorité au Conseil Régional. Les incertitudes portant sur l'impact environnemental du parc, mises en avant par des riverains, par des

activistes écologistes et par des pêcheurs, ont occupé une place centrale dans la controverse. Le second cas (dit « Amazon ») était situé dans la zone périurbaine de la métropole nantaise (Loire Atlantique). Le projet controversé était l'implantation de ce qui aurait été le plus grand centre logistique Amazon en France. Élus locaux et conseillers régionaux issus du groupe majoritaire, ainsi que des riverains soutenaient le projet. Militant·es et syndicalistes écologistes ou « anticapitalistes nantais·es » ont rejoint des riverain·es inquiets par les incidences d'un tel projet pour les populations avoisinantes.

Nous nous sommes fortement appuyée sur la cartographie des controverses, telle qu'elle est conceptualisée et opérationnalisée par Tomasso Venturini et Anders K. Munk (*op. cit.*). Nous avons retenu principalement deux principes : porter une attention particulière aux rapports de force à l'œuvre dans les controverses et, comme le suggèrent les apports de la branche féministe et critique de la sociologie des sciences et des techniques (Haraway, *op. cit.*), inclure dans l'analyse les voix peu audibles et minorisées au sein du débat public. Celles-ci doivent retrouver leur place dans l'enquête si nous souhaitons obtenir une compréhension fine des asymétries de pouvoir qui traversent une controverse et qui ne soit pas définie par les perspectives de ceux qui dominent le débat.

Dans les deux cas étudiés, les acteur·ices dominant la narration autour de la controverse dans l'arène médiatique disposent de compétences discursives confirmées ou s'appuient sur des personnes ressources spécialistes des relations publiques que l'on peut qualifier d'*expert·e·s de la parole* (Broustau et al., 2012). Élus locaux, portes paroles activistes ou syndicalistes, chargé·es de communications pour des industriels ou des ONG sont quelques un·es des acteur·ices « dominants ». Facebook se présente alors à ceux et à celles qui ne disposeraient pas de ce même capital médiatique comme une arène d'expression alternative facile d'accès et d'usage. Dans chacune des controverses, nous y retrouvons principalement les voix d'acteur·ices locaux, habitant·es-riverain·es, souvent pas ou peu structurés mais fortement actifs et actives sur la plateforme. Publiéés dans des groupes ou pages publiques, ces paroles sont accessibles. Cependant, la logique algorithmique du dispositif pèse sur leur visibilité qui peut dès lors échapper également au regard des chercheur·es.

L'entretien semi-directif au cœur du protocole « cartographique »

La cartographie des controverses repose également sur une hybridité de matériaux et de méthodes, l'articulation de données de type qualitatif et quantitatif donnant une granularité importante à l'analyse. Nous avons construit un protocole méthodologique associant une diversité de méthodes de collecte de matériaux empiriques et d'analyse (voir tableau 1). Nous avons collecté entre septembre 2020 et septembre 2022 des articles de presse (plus de 1 500), des publications Facebook (6 000) et des tweets (4500) qui ont fait l'objet d'analyses textométriques opérées via le logiciel Iramuteq (Ratinaud, 2014). Un travail de collecte documentaire (documents administratifs, communiqués et dossiers de presse, tracts et brochures) et des analyses statistiques descriptives ont également été menés. Sur le plan qualitatif, nous avons réalisé des observations participantes en ligne et hors ligne ainsi que des entretiens semi-directifs traités ensuite par le biais de codages thématiques.

Étape	Données	Analyses
Reconstitution de la controverse	Documentation Observations Entretiens semi-directifs	Description Codage inductif
Étude des relations	Données statistiques	Analyses statistiques descriptives Codage inductif
Études des pratiques info-communicationnelles	Observations en ligne Entretiens semi-directifs	Analyses statistiques descriptives Codage semi-inductif selon étapes de production discursive
Étude de la circulation discursive	Corpus textuels (Facebook, Twitter, Médias)	Analyses textométriques (CHD et Chi2) Appui sur données qualitatives

Tableau 1. Synthèse des étapes d'analyse

Ces derniers ont occupé une place centrale dans le protocole. Ils constituent notre matière principale d'analyse, et ont par conséquent été mobilisés à chaque étape analytique (voir Tableau 1). Comme le souligne Philippe Démazière, l'entretien est l'outil idéal « pour appréhender les interprétations que les individus font des situations et mondes auxquels ils participent » (2012, p.30). Il donne la possibilité alors de partir des expériences vécues pour mieux comprendre les « attitudes » en situation de controverse (Gaillaguet, 2022). Ceci semble particulièrement pertinent dans notre étude, celle-ci s'intéressant aux usages des plateformes socio numériques. En effet, en révélant les trajectoires des acteurs, l'entretien conduit alors à « comprendre les objectifs associés aux usages » des plateformes (Thiong-Kay, *op. cit.*, p.95).

L'entretien permet également de saisir la dimension sensible des controverses et de relever les systèmes de valeurs moteurs de l'action (Badouard et Mabi, *op. cit.*). Il repose sur le recueil de la parole, mais aussi sur le ressenti des enquêté·es. Ces émotions, souvent oubliées par les chercheur·es et pourtant constitutives des expériences (Huët et Sarrouy, *op. cit.*), doivent être intégrées dans l'analyse.

Nous avons mobilisé la modalité semi-directive. Elle conduit à mener l'entretien en s'appuyant sur un guide de thèmes à traiter qui fonctionnent en tant que « mémento » ou « pense bête » (Combessie, 2007), plutôt que comme une liste de questions fermées. Cette grille est alors suffisamment flexible pour permettre aux chercheurs de s'adapter aux différentes situations d'entretien ainsi qu'à des interlocuteurs aux attitudes et ressources discursives hétérogènes. Par ailleurs, les thèmes listés - qui devront être abordés dans chaque entretien - servent de repères pour atteindre une certaine homogénéisation du corpus, garante d'une analyse cohérente (*ibid*). Ainsi, l'entretien semi-directif assure la reproductibilité de l'enquête et apporte de la rigueur à l'approche comparative.

Étape	Objectif de connaissance
Ouverture	Trajectoire personnelle et d'implication
Raconter la controverse	Perspective personnelle de la controverse
Se raconter dans la controverse	Positionnement et revendications Valeurs et motivations Pratiques communicationnelles
Raconter les autres dans la controverse	Représentation et perception du réseau relationnel
Clôture	Précisions ou thèmes non abordés Suggestion de contacts

Tableau 2. Synthèse de la grille des entretiens semi-directifs

Entre mars 2021 et novembre 2022, nous avons mené 30 entretiens auprès de 32 enquêté·es, 12 pour le cas « Amazon » et 18 pour le cas « Saint-Brieuc ». Au total, nous avons échangé avec 6 catégories de personnes impliquées dans les controverses (voir tableau 3). Les entretiens ont été menés en présentiel, par visio-conférence ou par téléphone, chaque modalité ayant un impact sur la négociation et sur la conduite des entretiens, ce que nous montrerons dans la suite de cet article. La durée varie entre 42 minutes et 2h30, les plus courts étant généralement réalisés au téléphone.

Catégorie	Amazon	Saint-Brieuc	Modalités
Médiatique	3	7	Visio (2), Téléphone (5), présentiel (3)
Politique	2	2	Visio (1), téléphone (3)
Activiste	6	2	Visio (6), téléphone (1), présentiel (1)
Riveraine	1	2	Visio (1), téléphone (1), présentiel (1)
Industrielle	0	1	Téléphone
Professionnel·le de la pêche	0	6	Présentiel (6)

Tableau 3. Catégorisation des interlocuteur·ices et modalités des échanges

L'ensemble des entretiens a été enregistré avec l'accord explicite des interlocuteurs. Ils ont été anonymisés afin d'éviter le risque d'exposer publiquement certains acteur·ices vulnérables. Nous le précisions lors de nos prises de contact, en espérant que cette attitude rassure certain·es, ce qui s'est avéré être le cas pour des interlocutrice·s hésitant·es. Les transcriptions ont été ensuite réalisées « à la main » ou assistées par logiciel (Trint), suivies d'une réécoute pour vérification et ajustement.

NÉGOCIER LA PLURALITÉ DES VOIX

En suivant les principes de l'approche cartographique des controverses, nous avons tenté de donner la parole aux moins audibles. Or, leur faible visibilité dans le débat public a rendu leur identification et la prise de contact plus ardue. La méthode d'échantillonnage a par conséquent été amenée à évoluer progressivement en suivant une approche itérative, les écueils rencontrés sur le terrain nous menant à diversifier nos démarches pour négocier les entretiens.

Des stratégies d'échantillonnage favorisant les « expert·es »

Dans la première phase de notre travail de terrain, nous avons été confrontée à une surreprésentation d'interlocuteur·ices expert·es de la parole. Notre échantillon final en est la preuve : sur trente entretiens, vingt ont été menés auprès de personnes classé·es dans les catégories médiatique, politique, activiste et industrielle. Afin d'identifier nos interlocuteur·ices, nous nous sommes d'abord appuyée sur un travail de veille mené sur Facebook et Twitter afin d'identifier des acteur·ices s'exprimant publiquement et de manière réitérée. Ce sont ceux et celles que nous avons contacté·es dans un premier temps. La veille s'est poursuivie tout au long de l'enquête. Cette stratégie apparaît dans d'autres études portant sur des controverses publiques (Andrianasolo, *op. cit.*). Or, elle n'est pas dépourvue d'écueils. Étant façonnées par l'infrastructure technique des dispositifs, elle-même construite pour répondre à des intérêts économiques et stratégiques des concepteurs, les données issues des plateformes socio-numériques sont porteuses de représentations propres aux dispositifs (Loubère, 2021) et par conséquent ne peuvent être considérées comme neutres. Cette méthode d'échantillonnage conduit alors à privilégier, dans un premier temps, ceux et celles qui maîtrisent le mieux les codes algorithmiques de la plateforme et dont les publications sont mises en avant. Un travail de veille complémentaire a été mené sur les sites web des principaux titres de presse régionale couvrant les territoires des controverses étudiées. Celui-ci a aussi favorisé l'identification et prise de contact d'acteur·ices bénéficiant d'une visibilité médiatique.

Ensuite, nous avons mobilisé la méthode dite « boule de neige » reposant dans la constitution progressive d'un échantillon d'enquêté·es en demandant aux premièr·es de recommander d'autres personnes susceptibles de participer à l'enquête. Si elle peut s'avérer efficace, elle peut aussi conduire à une forte homogénéisation de l'échantillon (Sauvayre, 2021). Ainsi, appliquée à des acteur·ices dominant le débat dans les controverses, cette stratégie a renforcé leur surreprésentation. Dans le cas « Amazon », l'effet boule de neige nous a amenée à multiplier les entretiens avec les activistes membres du même réseau d'opposition dotés d'un capital communicationnel et médiatique important.

Cette surreprésentation des expert·es cache les nombreux refus et difficultés à accéder à certain·es d'entre-eux et elles. Très souvent, nous avons été confrontée au silence : malgré nos relances multiples, de nombreux élu·es régionaux, membres de l'administration, ou chargé·es de communication pour des groupes industriels ne nous ont jamais adressé une réponse. De nombreux refus nous ont également été adressés, principalement de la part de journalistes locaux.

La (n)ethnographie, une démarche compréhensive et inclusive des moins audibles

Afin d'élargir notre échantillon et de contrecarrer la représentation des expert·es, nous avons adopté par la suite des méthodes ethnographiques à visée compréhensive. Plus précisément, nous avons privilégié une modalité proche de la (n)ethnographie telle qu'Irène Despontin-Lefebvre la conçoit, à savoir comme une sorte de continuum entre observations des espaces en ligne et hors-ligne (2023), ce qui suppose de considérer qu'ils sont tous les deux constitutifs d'un même phénomène social.

Nous nous sommes rendue sur le terrain dès que cela a été possible (à deux reprises, une semaine à chaque fois à une année d'intervalle). Nous voulions nous familiariser avec

l'environnement, rencontrer des enquêté·es en personne et discuter avec les habitants ordinaires dans l'espoir de trouver des paroles moins audibles. En parallèle, nous avons mené, de manière plus ou moins régulière et sur une durée proche d'une année, des observations ethnographiques au sein de groupes Facebook, régionaux ou thématiques, concernant les territoires et les objets étudiés¹. En observant ces arènes moins légitimées dans le débat, nous avons alors pu suivre des échanges « *à bas bruit* » (Da Silva, 2022) invisibles dans les arènes médiatiques ou institutionnelles et pourtant essentiels à la compréhension des dynamiques relationnelles à l'œuvre dans les controverses (voir Figure 1). De même, ce type de méthode a permis - à défaut de pouvoir nous entretenir avec une large partie des utilisateur·ices - de situer leurs paroles étudiées par le biais d'une méthode statistique et donc découpée du contexte de production.



Figure 1. Capture d'écran issue d'un groupe public Facebook étudié pour la controverse « Saint-Brieuc » révélant un « débat à bas bruit »

Un regard compréhensif a également été posé sur les échanges qui n'ont finalement pas abouti à un entretien. En effet, si la négociation n'est pas toujours fructueuse, elle donne la possibilité pour autant de faire émerger des éléments substantiels capables d'enrichir l'analyse et la compréhension des rapports de force à l'œuvre. Dans le cas « Saint-Brieuc », de échanges avec des journalistes locaux ont, par exemple, révélé le caractère hautement sensible de la controverse : certain·es s'étaient mis·es en retrait pour des raisons de sécurité. Cette même attention compréhensive a été apportée aux silences qui sont devenus par moments des objets d'enquête en soi, que des entretiens menés nous ont aidé en partie à éclairer, comme l'illustrent les propos de ce journaliste au sujet du mutisme des élus régionaux et locaux dans la controverse :

« *L'interview avec le président du Conseil régional... J'ai négocié 6 mois pour l'obtenir. C'est parce que il voulait pas s'expliquer, le sujet est trop sensible, il y a trop d'enjeux ... Il y a aussi des élus qui étaient pour mais ne voulaient pas trop le dire pour pas se mettre à dos ceux qui sont contre en période électorale* »

L'approche (n)ethnographique s'est avérée d'une part fructueuse, nous donnant accès à des acteur·ices qui avaient échappé aux premières méthodes d'échantillonnage. Pêcheurs, activistes locaux et peu actifs sur les réseaux socio-numériques ou encore riverains sont ainsi venus rejoindre notre échantillon et ont offert une vision davantage plurielle et inclusive des phénomènes observés. D'autre part, dès lors qu'elle revêt d'une dimension compréhensive des logiques sociales à l'œuvre (Weber et Beaud, 2003), la (n)ethnographie a permis de situer les paroles des enquêté·es à l'égard des jeux d'acteurs à l'œuvre dans la controverse et d'apporter ainsi une granularité plus importante à l'interprétation des analyses textométriques et statistiques.

NÉGOCIER LA POSTURE DU CHERCHEUR EN ENTRETIEN

Une fois l'entretien négocié, l'adaptation est tout de même restée le mot d'ordre. Les tensions qui traversent une controverse ne peuvent disparaître lors de l'entretien. Et ce d'autant plus lorsque l'enquête est menée alors que la controverse est ouverte et que les acteur·ices y sont plongé·es. Comme le souligne Gilles Bastin, « *le contrôle de l'interview est l'objet d'une dispute dont il n'est pas toujours sûr que celui qui pose les questions puisse sortir vainqueur* » (*op. cit.*, p. 46). En effet, les tentatives de recrutement et de ralliement à la cause des interlocuteur·ices sont récurrentes dans les analyses de controverses (Allard-Huver, 2021). Nous avons alors été placée par nos interlocuteur·ices dans différentes postures non exclusives : celle d'arbitre devant laquelle il faudrait plaider sa cause, celle d'une confidente qui leur prête une oreille attentive ou encore celle d'une interlocutrice supposée ignorante des faits à laquelle il faudrait tout « faire comprendre ». Les modalités de ralliement et les postures qui nous sont assignées varient entre interlocuteur·ices « experts de la parole » et ceux ou celles peu habitué·es à l'exercice de l'entretien sociologique ou à la prise de parole en public. Afin de neutraliser autant que possible ces tensions pendant l'entretien et d'éviter la perte de *contrôle*, Venturini et Munk (*op. cit.*) suggèrent d'éviter d'adopter une position supérieure aux enquêté·es, leur imposant notre propre cadre interprétatif, ou inférieure, notamment vis-à-vis des *expert·es de la parole*, maîtrisant des codes langagiers qu'ils et elles chercheraient à imposer. Un équilibre qui n'est pas toujours facile à atteindre.

Soupeser les tentatives de renversement des « expert·es »

Chez les « expert·es », les tentatives de ralliement sont surtout passées par des manœuvres de renversement de l'entretien. La monopolisation de la parole a été particulièrement présente dans les entretiens menés auprès d'élus. Celle-ci a pu être favorisée par notre méthode de négociation en amont. Ayant obtenu peu de réponses de cette catégorie d'acteur·ices, nous avons accepté les termes qu'ils ont imposés : modalités à distance (téléphone ou visio conférence) ou encore temps d'échange limité (le plus long de ces entretiens dure 52 minutes). Bien que plus subtiles, des tentatives de renversement de l'entretien ont également été déployées par des journalistes. Certain·es font recours à la pratique du *off*. Se pose alors un double questionnement éthique : devons-nous respecter le souhait de l'interlocuteur·ice ou bien nous tenir à une rigueur scientifique qui voudrait analyser l'ensemble des données collectées ? D'autres journalistes, situé·es « dans une posture inversée par rapport à [leurs] interactions traditionnelles » et « connaissant les ficelles de la pratique » (Broustau et al., *op.cit.*, p.9), renversent les rôles et nous adressent leurs propres questions au sujet de nos observations et interprétations.

In situ, ces tentatives peuvent déstabiliser. Les modalités à distance, et notamment les appels téléphoniques, renforcent l'inconfort et compliquent la reprise en main de l'entretien. C'est alors que le retour à la grille d'entretien est particulièrement utile. Bien que cela puisse casser parfois maladroitement la fluidité apparente de l'échange, des formules telles que « *Je vous remercie. Si cela ne vous dérange pas je voudrais maintenant que nous abordions [x thème]* » . A posteriori, ces manœuvres de recrutement sont porteuses d'informations, il convient alors de les noter en cours d'entretien. Par exemple, certaines postures des enquêté·es nous semblaient indiquer une familiarité avec le milieu médiatique. Le croisement dans l'analyse des propos recueillis avec les résultats textométriques, les observations (n)ethnographiques et le travail de documentation révèlent que ces enquêté·es ont souvent mobilisé, lors des échanges, des éléments discursifs présents dans d'autres situations d'énonciation, notamment médiatiques : communiqués de presse, tweets, interviews. Un autre exemple est celui des propos tenus en *off*. Ils échappent au codage thématique et ne seront pas publiés. Or, ils sont exposés, au même égard que les notes de notre journal de terrain, à un exercice de contextualisation contribuant à situer les paroles codées. Ou encore, les questions que les enquêté·es nous adressent ont pu éclairer leurs postures ou intérêts. Encore une fois, elles échappent au codage thématique, mais sont

mobilisées dans la triangulation analytique.

Accorder une place aux émotions dans l'analyse

Du côté des non-expert·es, nous avons constaté une stratégie de ralliement - consciente ou pas - appuyée sur une forte charge émotionnelle. Des longs silences, des voix cassées ou une hausse soudaine du ton sont autant de signes qui traduisent colère, tristesse ou frustration chez certain·es enquêté·es. Nous retrouvons dans notre carnet de notes des remarques consignées pendant le temps de l'entretien, ou juste après, qui témoignent de nos impressions vis-à-vis des émotions de nos interlocuteur·ices et de notre propre ressenti au moment de l'échange.

Dans certains terrains sensibles, l'échange en visio conférence favoriserait le « dévoilement de soi » (Milon, 2022). Notre expérience indique le contraire : les émotions se dévoilent davantage lorsque l'entretien a lieu en présentiel. Lorsque nous avons rencontré nos enquêté·es en personne, nous leur avons laissé le choix du lieu. Cafés, bords de mer, marchés... Certains de ces lieux bruyants, exposés au vent ou à la pluie ont réduit la qualité des enregistrements et compliqué la transcription par moments. Cela a également impliqué que nous nous déplacions dans des lieux parfois difficiles d'accès ou inconnus. Ici encore, ce renoncement aurait pu compromettre la négociation *in situ*. Or, il nous semble que l'inverse s'est produit : les enquêté·es se sentant à l'aise, ils et elles sont plus rapidement entré·es en confiance, nous laissant finalement conduire l'échange. La difficulté ici rencontrée a été de trouver un équilibre entre offrir une écoute attentive, accompagnée d'un haut degré d'empathie nécessaire à la mise en confiance de l'enquêté·e et trouver la juste distance afin d'éviter autant que possible de jouer un rôle actif et d'exercer une influence sur le terrain (Boumaza et Campana, 2007).

Dès lors que les émotions peuvent influencer la perception du terrain (*ibid.*), nous attendions plusieurs semaines avant d'initier l'analyse de ce type d'entretien afin de trouver une distanciation nécessaire à l'objectivité. Pourtant, il ne s'agissait pas d'effacer les émotions : ni les nôtres, utiles à l'exercice réflexif et à une analyse située, ni celles de nos enquêté·es. Souvent oubliées dans l'analyse des controverses, ces dernières sont pourtant constitutives du phénomène (Huët et Sarrouy, *op. cit.*). Les émotions relevées chez nos interlocuteur·ices et répertoriées dans les notes d'entretien ont été intégrées au codage thématique des entretiens. Dans un premier temps, un code « *émotion y* » a été utilisé. Dans un second temps, ces codes ont été rattachés aux thématiques principales de la grille d'analyse. Par exemple, la thématique « identité » tient compte des émotions codées (telles que « frustration » ou « dégoût ») qui éclairent les positionnements ou motivations des enquêté·es. Pour la thématique « accès, sélection et tri de l'information », les émotions (telles que « confiance » ou « fierté ») se révèlent être un critère de sélection des sources d'information. Ces émotions codées ont aussi éclairé sur les modes d'action empruntés par les enquêté·es moins visibles dans le débat. Nous comprenons par exemple que l'usage récurrent et intensif de Facebook par ce type d'acteur·ices n'est pas uniquement lié à une facilité d'accès ou à une familiarité avec la plateforme, mais aussi à l'usage réactif qu'elle accorde, les émotions pouvant alors y être exposées à vif.

CONCLUSION

L'exercice réflexif auquel nous nous livrons dans cet article fait émerger plusieurs pistes pour des futures analyses communicationnelles de controverses soucieuses d'éviter la minorisation des acteur·ices moins audibles dans l'analyse des rapports de force. Cet exercice confirme la pertinence d'articuler la conduite des entretiens avec une démarche (n)ethnographique immersive dans les territoires d'ancrage des controverses ainsi que dans des espaces numériques moins visibles. Une présence prolongée ou réitérée, armée d'une méthodologie d'observation bien préparée contribuerait à constituer un échantillon d'enquêté·es « par le bas ». Elle renforcerait aussi la familiarité des chercheur·es avec le

terrain afin de mieux comprendre en amont des entretiens les tensions qui traversent la controverse. Cela faciliterait l'adaptation de sa posture lors de l'échange et permettrait de situer avec finesse les propos recueillis dans le contexte social étudié. La démarche (n)ethnographique gagnerait à être entamée dans une phase exploratoire qui permettrait de mieux anticiper l'entrée dans le terrain (Despontin Lefèvre, op. cit.) ce qui a manqué à notre démarche.

Dans cette même logique, l'intégration de la dimension émotionnelle qui peut prévaloir pour certains entretiens dans l'analyse à froid donne accès à une lecture des phénomènes plus fine, fondée sur l'expérience sensible des acteur·ices. S'engager dans cette démarche nécessite également une prise de conscience, préalable à l'enquête par entretien, de la capacité des chercheur·es à peser sur la situation analysée et de la reconnaissance par certains enquêtées de cette influence potentielle, qu'ils ou elles tentent de mobiliser à leur avantage. Il semble alors essentiel *in situ* de noter les dynamiques à l'œuvre dans la négociation du contrôle de l'entretien et *a posteriori* de l'intégrer dans la triangulation analytique des matériaux. Cela offre la possibilité d'éclairer les positions que les acteur·ices veulent imposer au sein de la controverse tout en intégrant une démarche réflexive à l'analyse.

NOTES

¹ « Contre l'aéroport de notre-dame-des-landes », « Gilet jaune Loire-Atlantique », « Oui Amazon Montbert », « Ensemble pour un littoral sans éoliennes », « Petite pêche de Bretagne Nord », « Vents et Territoires », « contre les éoliennes en baie de saint Brieuc »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Allard-Huver, François (2021), « Ce que les SIC font aux controverses environnementales, ce que les controverses environnementales font aux SIC », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, [en ligne], consulté le 10 janvier 2025, <http://journals.openedition.org/rfsic/10215>.

Andrianasolo, Nathanaëla (2019), « L'engagement des acteurs de l'information lors de mobilisations féministes à l'ère du numérique : le cas de Tim Hunt sur Twitter », *Les Cahiers du numérique*, vol. 15, n° 3, p. 81 104.

Badouard, Romain ; Mabi, Clément (2015), « Le débat public à l'épreuve des controverses ». *Hermès, La Revue*, n° 71, p. 145 151.

Bastin, Gilles (2012), « Le “cas Mathieu” ou l'entretien renversé », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, p. 40-51.

Boumaza, Magali ; Campana, Aurélie (2007), « Enquêter en milieu “difficile” : Introduction », *Revue française de science politique*, vol. 57, n° 1, p. 5 25.

Broustau, Nadège ; Jeanne-Perrier, Valérie ; Le Cam, Florence ; Pereira, Fabio H (2012), « L'entretien de recherche avec des journalistes. Propos introductifs », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, n°1, p. 6-12.

Combessie, Jean Claude (2007), « II. L'entretien semi-directif » (p. 24-32), in Combessie, Jean Claude, *La méthode en sociologie*, Paris : La Découverte.

Da Silva, Jaércio (2022), *Un concept sur la toile. Circulation et traduction à bas bruit de l'intersectionnalité*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris-Panthéon-Assas.

Demazière, Didier (2012), « L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête », *Sur le journalisme, About*

journalism, Sobre jornalismo, vol. 1, p. 30-39.

Despontin Lefèvre, Irène (2023), « Négocier sa position en et hors ligne en terrain féministe », *Communication, [en ligne]*, consulté le 19 janvier 2025, <http://journals.openedition.org/communication/18019>.

Gaillaguet, Jérôme (2022), « Comprendre l'expérience critique ordinaire : Enjeux épistémiques et méthodologiques d'une enquête sur l'hésitation vaccinale », *Questions Vives. Recherches en éducation*, n° 37, [en ligne], consulté le 10 janvier 2025, <http://journals.openedition.org/communication/18019>.

Haraway, Donna (1988), « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575 599.

Huët, Romain ; Sarrouy, Olivier (2015), « Le fleuve et ses berges : la sociologie des controverses, ou la négation de l'existence », *Hermès, La Revue*, vol. 73, n°3, p. 101 108.

Loubère, Lucie (2021), « Mouvements sociaux sur Twitter et Digital Methods : Des données aux analyses », *Terminal*, [en ligne], consulté le 12 mai 2025, <http://journals.openedition.org/terminal/7054>.

Milon, Catherine (2022), « Ce(lles) que la visioconférence rend visible(s) », *Socio-anthropologie*, n°45, p. 179-195.

Ratinaud, Pierre (2014), *Iramuteq : Interface de R pour les analyses multidimensionnelles de textes et de questionnaires*, <http://www.iramuteq.org/>.

Rennes, Juliette (2016), « Les controverses politiques et leurs frontières », *Études de communication*, n° 47, p. 21-48.

Rogers, Richard (2009), *The End of the Virtual : Digital Methods*, Amsterdam : Amsterdam University Press.

Sauvayre, Romy (2021), « Chapitre 4. La prise de contact », (p. 61 85) in Sauvayre, Romy, *Initiation à l'entretien en sciences sociales*, 2e ed., Paris : Armand Colin.

Smyrnaios, Nikos ; Tsimboukis, Panos ; Loubère, Lucie (2021), « La controverse de Didier Raoult et de sa proposition thérapeutique contre la COVID-19 sur Twitter : Analyse de réseaux et de discours », *Communiquer*, [en ligne], consulté le 10 janvier 2025, <http://journals.openedition.org/communiquer/8309>.

Thiong-Kay, Laurent (2020), « L'automédia, objet de luttes symboliques et figure controversée. Le cas de la médiatisation de la lutte contre le barrage de Sivens (2012-2015) », *Le Temps des médias*, vol. 35, n°2, p. 105 120.

Thiong-Kay, Laurent (2023), « Facebook comme appui médiatique de l'action collective : Fabrique des groupements et intégration du mouvement contre le barrage de Sivens », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 23/4, p. 91 108.

Tra, Bi Zamblé Mathieu (2024), *Polyphonie sur les médias socionumériques : Le cas des interactions sur YouTube à propos des feux de forêt d'Amazonie*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Bourgogne Franche-Comté.

Venturini, Tommaso; Munk, Anders Kristian (2021), *Controversy Mapping : A Field Guide*, Cambridge : Polity Press.

Weber, Florence ; Beaud, Stéphane (2003), *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris : La Découverte.

Les enjeux de l'anonymisation dans une enquête auprès d'expert·e·s de la question des violences sexuelles

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Camille Riou

*Camille Riou est doctorante à l'Università Dante Alighieri, elle est associée au Centre Internet et Société (CIS) - CNRS, ainsi qu'au Céditec de l'Université de Créteil.
camille.riou@gmail.com*

Plan de l'article

Résumé et mots clés en français

Title, abstract and keywords in english

Titulo, resumen y palabras clave en español

Introduction

Résistance à l'anonymisation

L'anonymisation en terrain sensible

Conclusion

Notes

Références bibliographiques

Annexes

RÉSUMÉ

Cet article porte sur les tensions entre confidentialité et enjeux éthiques de la recherche en terrain sensible. À partir d'une enquête sur les mobilisations contre les violences sexuelles en France et en Italie, il analyse les résistances à l'anonymisation, particulièrement chez des enquêté·e·s expert·e·s de la parole publique. Il explore la manière dont l'anonymisation des entretiens sociologiques est négociée entre enquêteur·ice et enquêté·e, révélant les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la relation. Si certain·e·s perçoivent l'anonymisation comme une protection, d'autres y voient une dépossession de leur parole et de leur légitimité politique.

Mots clés

Anonymisation, Enquête qualitative, Expertise, Éthique de la recherche, Violences sexuelles, Entretien sociologique.

TITLE

The challenges of anonymization in a qualitative inquiry of experts on sexual violence.

Abstract

This article examines the tensions between confidentiality and ethical issues in research conducted in sensitive contexts. Based on a study of mobilizations against sexual

violence in France and Italy, it analyses resistance to anonymization, particularly among interviewees who are experienced in public discourse. It explores how the anonymization of sociological interviews is negotiated between researcher and participant, revealing the power dynamics at play in the research relationship. While some perceive anonymization as a form of protection, others see it as a dispossession of their voice and political legitimacy.

Keywords

Anonymization, Qualitative research, Expertise, Research ethics, Sexual violence, In-depth interview.

TÍTULO

Los desafíos de la anonimización en una encuesta a expertas sobre la violencia sexual.

Resumen

Este artículo examina las tensiones entre la confidencialidad y los desafíos éticos de la investigación en contextos sensibles. A partir de un estudio sobre las movilizaciones contra las violencias sexuales en Francia e Italia, analiza las resistencias a la anonimización, especialmente entre entrevistadxs con experiencia en el discurso público. Explora cómo se negocia la anonimización de las entrevistas sociológicas entre investigadorex y entrevistadx, revelando las relaciones de poder presentes en la interacción. Mientras que algunxs perciben la anonimización como una forma de protección, otrxs la consideran una forma de despojo de su palabra y de su legitimidad política.

Palabras clave

Anonimización, Investigación cualitativa, Experticia, Ética de la investigación, Violencias sexuales, Entrevista sociológica.

INTRODUCTION

Dans cet article, nous¹ analyserons les modalités selon lesquelles l'anonymisation a été débattue au cours de notre enquête et la manière dont ces négociations s'inscrivent dans un rapport de pouvoir caractéristique de la relation enquêteur·ice-enquêté·e (Demazière, 2008). Les entretiens sur lesquels se fonde cet article ont été recueillis durant notre recherche doctorale sur les pratiques communicationnelles des militant·e·s contre les violences sexuelles pour infléchir un travail législatif en cours (en France, loi Schiappa, 2017-2018², en Italie, Codice Rosso, projet de loi Pillon, 2018-2019³). Nous avons mené trente entretiens semi-directifs, répartis équitablement entre les deux pays, principalement auprès de militant·e·s aux profils variés : figures médiatisées ou institutionnellement reconnues, responsables politiques engagé·e·s, mais aussi acteur·ice·s « ordinaires », autrement dit des « *protagonistes non consacrées par la mémoire instituée ou les scènes médiatiques* » (Neveu, 2008 in Achin et Naudier, 2010).

Dans cet article, nous mettons en regard le statut de « *professionnelle de la parole* » pour qui « *la situation d'entretien est partie intégrante de [leur] activité* » (Demazière, 2008) et le statut d'experte au sens d'une « *personne avertie, instruite, savante dans*

un domaine particulier des pratiques et des connaissances » (Dubois et al., 2005), statuts conférant une certaine légitimité au sein de l'espace public, que partagent de nombreux·euses enquêté·e·s de notre échantillon avec le choix méthodologique et épistémologique d'anonymiser les entretiens. Il s'agira ici d'adopter une perspective centrée sur la situation d'entretien, en s'intéressant à la manière dont les acteur·ice·s réagissent aux modalités de celui-ci (Demazière, 2008), afin de saisir en quoi ces réactions sont porteuses de sens. Nous essayerons de comprendre les facteurs qui amènent les acteur·ice·s à adhérer ou à rejeter cette décision imposée par le·a chercheur·se.

Nous posons l'hypothèse que les résistances ou les adhésions au dispositif d'entretien proposé résultent des écarts de position sociale (genre, race, classe, âge, nationalité, etc.) entre enquêteur·ice et enquêté·e, au bénéfice de l'un·e ou de l'autre selon les contextes. Cependant, nous nuançons cette première hypothèse par une seconde : le lien entre résistance/adhésion et caractéristiques sociales peut être complexifié dans le cas d'un terrain portant sur un « sujet sensible » (comme celui des violences sexuelles) que Raymond M. Lee et Claire M. Renzetti définissent comme : « *Une situation qui représente potentiellement une menace importante pour les personnes impliquées, dont l'émergence rend problématique, pour le·a chercheur·se et/ou les enquêté·e·s, la collecte, la conservation et/ou la diffusion des données de recherche* » (Renzetti et Lee, 1993, p. 5). Évoquer la violence sexuelle qu'un·e enquêté·e a subie, même si la question n'est pas le centre de l'interaction, engendre un coût ne serait-ce que psychologique. De plus, même en dehors d'un terrain sensible : « *L'entretien constitue toujours une intrusion dans la vie des personnes contactées : intrusion dans leur agenda et leur temps personnel, mais aussi intrusion dans leur intimité et leur monde personnel.* » (Demazière, 2008) Nous examinerons la manière dont cette variable influence l'attitude de certain·e·s enquêté·e·s face au dispositif de l'entretien.

Ces résistances ou ces adhésions à l'anonymisation amènent alors à nous arrêter sur « *l'envers de l'entretien (conditions d'obtention de l'entretien, discussion sur son format et son usage, conventions de retranscription, etc.)* » afin d'objectiver les conditions de production de notre enquête et la manière dont cela influe sur la restitution de nos données (Bastin, 2012). Nous aborderons les « impuretés » et les « ratés » qui ont pavé notre recherche (Bourdeloie, 2019 ; Stavo-Debauge et al., 2017) puisque l'entretien reste une interaction que le·a chercheur·se ne peut totalement maîtriser et au cours de laquelle i·elle doit s'adapter aux réactions des interlocuteur·ice·s (Demazière, 2008).

Cadre théorique

Le lien entre anonymisation et rapports de domination a été mis en lumière par Baptiste Coulmont dans le cadre de ses réflexions sur la restitution des données issues du terrain. Il souligne notamment la manière dont le choix du pseudonyme traduit implicitement et reproduit des hiérarchies sociales entre enquêteur·rice et enquêté·e (Coulmont, 2017). L'anonymisation est un processus de transformation des données qui recoupe « *l'ensemble des pratiques mises en œuvre pour réduire au mieux le risque de réidentification des individus* » (Bendjaballah et al., 2023). Il s'agit de protéger les enquêté·e·s du risque d'être reconnu·e·s au travers de la mise en place d'un « *pacte d'entretien* » qui scelle les modalités de celui-ci et de l'usage des données qui en seront issues (Beaud et Weber, 1997, p. 189). Aude Béliard et Jean-Sébastien Eidelman établissent une distinction entre :

Confidentialité et anonymat [qui] sont [...] les deux faces d'un même problème, celui de garantir aux enquêtés une dissociation entre leurs paroles - parfois aussi leurs actes - et leur identité, soit par rapport à ceux qui les connaissent, autres enquêtés ou proches (confidentialité), soit par rapport à la masse anonyme des lecteurs potentiels (anonymat). (Béliard et Eidelman, 2008, p. 124)

Largement utilisée en sciences sociales lors de la diffusion des données issues d'une enquête, l'anonymisation pose cependant des questions que ce soit en termes de techniques à employer (Zolesio, 2011), de contraintes de scientificité - ce processus s'insérant dans une exigence contradictoire de rigueur scientifique et de protection des enquêté·e·s (Bendjaballah *et al.*, 2023; Coulmont, 2017) -, qu'en tant que choix à justifier auprès des interlocuteur·ice·s. Il engage le·la chercheur·se auprès de ses enquêté·e·s puisque, sauf exception, l'enquêteur·ice connaît le nom de la personne avec laquelle elle échange, et i·elle doit donc mettre en place un travail actif pour dissimuler l'identité de celle-ci.

Conditions de production des données

Les entretiens sociologiques, initialement absents de notre protocole, ont été intégrés dans un second temps. Sans expérience préalable, nous avons appris par la pratique, en adaptant progressivement notre dispositif. Nous avons opté pour une anonymisation systématique, bien que sa mise en œuvre ait soulevé des interrogations de terrain. Un discours introductif permettait de présenter notre démarche, d'obtenir le consentement, et d'annoncer l'enregistrement - rarement contesté, sauf une fois (ITW Fr 12). De plus, dans le contexte italien, nous explicitions notre position d'« outsider » afin de légitimer certaines questions (Müller, 2015).

Le type d'anonymisation choisi les entretiens, hormis deux menés en face à face en France, ont été conduits à distance, autrement dit, « *par appel téléphonique ou par appel vidéo* », où « *(la/le sociologue n'est pas situé·e dans le même environnement spatial que l'enquêté·e) et [...] par conséquent*, médiatisés par un outil de télécommunication (*téléphone ou ordinateur interposés*) ». (Lévy-Guillain *et al.*, 2023) Ce dispositif d'entretien entraîne des conséquences sur la production des données issues du terrain (Thevriot, 2021 ; Boutanquoi, 2023). Il ne fut pas possible de collecter des données non-verbales et contextuelles renforçant l'analyse (Beaud, 1996). De plus, il fut beaucoup plus facile aux enquêté·e·s de quitter le dispositif s'i·elles considéraient que cela ne leur convenait pas. Toutefois, ce procédé nous a donné la possibilité de mener ces entretiens dans un espace géographique dispersé en un temps réduit.

Le type d'anonymisation choisie pour la restitution des données fut d'abord numérique (ex. ITW Fr 1, ITW It 1). Cependant, cette modalité de désignation se révéla peu lisible. Nous avons alors recontacté les enquêté·e·s afin de leur proposer de choisir, si i·elles le souhaitaient, un pseudonyme leur convenant. Nous avons retenu un système combinant un prénom et la première lettre, en majuscule suivie d'un point, d'un nom de famille fictif (ex. Sofia N.), afin de traduire l'hétérogénéité sociale du corpus, en combinant : « *les prénoms [...] surtout associés à des individus situés au bas de l'échelle sociale* », à « *l'élégance discrète d'un monogramme* » (Coulmont, 2017), à l'exception d'un cas où l'identifiant chiffré fut conservé à la demande de l'intéressée.

Un échantillon d'enquêté·e·s socialement hétérogène

La réalité économique et sociale des enquêté·e·s et de l'enquêteur·ice traverse les échanges. Il est nécessaire d'analyser la manière dont les différents rapports sociaux de genre, classe, race ou ceux liés à l'âge (Rennes, 2019) opèrent dans l'interaction. Les terrains sur lesquels nous enquêtons sont particuliers. Ils réunissent des personnes expertes du discours et d'un niveau social élevé, mais aussi des militant·e·s « ordinaires » voire en situations précaires n'étant pas forcément habitué·e·s aux demandes d'entretiens de la part de chercheur·se·s. Deux enquêtées, une française et une italienne, nous demandent ainsi comment nous sommes remontée jusqu'à elles. Elles n'ont pas pleinement conscience des traces numériques laissées par leur engagement, et semblent accoutumées à une forme d'anonymat propre à un militantisme ancré dans leur quotidien.

Dans le tableau en annexe, nous constatons qu'en France, 14 des 15 et en Italie, 12 des

15, personnes interrogées peuvent être considérées comme habituées à la prise de parole publique, que ce soit par des compétences acquises au sein de leur pratique militante et qui leur ont permis d'obtenir une légitimité sociale, ou par une carrière professionnelle au sein de laquelle elles ont développé des compétences d'expression et un réseau, qu'elles ont ensuite exploité dans leur militantisme (ex. journaliste, juriste, etc.). De nombreuses informations de ce tableau (ex. l'âge arrondi au multiple de 5 le plus proche ou encore la profession) ont été généralisées, notamment lorsque la désignation plus précise entraînait un risque d'identification de l'enquêtée (nom de l'organisation, profession précise, etc.) afin de préserver l'anonymat (Bendjaballah et al., 2023) et d'obéir à des principes de confidentialité (Béliard et Eidelman 2008). En raison de leur profession, de nombreux·ses enquêté·e·s appartiennent à des classes sociales supérieures, voire dominantes (avocates, psychologues, journalistes, professionnelles associatives, etc.). En outre, le statut de certain·e·s en tant qu'acteur·rice·s du débat public les conduit à maîtriser la prise de parole ainsi que la construction de leur discours. La plupart des personnes interrogées affirment avoir développé une expertise sur les violences sexuelles dans le cadre de leur engagement. Cette expertise, qu'elle soit professionnelle ou profane, implique « une production de savoir, caractérisée par un certain degré de technicité et investie dans un processus politique à des fins décisionnaires » (Mouchard, 2020).

Il est toutefois nécessaire de rester « *attentifs à l'hétérogénéité sociale des catégories regroupées sous le terme de dominantes* » (Chamboredon et al., 1994). En effet, la trajectoire des enquêté·e·s reste souvent marquée par des expériences de précarité (interruption de carrière, reconversion, etc.) caractéristiques des rapports sociaux de genre, classe, race, nationalité, etc. De plus, les caractéristiques sociales des personnes interrogées ne permettent pas, à elles seules, de contextualiser l'interaction de manière à saisir les facteurs qui les conduisent à adhérer ou à rejeter le principe d'anonymisation. En effet, cette (non)précarité sociologique peut être altérée par le vécu de l'expérience traumatique que sont les violences sexuelles. Celles-ci induisent une précarité biographique du fait des conséquences psychiques que provoquent de tels faits. De nombreuses personnes militant au sein du mouvement de lutte contre les violences sexuelles ont elles-mêmes été victimes de ces violences sous de multiples formes (Kelly, 1987), pratiquement la totalité en France (13 sur 15) et cinq personnes en Italie. De plus, en Italie, trois personnes travaillent ou ont travaillé dans des centres de prise en charge de femmes victimes de violences et trois autres enquêté·e·s sont avocat·e·s spécialisé·e·s dans la défense des victimes.

Par ailleurs, de nombreuses personnes interrogées s'inscrivent dans le mouvement féministe. Or ce courant idéologique tend, si ce n'est à les abolir, du moins à réfléchir aux rapports de domination et de hiérarchisation (Jouët et al., 2017). L'expérience partagée de la précarité ainsi que des convictions féministes communes ont contribué à atténuer les inégalités sociales parfois marquées entre nos enquêté·e·s et nous, qu'elles tiennent à l'âge, à la profession ou au statut reconnu de certain·e·s dans les milieux féministes ou dans l'espace public français et italien. Ces facteurs ont facilité la conduite des entretiens. Nous avons parfois eu le sentiment d'être dans une position relativement égalitaire.

Cette disposition à participer à l'enquête s'explique, dans certains cas, par des motivations militantes. Ainsi, une enquêtée italienne, occupant une position sociale élevée en raison d'une profession intellectuelle supérieure quasi unique à l'échelle mondiale, confie la raison de son acceptation d'un entretien particulièrement long (trois heures) en ces termes : « *je suis aussi activiste et militante à travers cette collaboration avec toi. Pour moi, c'est une forme de militantisme.* » (Ginevra N., militante italienne contre le syndrome d'aliénation parentale, 06 mars 2024). Elle comprend cette démarche comme une prolongation de son engagement féministe, estimant que cet échange contribue à la production de savoirs académiques sur les violences sexuelles et

pourrait, à terme, renforcer la légitimité de son action au sein des institutions. Toutefois, les compétences intellectuelles des enquêté·e·s, combinées à la diversité de leurs caractéristiques sociales, de leurs parcours, de leurs savoir-faire et de leurs convictions politiques influent sur leur rapport à l'entretien et à l'anonymisation.

RÉSISTANCE À L'ANONYMISATION

La conduite d'entretiens avec des professionnel·les de la parole présente une complexité particulière, en raison de la difficulté pour l'enquêteur·ice de maintenir la « *maîtrise de l'interaction* » (Chamboredon et al., 1994). La remise en question de notre décision d'anonymiser les données recueillies constitue, à ce titre, un point de friction révélateur de cet enjeu de pouvoir sur l'échange. Deux interlocuteur·ice·s italien·ne·s, reconnu·e·s pour leur expertise dans l'espace public national, critiquent le dispositif méthodologique adopté, en particulier le choix de l'anonymisation. Selon i·elles, l'anonymisation ne permettait pas de faire valoir leur expertise spécifique, qui, à leurs yeux, avait motivé leur sollicitation pour un entretien. Cette décision ne semblait pas correspondre à l'idée qu'i·elles se sont fait·es de l'entretien. Par conséquent, celui-ci perdait son intérêt initial. Leurs réactions résonnent avec celles de certains élus telles que retranscrites par Didier Demazière :

Habituellement les élus sont sollicités pour produire une parole non substituable, parce que l'intérêt pour leur discours provient de la position particulière occupée par chacun et du personnage public qu'il incarne. L'anonymisation constitue à cet égard une rupture radicale, qui contribue à redessiner le cadre de l'interaction, comme l'indiquent certaines réactions : « je n'ai jamais vu ça », « vous êtes original vous, je ne vois pas pourquoi, je ne comprends pas ». (Demazière, 2008)

Cette « rupture radicale » entre l'enquêté·e et son discours est au cœur du processus d'anonymisation. Il s'agit de décorrérer la personne de ses propos. En imposant l'anonymat à ces expert·e·s de la communication, nous les dépossédonnons donc de leur statut d'auteur. Or, ce rôle remplit une « fonction classificatoire » (Foucault, 1969), en associant un discours à un individu. Il s'agit d'une « forme de propriété » dans laquelle l'auteur·ice assume la responsabilité de sa réflexion, que ce soit d'un point de vue juridique ou dans la volonté de conserver une forme de pouvoir sur celle-ci (*Ibid.*).

La distinction sociale du refus de l'anonymisation

Dès le début de l'échange, le premier enquêté italien remettant en question l'anonymisation, un homme d'une soixantaine d'années, de profession intellectuelle supérieure et habitué à s'exprimer en public et au sein des institutions, Bruno C., donne à voir qu'il conserve une forme de pouvoir symbolique, en affirmant avoir mené des recherches à notre sujet. L'enquêtrice devient alors, à son tour, objet d'évaluation : son interlocuteur interroge à la fois sa légitimité et l'intérêt qu'il pourrait retirer de la rencontre. La première partie de l'entretien, centrée sur sa pratique militante, s'avère difficile à mener. L'enquêté exprime un désintérêt, typique des classes sociales supérieures, à l'égard des considérations pratiques et matérielles (Bourdieu, 1979). Cette distinction sociale se traduit par exemple dans le répertoire d'action qu'il emploie pour militer : « *j'étudie, je participe à des colloques, j'exprime mes idées, je m'expose, je me bats contre des lois injustes, j'approfondis des sujets de multiples façons.* » (Bruno C., militant de protection de l'enfance italien, 23 mars 2024). Nous l'interrogeons, par exemple, sur sa participation à des manifestations publiques, sur les conférences auxquelles il a pris part durant la séquence de mobilisation, ainsi que sur ses pratiques numériques. Il peine à comprendre l'intérêt de nos questions sur des faits qu'il juge futiles. Cela se remarque notamment par ses trente-huit répétitions de la phrase : « *je ne me rappelle pas* ». Au bout d'un certain nombre de questions, il affirme :

« Je suis quelqu'un de théorique, pas de pratique, et donc j'ai tendance à oublier les choses pratiques, tandis que je me souviens plus facilement des choses théoriques. Comme tu le sais, chacun fonctionne à sa manière, non ? » (Ibid.).

L'enquêté associe la recherche universitaire aux grandes théories abstraites, en opposant à celles-ci des sujets qu'il perçoit comme triviaux, tels que les pratiques quotidiennes. Cette forme de résistance s'exprime à la fois dans l'apparente insignifiance que l'enquêté attribue à nos questions et dans leur caractère potentiellement intrusif. Nous nous voyons ainsi contrainte de nous justifier lorsqu'il nous interroge sur le sens de notre démarche, après que nous lui avons demandé s'il prenait des notes pour se souvenir de ses pensées. Il nous confronte en ces termes : *« Je te réponds, pas de problème. Mais tu dois me dire pourquoi ça t'intéresse, pourquoi tu me poses cette question ? » (Ibid.)*

Cette interaction nous met dans une position d'autant plus inconfortable car, bien que maîtrisant l'italien suffisamment pour nous sentir capable de mener un entretien dans cette langue, nous ne sommes pas bilingue et peinons parfois à nous exprimer dans un langage correct et, par exemple, à trouver la traduction du mot « carnet ». L'entretien se délie après environ quarante minutes au moment où nous commençons à l'interroger sur un terrain plus théorique (les raisons d'une telle loi). Il reprend alors le discours et la réflexion qu'il a l'habitude de mener. La possibilité offerte par l'anonymisation de l'entretien n'a pas été saisie par l'enquêté pour dévier du registre discursif dans lequel il semble évoluer avec aisance.

La sensibilité du militantisme face à l'anonymisation

La seconde enquêtée italienne, figure de premier plan d'une importante association féministe et exerçant une profession intellectuelle supérieure, a accepté l'entretien sur la recommandation d'une autre enquêtée avec laquelle l'échange s'était très bien déroulé, ce qui nous permit d'aborder la discussion avec une certaine confiance. Toutefois, l'enquêtée, familière de l'exercice de l'entretien, remet rapidement en question notre volonté d'anonymiser l'échange. Elle peine à en percevoir l'intérêt si sa prise de parole ne s'inscrit pas dans la reconnaissance explicite de son expertise spécifique. Nous commençons malgré tout l'entretien et peu de temps après, au moment d'évoquer son parcours militant, nous lui posons une question naïve sans que nous en saisissions immédiatement la portée. Nous ne comprenons pas d'emblée que nous abordons un événement traversé par des dissensions du mouvement féministe, caractéristiques de celui-ci (Keller et Hirsch, 1990), voire de tout mouvement social. L'enquêtée résiste à l'évocation de ce souvenir et sa réponse demeure évasive. Elle évite toute critique explicite de l'organisation qu'elle dirigeait alors. Elle finit par nous dire quelques minutes après : *« Écoute, je peux te demander juste une petite pause ? J'ai un appel important qui arrive, et ça me dérange. On se reparle dans cinq minutes. Merci, désolée. »* (Entretien du 17 mai 2024) Nous ne parviendrons jamais à reprendre la suite de l'entretien. Nous avions pourtant précisé qu'elle pouvait ne pas répondre si une question la mettait mal à l'aise.

Cet épisode nous rappelle que l'engagement féministe repose autant sur des convictions politiques « rationnelles » que sur un investissement affectif profond. Il ne s'agit pas de renvoyer les femmes à une supposée émotivité caractéristique des stéréotypes de genre, mais plutôt de souligner le travail émotionnel effectué par les militantes féministes et plus largement par les femmes (Hochschild, 1983), ainsi que la dimension affective intrinsèque au militantisme féministe (Ahmed, 2004).

Conserver la maîtrise du discours

La résistance à l'anonymisation manifestée par les deux enquêté·e·s italien·ne·s semble s'ancrer dans un rapport de pouvoir asymétrique, en leur faveur, lié à leur position professionnelle, à leur expertise reconnue ainsi qu'à leur visibilité dans l'espace public

italien. Ce déséquilibre s'accentue par contraste avec notre position de chercheuse affiliée à une petite université privée du sud de l'Italie, disposant de peu de capital qu'il soit économique, social ou symbolique. Pour Bruno C., cette dynamique s'inscrit également dans un déséquilibre des rapports de pouvoir de genre et de classe, opposant un homme bourgeois d'un certain âge à une femme plus jeune. Ainsi lorsque nous reviendrons vers lui pour lui demander un pseudonyme de préférence, il nous demandera « *As-tu acheté mon livre ?* ». Lorsque nous répondrons par l'affirmatif, il ajoutera « *Maintenant, il ne te reste plus qu'à le lire !* » (Bruno C., militant de protection de l'enfance italien, échanges par mail, 17 mars 2025)

L'anonymisation peut être perçue par les enquêté·e·s comme un effacement de leur rôle politique, passé ou présent, ainsi que de leur expertise spécifique, au sein des mouvements de lutte contre les violences sexuelles. Toutefois, dans les deux cas évoqués, la résistance à cette pratique sociologique semble relever aussi d'une autre motivation : celle de ne pas vouloir s'écartier d'un discours public maîtrisé, façonné par leur profession et leur expertise militante, auquel les enquêté·e·s sont accoutumé·e·s et dans lequel i·elles se sentent en confiance. D'une certaine manière, l'exigence d'auctorité leur offre la possibilité de ne pas placer l'entretien sur le terrain de l'intime et du sensible où i·elles seraient amené·e·s à se dévoiler et donc potentiellement à perdre la face (Goffman, 1996). En effet, en se retirant du dispositif, l'activiste féministe italienne a évité de se confronter à un épisode potentiellement éprouvant de son parcours militant, susceptible de la présenter sous un jour moins valorisant ou de la conduire à exposer sa vulnérabilité ainsi que l'intensité de ses émotions face à cet évènement.

L'ANONYMISATION EN TERRAIN SENSIBLE

Cependant, la (re)mise en cause de l'anonymat n'est pas seulement caractéristique d'une inégalité sociale entre l'enquêteur·ice et l'enquêté·e, mais aussi de la question que la recherche aborde, celle des violences sexuelles. Il s'agit d'un « sujet sensible » (Renzetti et Lee, 1993) puisque de nombreux·ses militant·e·s ont i·elles-mêmes été victimes ou proches de victimes. Dans le cadre de leur activisme, nombre d'entre i·elles sont également exposé·e·s à des violences numériques, perpétrées par des groupes masculinistes. Parler de leur expérience peut les exposer à de nouvelles violences si jamais i·elles étaient réidentifiées à travers leur discours. Une enquêtée italienne à qui nous demandons des exemples d'associations masculinistes nous répond, puis ajoute : « *Ne l'écris pas, sinon ils vont me poursuivre en justice. Ils sont très agressifs, vraiment combattifs.* » (Irene R., militante féministe italienne, 6 février 2024) Le ton de sa voix nous rappelle la menace que peut constituer le mouvement masculiniste, reposant sur une idéologie misogyne induisant un processus de déshumanisation des femmes et des minorités, susceptible de conduire à des violences tant physiques que psychiques. L'anonymisation dissocie alors les propos de leur locuteur·ice, garantissant ainsi la protection de l'enquêté·e contre d'éventuelles représailles.

Circonspection envers l'anonymisation

Cette sensibilité du sujet induit des comportements spécifiques de la part de certaines enquêté·e·s. Ainsi, une enquêtée, issue d'une classe sociale favorisée, révèle sa méfiance envers le dispositif lors de l'entretien. Dès le début, alors que nous lui demandons de décliner son nom et son âge, elle note la contradiction de cette demande avec l'affirmation précédente que les données allaient être anonymisées. Elle affirme ainsi : « *Mais je croyais que vous ne vouliez pas mettre les noms, etc.* » (ITW Fr 12, militante française pour l'imprescriptibilité, 19 mars 2024) En ce sens, elle nous somme de nous justifier afin d'avoir une compréhension claire de notre démarche.

Elle nous demande aussi d'arrêter l'enregistrement au moment de nous révéler une

information qu'elle considère confidentielle et qui ne doit laisser aucune trace orale ou écrite. Elle réitère sa défiance lorsque nous lui posons des questions sociodémographiques en fin d'entretien. Elle nous interpelle d'un ton énergique : « *mais c'est pas pour un doctorat que vous faites ça, ce genre de questions là, ça ressemble à une enquête du gouvernement là.* » (*Ibid.*) Elle intensifie alors sa suspicion. Lorsque nous lui demandons si elle souhaite ajouter quelque chose à ce que nous avons dit, elle répond :

Quand ? Là ? Toutes les deux ? Non. Alors comment vous allez faire pour faire attention aux propos que vous allez tenir sur moi, alors que je suis vite cernable quand même, c'est souvent ce que vous dites, même si vous ne me citez pas. Donc il vaut mieux juste faire attention à ce qui est dit et qu'il n'y ait pas de problème. (*Ibid.*)

S'ensuit alors une conversation sur la manière dont nous envisagions d'anonymiser les entretiens. Nous nous perdons dans nos explications, n'ayant pas totalement tranché sur la manière dont nous allions mettre en place concrètement ce procédé dans la restitution des données laissant, l'espace d'un instant, l'enquêtée prendre le contrôle de l'entretien. L'échange épineux se termine lorsqu'elle demande confirmation sur l'éventuelle portée de ses propos :

Elle : La question, c'était : pourquoi vous pensez que dans ce que j'ai dit, il y a des choses qui sont dangereuses ? Je n'avais pas l'impression, mais peut-être que oui. Vous pensez qu'il y a des choses qui sont dangereuses dans ce que j'ai dit ?

Moi : Non, pas du tout. Je me trompe peut-être, mais je n'ai pas l'impression.

Elle : Je chercherais plutôt ça, peu importe qu'on me reconnaisse ou pas, voire s'il n'y a pas des choses dangereuses dans ce que j'ai raconté. C'est tout. (*Ibid.*)

L'enquêtée n'est pas crédule quant à la difficulté d'anonymiser les propos d'une personne dans un milieu d'interconnaissance.

Le risque de parler

La militante est préoccupée par l'avenir de sa parole, la manière dont elle pourrait se retourner contre elle et avoir des conséquences négatives. Cela s'inscrit dans un contexte où parler des violences sexuelles peut entraîner des représailles juridiques de la part des mis en cause par la pratique de procès-baillons et de procès en diffamation comme celui intenté par Pierre Joxe et Éric Brion contre Alexandra Besson et Sandra Muller qui avaient dénoncé en ligne les violences sexuelles subies par ces deux hommes⁵ dans le cadre du mouvement en ligne #balancetonporc, variante française de #MeToo.

L'enquêtée soulève notamment la difficulté de témoigner pour les victimes de violences sexuelles même après #MeToo. Elle affirme : « *je me rends compte que, franchement, j'étais pas responsable du fait de m'être tue, que j'ai pas... C'est simplement que je n'avais pas le droit de parler, que j'avais pas le droit à la parole.* » (*Ibid.*) La parole des victimes de violences sexuelles advient dans une défaillance de l'État et donc, par métonymie, du peuple, à reconnaître les victimes de ce type de violences et à leur rendre justice. Malgré ses réticences, elle accepte l'entretien dans une volonté de transmission, comme elle déclare : « *j'ai toujours pensé qu'il fallait parler et diffuser la parole.* » (*Ibid.*)

Toutefois, si l'enquêtée manifeste une volonté marquée de se protéger et d'éviter les potentielles conséquences liées à sa prise de parole, cela ne l'empêche pas d'entretenir un rapport complexe à l'auctorialité. Cette ambivalence se manifeste notamment dans son refus de choisir un pseudonyme. Lorsque, plusieurs mois après l'entretien, nous lui proposons d'en sélectionner un, elle nous répond : « *Je suis contre les pseudos. Je ne me cache pas derrière un pseudo. Alors faites comme vous voulez. Ce ne sera plus moi.* » (ITW Fr 12, militante française pour l'imprécisibilité, échange en ligne, 7 mai 2025).

Elle rejette l'idée d'endosser une identité travestie, considérant qu'un pseudonyme altérerait l'authenticité de ses propos.

L'anonymisation comme perte de bénéfices du militantisme

Le choix de participer ou non à l'enquête s'inscrit dans un contexte spécifique où le militantisme féministe peut s'articuler à une forme de marketing de soi lié notamment aux logiques des médias numériques (Semenzin, 2022). Ces logiques s'insèrent dans un cadre néolibéral marqué par le désengagement de l'État, qui place les militant·e·s en concurrence pour l'accès à des ressources rares, alors même que leur engagement requiert un travail important. Dans ces circonstances, Francesca O., militante féministe italienne, met en lumière les logiques qui jouent un rôle dans l'acceptation ou dans le refus de participer à cette enquête :

Si une personne de ce type ne te répond pas, c'est peut-être justement parce qu'il ne s'agit pas de quelque chose de prestigieux, où son nom apparaîtrait et pourrait servir à quelque chose, non ? Parce que quand tu dis : « Je t'écris, mais ton nom n'apparaîtra pas », quelqu'un peut se dire : « Alors je ne vais pas perdre mon temps, non ? » Mais au contraire, on accepte de donner de son temps parce qu'on ne le considère pas comme du temps perdu : on offre des outils à une autre personne qui mène une recherche pour faire avancer son travail. Et le féminisme, c'est aussi ça, non ? Savoir que tu n'en tireras aucun bénéfice personnel, mais que tu aides une autre à faire sa part. Et aussi à mieux comprendre, à approfondir les enjeux du féminisme, ce qui sera toujours utile si l'on est engagée sur ces questions. (Francesca O., militante féministe italienne, 12 mai 2024)

Le choix d'anonymiser les entretiens prive ainsi les acteur·ice·s de la possibilité de retirer un bénéfice symbolique ou stratégique de leur participation à la recherche. De ce fait, les logiques de visibilité qui traversent l'activisme féministe contemporain entrent en tension avec les dynamiques non marchandes qui caractérisent traditionnellement le militantisme et l'engagement féministe, fondé sur des principes de solidarité, de transmission et de mise en commun des savoirs.

CONCLUSION

L'anonymisation des entretiens auprès d'expert·e·s sur la question des violences sexuelles qu'i·elles soient « ordinaires » ou « légitimes » s'avère à double tranchant. L'enquêteur·ice navigue au travers d'exigences contradictoires. Il est parfois difficile de surmonter la réserve de certain·e·s enquêté·e·s expert·e·s de la question des violences sexuelles qui évoluent ell·eux-mêmes en « terrain sensible » face aux remises en cause de leur discours par les mouvements anti-genre, voire par les pouvoirs publics. Certain·e·s enquêté·e·s remettent en question la pratique sociologique de l'anonymisation et revendiquent l'auctorité de leur parole dans un contexte où l'accès à l'espace institutionnel repose sur la reconnaissance d'une légitimité fondée sur une expertise spécifique. D'autres enquêté·e·s ont conscience des dangers que leur parole implique dans un contexte de montée en puissance de l'idéologie masculiniste. L'enquêteur·ice doit alors s'adapter et négocier avec la personne en face d'i·elle, en tenant compte de ce que celle-ci accepte de livrer, sans perdre de vue les objectifs de sa recherche.

Les interactions analysées dans cet article invitent ainsi à une considération sur la notion de consentement, tant du point de vue des motivations qui conduisent les enquêté·e·s à accepter de participer, que des formes de mise à l'épreuve de ce consentement, notamment à travers la remise en question du dispositif méthodologique proposé. En effet, ce dernier « *est le fruit d'un travail collectif et d'un dialogue entre l'enquêteur*

et l'enquêté. » (Abescat et al., 2024) En consentant à échanger avec nous, i·elles ont accepté de nous faire « confiance » et pour cela nous les en remercions. Toutefois, le·a chercheur·se reste exposé·e à la possibilité de commettre des erreurs et des maladresses. Comme l'observe Michel Boutanquois : « *s'attarder sur les impasses, les risques et les achoppements d'une approche apparaît finalement comme un moment de réflexion nécessaire, essentiel et indispensable à sa pratique.* » (Boutanquois, 2023). C'est précisément dans cette démarche réflexive que s'est inscrit cet article.

NOTES

¹ Nous adressons nos sincères remerciements aux relecteur·ice·s de cet article pour la qualité de leurs remarques et la richesse de leurs suggestions. Nous utilisons aussi l'écriture inclusive du fait que notre corpus d'enquêté·e·s se compose de 25 femmes, 3 hommes et deux personnes non-binaires. Nous employons les termes « militante » et « activiste » de manière relativement interchangeable, dans un souci de variation lexicale. Toutefois, nous sommes consciente que ces deux notions ne sont pas strictement équivalentes : le terme « activiste » tend à désigner une forme d'engagement perçue comme moins radicale que le militantisme.

² La loi Schiappa ou Loi du 3 août 2018 renforçant la lutte contre les violences sexuelles et sexistes est composée de quatre articles principaux. Le premier étant la prescription des affaires de violences sexuelles sur les mineurs de 20 à 30 ans. Le deuxième renforce le délit d'atteinte sexuelle et entend instituer un seuil d'âge de non-consentement. Le troisième crée un délit de cyberharcèlement et le quatrième instaure des peines pécuniaires pour punir du délit d'outrage sexiste.

³ Le Codice Rosso, loi n. 69 du 19 juillet 2019, entend mettre en place une prise en charge des victimes de violences de genre sous trois jours par le procureur de la République afin d'accélérer la procédure judiciaire. Il renforce de nombreuses peines encourues par les auteurs de violence sexuelle. Il crée aussi un délit de partage non consensuel de matériel intime (revenge porn). Le disegno di legge (ddl) Pillon, n. 735 de la XVIIIe législature, est un projet de loi qui propose de rendre obligatoire la médiation en cas de séparation ainsi que la garde partagée à égalité parfaite entre l'homme et la femme. Il entend aussi inscrire dans la loi l'existence d'une prétendue aliénation parentale en plus de restreindre les contreparties financières accessibles aux femmes.

⁴ Ces professions ne sont pas mentionnées à des fins de confidentialité.

⁵ Le Monde avec AFP, « Harcèlement sexuel : la Cour de cassation rejette définitivement les poursuites de Pierre Joxe et Éric Brion contre les femmes qui les accusaient », Le Monde, 11 mai 2022, https://www.lemonde.fr/societe/article/2022/05/11/metto-balancetonporc-la-cour-de-cassation-rejette-definitivement-les-poursuites-de-pierre-joxe-et-eric-brion-contre-les-femmes-qui-les-accusaient-de-violences-sexuelles_6125671_3224.html, consulté le 29/01/2025.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Abescat, Camille ; Gigi, Barbara ; Deroure, Sixtine (2024), « Pour une éthique de la recherche en contexte » (p. 197-215), in *La Fabrique de la thèse*, Karthala, <https://doi.org/10.3917/kart.mango.2024.01.0197>

Achin, Catherine ; Naudier, Delphine (2010), « Trajectoires de femmes “ordinaires” dans les années 1970 : La fabrique de la puissance d’agir féministe », *Sociologie*, vol. 1, n° 1, p. 77-93, <https://doi.org/10.3917/socio.001.0077>

Ahmed, Sara [2004] (2010), *The cultural politics of emotion* (Reprinted), Edinburgh University Press.

Bastin, Gilles (2012), « Le « cas Mathieu » ou l’entretien renversé », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, n° 1, p. 40-51, <https://doi.org/10.25200/SLJ.v1.n1.2012.3>

Beaud, Stéphane (1996), « L’usage de l’entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l’entretien ethnographique » *Politix*, vol. 9, n° 35, p. 226-257, <https://doi.org/10.3406/polix.1996.1966>

Beaud, Stéphane ; Weber, Florence (1997), *Guide de l’enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques* (4e éd. augmentée), La Découverte.

Béliard, Aude ; Eidelman, Jean-Sébastien (2008), « 6 : Au-delà de la déontologie.: Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique » (p. 123-141) in *Les politiques de l’enquête*, La Découverte, <https://doi.org/10.3917/dec.fassi.2008.01.0123>

Bendjaballah, Selma ; Garcia, Guillaume ; Sauger, Nicolas (2023), « Protéger les enquêtes, mais à quelles conditions ? Anonymiser des données d’enquêtes en sociologie et en science politique », *Terrains & travaux*, vol. 43, n° 2, p. 257-279, <https://doi.org/10.3917/tt.043.0257>

Bourdeloie, Hélène (2019), « Les impuretés du travail de l’ethnographe sur un terrain sensible. Deuil en ligne et traces numériques des morts », *Recherches qualitatives*, vol. 38, n° 2, p. 25, <https://doi.org/10.7202/1064929ar>

Bourdieu, Pierre (1979), *La distinction : Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit.

Boutanquoi, Michel (2023), « Faire dire ou faire advenir une parole : Quelques réflexions sur l’entretien de recherche », *Recherches qualitatives*, vol. 42, n° 2, p. 53-75, <https://doi.org/10.7202/1108608ar>

Chamboredon, Hélène ; Pavis, Fabienne ; Surdez, Muriel ; Willemez, Laurent (1994), « S’imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l’usage de l’entretien », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 16, n° 1, p. 114-132. <https://doi.org/10.3406/genes.1994.1251>

Coulmont, Baptiste (2017), « “Le petit peuple des sociologues”, anonymes et pseudonymes dans la sociologie française », *Genèses*, vol. 107, n° 2, 153-175. <https://doi.org/10.3917/gen.107.0153>

Demazière, Didier (2008), « L’entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens », *Langage et société*, vol. 123, n° 1, p. 15-35, <https://doi.org/10.3917/ls.123.0015>

Dubois, Sébastien ; Mohib, Najoua ; Oget, David ; Schenk, Eric ; Sonntag, Michel (2005), « Connaissances et reconnaissance de l’expert », *Les Cahiers de l’INSA de Strasbourg*, vol. 1, p. 89-108.

Foucault, Michel (1969), « Qu’est-ce qu’un auteur », *Bulletin de la Société française de philosophie*, vol. 3, p. 73-104, https://dgemc.web.ac-grenoble.fr/sites/default/files/Media/document/quest_ce_quun_auteur_par_michel_foucault.pdf

Goffman, Erving (1996), *La présentation de soi*. Editions de Minuit.

Hochschild, Arlie Russel (1983), *The managed heart : Commercialization of human feeling* (2. print), University of California Press.

Jouët, Josiane ; Niemeyer, Katharina ; Pavard, Bibia (2017), « Faire des vagues : les

mobilisations féministes en ligne », *Réseaux*, vol. 201, n° 1, p. 21-57, <https://doi.org/10.3917/res.201.0019>

Keller, Evelyn Fox ; Hirsch, Marianne (Éds.) (1990), *Conflicts in feminism*, Routledge.

Kelly, Liz (1987), “The Continuum of Sexual Violence”, (p. 46-60) in Hanmer, Jalna ; Maynard Mary (Éds.), *Women, Violence and Social Control*, Palgrave Macmillan UK, https://doi.org/10.1007/978-1-349-18592-4_4

Lévy-Guillain, Rébecca ; Sponton, Alix ; Wicky, Lucie (2023), « L'intime au bout du fil. Enjeux méthodologiques de l'entretien biographique à distance », *Revue française de sociologie*, Vol. 63, n° 2, p. 311-332, <https://doi.org/10.3917/rfs.632.0311>

Mouchard, Daniel (2020), « Expertise », (p. 258-264), in *Dictionnaire des mouvements sociaux*, vol. 2, Presses de Sciences Po, <https://doi.org/10.3917/scpo.filli.2020.01.0258>

Rennes, Juliette (2019), « Déplier la catégorie d'âge : âge civil, étape de la vie et vieillissement corporel dans les préjuges liés à l'"âge" », *Revue française de sociologie*, vol. 60, n° 2, p. 257-284, <https://doi.org/10.3917/rfs.602.0257>

Renzetti, Claire M. ; Lee, Raymond M. (Éds.) (1993), *Researching sensitive topics*, Sage Publications.

Semenzin, Silvia (2022), “‘Swipe up to smash the patriarchy’ : Instagram feminist activism and the necessity of branding the self”, *AG About Gender - International Journal of Gender Studies*, vol. 11, n° 21 (2022): 20122022. A decade debating AboutGender. <https://doi.org/10.15167/2279-5057/AG2022.11.21.1990>

Stavo-Debauge, Joan ; Roca i Escoda, Marta ; Hummel, Cornelia (2017), « Enquêter. Rater. Enquêter encore. Rater encore. Rater mieux. », *SociologieS*, <https://doi.org/10.4000/sociologies.6084>

Theviot, Anaïs (2021), « Confinement et entretien à distance : Quels enjeux méthodologiques ? », *Terminal. Technologie de l'information, culture & société*, n° 129, <https://doi.org/10.4000/terminal.7193>

Zolesio, Emmanuelle (2011), « Anonymiser les enquêtés », *¿ Interrogations ? Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*, p. 174-183.

Annexes

Pseudo	Genre	Nationalité	Âge	Profession et engagement militant	Éducation
FRANCE					
Lise D.	F	Française	45	Juriste-Autrice - Militante féministe	Bac +4
Eve C.	F ?	Française	40?	Déléguée générale d'une organisation de lutte contre les violences sexuelles sur mineurs	Bac + 4 bac+5
Amélie A.	F	Française	60	Femme politique	Bac +5
Romi L.	F	Française	50	Membre d'une organisation de lutte contre les violences sexuelles sur mineurs	Bac +4
Natacha G.	F	Française	40	Consultante indépendante - Militante féministe	Bac +5
Victoria H.	NB	Française et nord-africaine	40	Sans emploi au moment de l'entretien - Militante féministe	Bac
Elisabeth R.	F	Française	50	Responsable dans une association et présidente d'une association féministe.	Bac +5
Bernard N.	H	Française	70	Retraité - ancien consultant - Président d'une organisation féministe	Bac +5
Eloi Joly	H	Française	30	Secrétaire général d'une organisation de lutte contre les violences sexuelles sur mineurs	Bac +5
ITW FR 12	F	Française	70	Autrice, retraité - Militante imprescriptibilité	Doctorat
Claudia I.	F	Française	60	Journaliste - Militante féministe	Pas de Bac, Formation post bac
Carine B.	F	Française	60	Journaliste spécialisée sur les violences sexuelles envers les mineurs	Bac +5
Lorraine M.	NB	Française	30	Conseillère professionnelle - Relation presse d'une organisation féministe	Bac +5
Violette R.	F	Française	35	Intermittente du spectacle - Militante féministe	Bac +5
Nour B.	F	Nord-africaine	40	Responsable des partenariats d'une ONG - Militante féministe	Bac +3
ITALIE					
Irene R.	F	Italienne	50	Travailleuse sociale - Blog et Facebook d'un groupe féministe	Laurea (Bac +5)
Elena S.	F	Italienne	30	Chercheuse - Membre d'une organisation féministe	Doctorat

Barbara S.	F	Italienne	4 5	Femme politique - militante féministe	Post-laurea (Bac +5)
Ginevra N.	F	Italienne	5 5	Avocat - Présidente d'une organisation féministe	Doctorat
Cinzia F.	F	Italienne	3 0	Avocate	Laurea (Bac +5)
Gaia T.	F	Italienne	5 0	Psychologue et activiste dans un centre anti-violence	Laurea/Master (Bac +5)
Bruno C.	H	Italienne	6 0	Auteur - Président d'une organisation de défense des droits de l'enfant	Laurea (Bac +5)
Giula S.	F	Italienne	6 0	Graphiste	Maturità (Bac)
Gabriel la G.	F	Italienne	4 0	Ex-Députée - Employée administrative	Maturità (Bac)
Bianca L.	F	Italienne	5 0	Employé administrative - Blog	Master (Bac +5)
Francesca O.	F	Italienne	6 0	Journaliste - Autrice	Laurea triennale (Bac +3)
Eleonor a G.	F	Italienne	6 5	Avocate - Membre dirigeant d'un centre anti-violence	Laurea (Bac +5)
Viola P.	F	Italienne	3 0	Gestionnaire indépendante - Membre d'un collectif féministe	Master (Bac +5)
Sofia N.	F	Italienne	6 0	Responsable d'un centre antiviolence - Ancienne journaliste	Laurea (Bac +5)
Patrizia R.	F	Italienne	6 5	Sans profession - Membre de plusieurs organisations féministes	Laurea (Bac +5)

Tableau des caractéristiques sociodémographiques des enquêté·e·s.

Ce texte est la retranscription travaillée de l'une des séances du séminaire croisé sur l'entretien de recherche qui s'est déroulé le 4 décembre 2024. L'originalité du format, faisant dialoguer une chercheuse et une journaliste autour de leurs pratiques d'entretien, et la richesse du propos qui en a émané, particulièrement sur le contexte de l'intime, nous ont paru relever d'un apport certain à ce supplément.

Les coordinateurs,

Jean-Philippe De Oliveira, Simon Gadrás, Chloë Salles

Échanges croisés sur les techniques de l'entretien : le cas des situations intimes

Article inédit, mis en ligne le 19 décembre 2025.

Marion Pillas

*Marion Pillas est journaliste, spécialisée sur les questions de genre et les féminismes. Cofondatrice et corédactrice en chef de la revue féministe *La Déferlante* depuis 2021, elle assure également la direction de la newsletter hebdomadaire du média. Elle supervise aussi les événements ainsi que les partenariats avec des institutions culturelles, des festivals et des collectivités locales. Auparavant, elle a travaillé comme productrice indépendante de documentaires pour la télévision.*

marion@revueladeferlante.fr

Laura Verquère

*Laura Verquère est maîtresse de conférences à l'Université de Lille en sciences de l'information et de la communication, membre du laboratoire Geriico et associée au Gripic (Celsa-Sorbonne Université). Elle est spécialiste des relations entre médias, mouvements sociaux et problèmes publics, et particulièrement des questions de genre et de masculinité. Elle fait également partie du comité éditorial de la revue féministe papier *La Déferlante*, principalement composé de journalistes et de chercheur·ses en sciences humaines et sociales.*

laura.verquere@univ-lille.fr

Ce texte retranscrit des échanges entre Laura Verquère, chercheuse en sciences de l'information et de la communication, et Marion Pillas, journaliste et fondatrice du média indépendant *La Déferlante*, autour des liens entre techniques d'entretien et intimité. L'intimité est ici envisagée comme ce qui relève de la sphère privée de l'expérience, dans ses dimensions affective, émotionnelle, corporelle, sexuelle et familiale. Sans être nécessairement dissimulée, et pouvant même faire l'objet d'une médiatisation, elle constitue un espace subjectif et personnel qui appelle une certaine forme de protection. Dans cet échange, chacune parle depuis un point de vue professionnel, pour l'une à partir d'un terrain de recherche ou pour l'autre à partir d'un travail d'investigation. Laura Verquère, alors post-doctorante, présente son travail de thèse sur les mobilisations pour l'allongement du congé paternité dont la durée est passée de onze jours à vingt-huit jours en juillet 2021. Elle a mené une enquête auprès des entrepreneur·ses de cause du sujet : les associations féministes (PA.F, Parents & Féministes, Parent.Egalité) ainsi qu'un groupe de dix pères organisés en collectif. La recherche a consisté à suivre les passages des

expériences intimes de la parentalité des acteur·ices à leur engagement politique et collectif dans l'espace public. De son côté, Marion Pillas, journaliste dans une revue engagée qui suit les mobilisations féministes contemporaines, partage son expérience d'un reportage portant sur la convergence des luttes sociales, féministes et antiracistes à la frontière franco-britannique. Elle revient notamment sur le Refugee Women's Centre à Calais, une association venant en aide aux femmes exilées, confrontées aux interventions régulières de l'État pour démanteler les camps. Malgré ces obstacles, l'engagement des bénévoles et des militantes crée des liens de solidarité entre femmes soutenant la résistance locale. À travers cet échange, le texte explore la place de l'entretien dans leurs pratiques respectives - la recherche et le journalisme - en réfléchissant sur la manière de les aborder, de les mener et de les investir. Elles croisent leurs expériences des entretiens réalisés auprès de divers acteur·trices - militant·es, professionnel·les, artistes, politiques - et présentent la manière dont leurs pratiques, leurs méthodes et leur mode d'écriture de l'entretien se confrontent à la notion d'intime, voire se reconfigurent. Telle une mise en abîme, Laura Verquère engage un dialogue avec Marion Pillas, dont le caractère oralisé des échanges a été conservé. Il révèle les résonances et les écarts entre leurs façons d'aborder l'intimité dans leurs enquêtes respectives.

Laura Verquère : Quelle place attribuons-nous à l'entretien dans nos pratiques ordinaires de journaliste et de scientifique ?

Marion Pillas : Les entretiens représentent un matériau essentiel de tout travail journalistique, avec l'autre volet qui est la documentation écrite. Ensuite, la taille de l'entretien peut varier, nous pouvons aborder des questions de fond ou nous limiter à deux ou trois questions pour vérifier des informations. Mais dans tous les cas, le fait d'aller directement vers les personnes et de travailler avec des sources vivantes, on peut difficilement en faire l'impasse en tant que journaliste. Spécifiquement à *La Déferlante*, en tant que média engagé travaillant sur les questions de genre, nous recueillons la parole des personnes concernées car elle nourrit nos analyses et nos réflexions. L'une de nos journalistes a, par exemple, écrit un article sur les mères célibataires. Évidemment, nous pouvons trouver des données chiffrées, de la documentation et des entretiens d'expertes. Mais nous ne pouvons pas nous passer d'un entretien avec une personne concernée, pour qu'elle parle de son vécu - souvent inscrit dans le registre de l'intime - c'est-à-dire pour raconter la précarité ordinaire de la vie quotidienne (matérielle et affective), y compris dans sa sphère intime, d'une mère en situation de monoparentalité. Ces échanges apportent des connaissances de terrain, des informations empiriques et, surtout, lorsqu'il est question d'un sujet de société, ils nous rappellent les raisons pour lesquelles nous nous y intéressons. Ces récits ancrent notre démarche et nous rappellent l'intérêt de notre travail ainsi que des sujets que nous choisissons de traiter. C'est aussi ce qui définit notre spécificité en tant que journalistes engagées : nous travaillons pour avoir un impact transformateur sur la société. La question du « pour qui » nous faisons du journalisme est centrale, et les entretiens sur l'intime sont là, en partie, pour nous le rappeler.

Laura Verquère : Il y avait aussi cette dimension dans ma recherche, inspirée par les écrits féministes sur les savoirs situés (Haraway, 2007) et le care (Laugier, 2011). Le « pour qui » et le « pourquoi » ? Pourquoi faisons-nous de la recherche, pourquoi choisissons-nous certains sujets : « qu'est-ce qui compte » ? Les entretiens portant sur l'intime avec les enquêté·es représentent une voie pour sonder des intensités, réaffirmer l'importance du sujet, développer des questions de recherche, et, pour toi, j'ai l'impression, d'aller aussi vers de bonnes questions journalistiques qui ne trahissent pas les préoccupations (matérielles, économiques, affectives, politiques, etc.) de ton terrain d'investigation. Initialement, pour ma part, je n'avais pas prévu de mener des entretiens sur les expériences intimes des acteur·ices engagé·es pour l'allongement du congé paternité, et encore moins sur la maternité, imaginant (peut-être naïvement) que ce sujet concernerait avant tout les hommes qui se mobiliseraient naturellement. Mais au contact du terrain, j'ai vite réalisé que l'engagement venait surtout de femmes, et en grande majorité de mères. À quelques

exceptions près, elles avaient en commun de s'être mobilisées à partir d'une expérience douloureuse de la maternité : *baby blues*, dépression, violences obstétricales et gynécologiques, psychose post-partum. La question des expériences intimes de la maternité, à la fois comme déclencheur et moteur de leur engagement, est ainsi devenue centrale. Dans une enquête, rien n'est figé d'avance : je me suis adaptée aux questions qui ont émergé du terrain en lien avec leurs expériences intimes.

Laura Verquère : Comment t'adaptes-tu et comment mènes-tu les entretiens lorsque tu enquêtes sur l'intime ?

Marion Pillas : D'abord, j'essaie d'avoir une connaissance générale de mon sujet et de comprendre où je mets les pieds. Ensuite, j'identifie les personnes que je pourrais contacter pour établir un premier lien avec mon terrain d'investigation ; un lieu physique où vivent, travaillent, militent les personnes que j'interviewe. Je commence par des entretiens téléphoniques avec toutes les personnes que je vais interviewer par la suite. Je pose le cadre, ce sont des entretiens préparatoires et informels dont je ne publie jamais les propos. En général, une personne interviewée me conseille de contacter d'autres personnes. Avant de rentrer sur le terrain, j'ai donc déjà un carnet très riche, rempli de notes. Ensuite, je vais sur le terrain et je rencontre une seconde fois, en chair et en os, les personnes pour des entretiens plus formels. Parfois, ce qui en ressort est similaire à ce qui a été dit avant, mais d'autres éléments émergent aussi. Parallèlement aux entretiens, je glane des informations sur le terrain, et au moment de l'écriture, je me rends compte s'il y a des manques à combler.

Laura Verquère : Dans mes pratiques de recherche, les entretiens s'imbriquent à d'autres méthodes, comme l'enquête ethnographique ou les analyses sémiotiques et discursives de différents types de corpus pour questionner les médiatisations de la cause du congé paternité dans les médias traditionnels, ainsi que les modes d'engagement des acteur·ices dans l'espace public. Dans mon travail sur les processus de politisation, que j'entends à la fois par la mise en mots et en commun des expériences intimes des femmes engagées pour l'allongement du congé paternité, je n'ai pas mené les entretiens immédiatement. J'ai d'abord pris le temps de m'immerger dans le terrain (les associations féministes et le collectif de pères), de gagner la confiance des enquêté·es et d'identifier leurs préoccupations afin de « viser juste ». J'ai ensuite réalisé deux entretiens semi-directifs avec chacune, espacés dans le temps. Tout en laissant de la place aux enquêté·es, ce type d'entretien permet de conserver une trame générale, afin de rendre les données comparables et de faire émerger du commun. Il me semble que c'est une différence avec les entretiens journalistiques, davantage centrés sur des personnes et des individualités. Le premier, d'ordre biographique, visait à saisir leur parcours d'engagement, le second, centré sur leurs expériences personnelles, intervenait après avoir ouvert un espace de discussion et de confiance au préalable. J'ai donc abordé les entretiens moins comme des modes de recueil de discours sur les pratiques et les expériences - à analyser ensuite à l'aide des outils de l'analyse de discours - que comme des moments de conversation, permettant d'approfondir certains phénomènes identifiés au fil de l'enquête. Il peut d'ailleurs y avoir une forme de violence méthodologique à vouloir « déconstruire » des récits de souffrance énoncés dans des situations de vulnérabilité : des récits souvent balbutiants, confus, troubles, autrement dit encore peu construits. Une telle démarche peut amener le ou la chercheur·se à adopter une position de surplomb, en ajoutant une couche explicative à des récits de soi qui tentent d'abord de s'énoncer, de trouver une forme et des mots pour rendre intelligible une expérience souvent floue, incertaine et douloureuse. C'est ce processus-là, précisément, que j'ai souhaité d'abord interroger. Dans cette même idée, les entretiens ont également servi à collecter un corpus « d'objets intimes », comme *Un podcast à soi* de la journaliste Charlotte Bienaimée ou la bande dessinée sur la « charge mentale » de l'artiste Emma, me permettant d'entrer plus en profondeur dans les vécus des enquêtées et leurs univers d'interprétation de la maternité et des rapports sociaux de genre dans la parentalité ; autrement dit, de comprendre leur manière d'appréhender les enjeux d'égalité liés à

l'allongement du congé paternité. J'ai profité de ces échanges pour demander aux enquêtées quels objets médiatiques et culturels (podcasts, articles, ouvrages, etc.) avaient accompagné leur processus de politisation. Ensuite, dans une démarche relevant de l'analyse sémiotique, je me suis plongée dans ces matériaux afin d'explorer autrement leurs expériences intimes, de saisir ce qui les reliait les unes aux autres et de mieux comprendre comment elles et ils étaient affecté·es par la cause qu'elles et ils défendaient.

Lorsque nous abordons l'intimité, il est nécessaire, à mon sens, de prendre davantage de précautions. Cela inclut d'anticiper les effets que certaines questions peuvent provoquer, surtout si nous n'avons pas vécu nous-mêmes ces expériences, de rappeler aux enquêté·es qu'ils et elles ne sont pas obligés·es de répondre, et de les informer précisément sur l'utilisation de leurs propos. À mon sens, il est essentiel de leur laisser un maximum de place. Cependant, j'ai réalisé que j'avais parfois tendance à être trop précautionneuse, à traiter l'intimité comme un sujet totalement à part, « différent des autres ». Or, plusieurs enquêté·es n'ont manifesté aucune difficulté à aborder ce thème et en parlaient avec la même aisance que d'autres sujets. Il me semble que ce point interroge également la manière dont nous définissons l'intimité, parfois abordée comme une dimension nécessairement cachée de la vie, ainsi que la façon dont ce terme peut résonner de manière multiple chez les enquêté·es, dessinant des frontières mouvantes entre ce qui relève de l'intimité et ce qui peut être dit - ou non - publiquement à son sujet. C'est une question de recherche en soi.

Laura Verquère : Et toi adoptes-tu une posture spécifique lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets intimes relatifs à la parentalité, le corps, les affects, la sexualité ?

Marion Pillas : Pour moi, l'intime est une notion large : c'est tout ce qui touche au personnel, au cheminement individuel. Ce n'est pas forcément synonyme de secret. Dans les milieux féministes, l'intime renvoie aux vécus personnels et à l'expérience, susceptibles de se déployer dans une multitude d'aspects de la vie. Selon moi, c'est avant tout le vécu qui définit l'intime.

Laura Verquère : Lorsqu'il s'agit d'aborder l'intimité, un type de vécu personnel *particulier*, *les enquêté·es ont souvent des questions à nous poser, en tant que scientifique* : « Pourquoi ce sujet ? », « Es-tu toi-même parent ? », etc. Elles viennent directement questionner ma place dans l'entretien. J'ai donc tendance, dans mes entretiens à y répondre, à établir des liens entre leurs propos et ma propre expérience. Ces mises en résonance permettent parfois de nourrir une réflexion commune et de penser ensemble, tout en maintenant un équilibre : laisser la place à l'autre, ses questionnements et ses préoccupations tout en donnant un peu de soi pour ne pas instaurer une relation trop unilatérale ou ascendante. C'est d'ailleurs cette souplesse qui, à mon sens, donne la possibilité de faire émerger des choses intéressantes et des surprises parfois. C'est, me semble-t-il, ce qui caractérise un entretien semi-directif : tout en orientant la discussion, il s'agit de laisser de l'espace à l'interlocuteur·trice et d'accepter une part de contingence dans l'échange. Cela inclut la manière dont l'enquêté·e interprète et répond à nos questions. L'entretien comporte toujours une part d'improvisation par rapport à la trame de questions établie en amont, une dimension qui me semble essentielle non seulement d'accepter, mais d'embrasser, afin de laisser émerger des aspects inattendus du terrain. Cette dynamique peut même conduire à remettre en question certains postulats initiaux, à prendre conscience du fait que nos interrogations ne reflètent pas toujours les préoccupations des enquêté·es et à ajuster nos questions pour les rendre plus pertinentes et plus justes par rapport aux enjeux spécifiques du terrain. Il existe une pluralité de manières d'aborder « l'exercice » de l'entretien, plus classiquement comme un moment de production de discours, mais aussi comme un espace de réflexivité et une expérience heuristique. Dans mon cas, il s'est agi de faire advenir une parole et un récit intime afin de créer les conditions d'une véritable rencontre entre mes questions de recherche et les préoccupations qui animent les enquêté·es.

Marion Pillas : Tu parles de surprise et je pense que c'est effectivement un point commun avec ce que nous recherchons en tant que journalistes. Plus nous nous investissons personnellement, plus nous pouvons être confrontées à des situations, des propos ou des émotions imprévus ce qui enrichit l'échange. Cela suppose d'adopter une posture particulière qui varie selon les contextes d'entretien. Parfois, cela implique une approche plus horizontale, ouverte et proche des personnes interrogé·es, surtout quand nous abordons des questions intimes. Mais il y a aussi d'autres types de situations. Au tournant des années 2000, alors que je débutais ma carrière journalistique à la rubrique « éco et conso » de France 2, la dynamique était tout autre. J'adoptais une posture de « demande d'explications » face à des sujets que je ne maîtrisais pas.

Les entretiens avec des experts avaient alors pour objectif de me permettre de comprendre leurs recherches afin de mieux retransmettre l'information, et je leur disais souvent : « Expliquez-moi comme si j'étais votre vieille tante à moitié sourde ». Avec certaines personnalités politiques ou face à des chefs d'entreprise, nous pouvons aussi adopter des postures plus fermées car il existe des stratégies de leur part visant à exploiter certaines failles dans l'échange avec le ou la journaliste. Il peut y avoir des rapports de force, ou du moins des asymétries, qui ne vont pas dans un seul sens : du journaliste, qui maîtrise le cadre de l'entretien, vers la personne interrogée, mais aussi dans l'autre sens.

Laura Verquère : Effectivement, les entretiens sur les questions intimes nous engagent de façon singulière. Les différences de statuts et les identités de genre de l'enquêté·e et de l'enquêteur·ice agissent sur le déroulé de l'entretien et possiblement les résultats. Dans mon cas, le fait d'être une femme a constitué, ici, plutôt un avantage pour différentes raisons. Du côté des mères engagées, cela a sans doute favorisé une parole plus libre. Du côté des pères, certains y ont vu l'opportunité d'échanger avec une altérité - qui plus est experte sur le sujet - susceptible de nourrir leur réflexion autour de la réalisation de projets personnels liés à la parentalité et destinés à toucher différents publics : écriture d'un ouvrage, présence sur les réseaux sociaux, création d'une entreprise de conseil sur l'égalité femmes-hommes.

Marion Pillas : Sur les sujets liés aux violences, il peut être important de poser un cadre, en sachant notamment mettre fin à un entretien. Certaines personnes ayant subi des violences ont besoin de raconter leur vécu. Un entretien avec un·e journaliste peut répondre à ce besoin mais ne doit pas se substituer à un travail thérapeutique. Il s'agit alors d'apprendre, en tant que journaliste, à trouver un équilibre, à orienter l'échange et, lorsque nécessaire, à dire : « je ne suis pas en capacité de vous écouter davantage » et d'orienter la personne vers des tiers plus compétents pour recueillir leur parole (psychologue, association spécialisée, etc.).

Parfois, nous avons l'impression que c'est justement à la fin de l'entretien formel, lorsque nous basculons dans un échange plus informel, que l'entretien commence et que nous entrons dans le vif du sujet. C'est souvent à ce moment-là que des choses extrêmement intéressantes émergent. Mais si nous voulons retranscrire ces propos, il nous faut redemander l'accord de la personne interrogée.

Laura Verquère : Les moments de surprise ne surgissent-ils pas souvent là où nous ne les attendons pas ?

Marion Pillas : C'est systématique ! Si je prends l'exemple de Calais, énoncé précédemment, j'ai rencontré des femmes qui se mobilisaient pour défendre les droits de leurs maris, ouvriers, et négocier de meilleures conditions dans le cadre d'un plan social. Je les ai réunies autour d'une table pour un entretien collectif sur le rapport subjectif à leur ville. Plusieurs votent à droite, voire à l'extrême droite. Elles ont exprimé leurs inquiétudes ainsi que leur sentiment d'insécurité, et ont évoqué un sujet qui revient fréquemment dans les discussions locales : les bus. La mairie les a rendus gratuits. Ils sont souvent utilisés par des personnes

migrantes. Cette situation nourrit un discours récurrent sur la peur : « les bus sont pleins de migrants, on craint pour nos filles », inscrivant l'échange dans un débat politique. Durant cette conversation, la porte-parole du collectif a soudain pris la parole : « Moi et ma fille, nous n'avons pas peur. Ma fille est quelqu'un qui aime tout le monde ». À ce moment-là, elle a abordé les violences conjugales dont elle a été victime par le passé, et dont sa fille a été témoin alors qu'elle était enfant, et l'entretien collectif a pris une tout autre direction. C'est aussi souvent le cas quand nous arrêtons l'enregistreur. Nous avons vécu un moment collectivement très fort.

Laura Verquère : Ton exemple illustre bien ce qui peut émerger d'intéressant en dehors du cadre formel de l'entretien. Mais ce « off » -les coulisses- aussi captivant soit-il, ne peut pas toujours être écrit, raconté ou rendu public. Il me semble que cette question, relative à la responsabilité du journaliste face à la parole recueillie, se pose aussi pour les chercheur·ses même si leurs travaux circulent généralement moins que les productions médiatiques : qu'est-ce que l'on rend visible dans et par notre recherche ? Et qu'est-ce que cela implique, en termes éthiques, du point de vue de la protection des enquêté·es ? Mais cet exemple du « off » parle aussi de la place des digressions, parfois perçues comme des erreurs ou des écarts qu'il faudrait à tout prix recentrer pour rester dans le sujet de l'entretien ou dans le périmètre de la question que nous nous sommes posée initialement. Or, il arrive que ce soit justement dans ces moments imprévus que quelque chose de significatif et les enjeux de l'enquête apparaissent.

Marion Pillas : Oui, c'est aussi ce qui fait la richesse des articles. Les personnes que nous interviewons ne se résument pas à un seul rôle : une militante, par exemple, a aussi une vie personnelle. Lorsqu'elles nous y autorisent, accéder à ces différentes facettes permet d'éclairer le sujet autrement. C'est un des apports d'une revue engagée et féministe que d'explorer la complexité des identités. En tant que lectrice, ce qui rend un article vivant, c'est aussi l'inattendu, le fait de sortir du cadre strict de l'entretien. Il ne s'agit pas pour la journaliste de seulement rapporter des propos, il s'agit aussi de décrire une attitude et des silences... Ce sont autant d'éléments qui nourrissent le propos et enrichissent la compréhension du sujet, bien qu'ils ne semblent pas s'y rattacher explicitement.

Laura Verquère : À l'inverse, il arrive aussi que l'on connaisse une certaine frustration lorsque l'échange reste en surface et que l'on peine à accéder à cette intimité.

C'est principalement ce que j'ai ressenti en menant des entretiens avec des pères, par opposition aux mères, et ce, pour plusieurs raisons. Ceux qui ont particulièrement attiré l'attention des médias dans la lutte pour l'allongement du congé paternité ont pris l'habitude de se raconter personnellement, leur intimité était déjà largement exposée. Le récit de leur paternité constituait même une sorte de « fonds de commerce » à travers l'écriture d'ouvrages, leur influence sur les réseaux sociaux ou encore leur activité de conseil. Dans les entretiens, leur intimité s'est finalement révélée être un espace où se raconter comme un autre, où je n'ai pu recueillir qu'une version très proche de ce qu'ils donnaient déjà à lire et à voir dans l'espace public : un discours bien construit, qu'ils déroulaient une énième fois. À l'inverse, certaines femmes se racontaient pour la première fois, avec des paroles qui se cherchaient et qui étaient hésitantes, balbutiantes. Sur le moment, les entretiens avec les pères au sujet de la naissance de leur enfant et de la période du post-partum m'ont donné l'impression, une fois terminés, qu'il ne s'était pas passé grand-chose, me laissant peu de matière à analyser.

Marion Pillas : Comme tu le dis, les femmes ayant une certaine visibilité publique maîtrisent souvent leur image et leur parole, et cela aussi pour de bonnes raisons. Nous savons qu'être une femme exposée augmente le risque d'être attaquée (physiquement, verbalement et psychologiquement), ce qui pousse à une vigilance accrue et à éviter de donner prise à l'autre. Je me souviens d'une musicienne qui évoquait constamment un événement marquant de sa vie sans jamais le nommer explicitement. Cela rendait son récit difficile à saisir pleinement, mais il était hors de question de la forcer à en dire plus. Certaines

personnes n'ont pas envie de se livrer, pour diverses raisons, et il est essentiel de respecter cela. Se confier à la presse n'est jamais anodin. En tant que journaliste, on doit parfois accepter de ne pas pouvoir donner toutes les clés de compréhension, et *faire avec* cette part d'incomplétude. Il existe aussi le risque d'une certaine forme de « langue de bois », mais je pense que ces personnes évaluent elles-mêmes l'équilibre entre le risque de paraître « trop prudentes », voire inintéressantes aux yeux du ou de la journaliste, et celui de trop s'exposer.

Laura Verquère : Oui, c'est intéressant, car cela met également en lumière le rapport genré à la visibilité dans l'espace public, ainsi que les inégalités dans la manière dont les femmes et les hommes en bénéficient. En ce qui me concerne, j'ai finalement considéré que ces manques, ces trous ou ces vides étaient en eux-mêmes signifiants et méritaient d'être analysés, notamment en comparaison avec les entretiens menés auprès des mères. Ces écarts ouvraient un espace d'interprétation, en particulier sous l'angle du genre : quel rapport genré à l'écriture et à l'énonciation de soi ? Mais aussi, quel rapport genré à l'espace public et à ses modalités de participation ?

Laura Verquère : Ceci soulève la question de ce que nous faisons ensuite des entretiens, comment nous *travaillons* avec.

Marion Pillas : En général, il y a des phrases fortes prononcées par les personnes interviewées que je garde en tête et qui vont constituer la trame de mon papier. J'écris souvent une première version sans relire mes notes, en partant de ce que j'ai en tête, puis je complète avec mes notes pour m'assurer que les citations et les contextes sont les bons. Concernant le sujet sur Calais, j'ai dû prendre un peu de distance pour écrire sans me demander ce que les femmes rencontrées allaient en penser. C'était important pour moi d'écrire librement et de suivre les règles journalistiques. J'ai aussi fait mon travail en leur faisant relire pour ne pas les exposer ou les mettre en difficulté.

Laura Verquère : Cette pratique de relecture des entretiens par les personnes interrogées est moins habituelle dans le travail de recherche. Ce point sur le moment de l'écriture pose aussi la question de la temporalité dans l'enquête. On ne passe pas mécaniquement du dedans au dehors, de l'investigation à l'analyse des résultats puis à l'écriture (une fois les « informations prélevées »), même si parfois on a besoin de moments d'éloignement pour écrire. Nous pouvons aussi garder des liens.

Marion Pillas : je n'arrive pas à adopter le masque de la journaliste distante. Peut-être que je le devrais, mais je n'y parviens pas. Je pense que lorsque nous demandons du temps aux gens pour nous dire des choses, nous expliquer, nous emmener voir, il me paraît évident de donner un peu de soi-même. Donner plus qu'un cadre professionnel, offrir aussi un aperçu de qui je suis. Dans des contextes comme l'enquête à Calais, où je suis restée une longue semaine, je me raconte aussi, en fait. Nous avons aussi des échanges informels. Pendant le reportage, des militantes ont organisé une fête, j'y suis allée, et nous avons échangé dans un autre cadre. J'ai plaisir à garder des liens avec le terrain. Je suis, par exemple, retournée présenter le numéro à Calais. Donc, c'est un terrain auquel je reste reliée.

Laura Verquère : À cet égard, la question des effets des entretiens et des questions que nous posons sur les personnes interrogées est-elle un sujet pour toi ?

Marion Pillas : Oui, cela me fait penser à un entretien avec une femme du collectif féministe de la ville de Calais. Je l'avais interrogée sur la possibilité d'une convergence des luttes avec ce groupe dont j'ai parlé plus tôt, qui se mobilise pour obtenir des conditions de licenciement décentes pour leurs maris ouvriers, un groupe aux sensibilités politiques assez éloignées de celles du collectif féministe. Sa réponse initiale était qu'elle se posait justement la question de comment créer du lien avec un collectif politiquement hétérogène, et qu'elle n'avait pas encore suffisamment réfléchi à leur charte et à leur positionnement pour envisager leur intégration immédiate. A la suite de cette question posée en entretien, elle m'a réécrit quelques semaines plus tard, pour me dire : « Tu sais, les questions que tu

m'as posées sur l'ouverture du collectif, notamment à d'autres luttes de femmes ouvrières, en fait, nous sommes en train d'écrire précisément notre charte et nos valeurs de manière à pouvoir l'ouvrir progressivement à d'autres collectifs qui ne partagent pas toutes nos idées politiques. » J'ai trouvé ça super, que dans le cadre d'une interview journalistique, nous puissions avoir une discussion qui les fasse avancer dans leur réflexion, et me fasse, par la même, réfléchir. Qu'il puisse y avoir cet échange, que ce ne soit pas seulement quelque chose de vertical, où la journaliste pose des questions et elles y répondent, mais que l'interview puisse être la première pierre pour ouvrir un vrai échange des deux côtés.

Laura Verquère : Nous posons souvent des questions que les enquêté·es ne se posent pas, ou du moins pas en ces termes-là. Ainsi, elles et ils se retrouvent à se poser de nouvelles questions en notre présence, des questions qui souvent les travaillent bien au-delà du moment de l'entretien. Nous ouvrons des brèches de réflexivité, surtout quand nous posons des questions sur les pratiques, qui, par définition, sont rarement pensées : sur ce que nous faisons, la manière dont nous le faisons et ce que cela engage. Ces questions nous renvoient également à nos propres pratiques de chercheur·es et de journalistes et ce qu'elles impliquent. Pour saisir précisément ce que ce type d'échanges engendre, il faudrait mener de nouveaux entretiens, sur l'expérience même de l'entretien, quelques semaines plus tard.

Les métiers de journaliste et de chercheur·e partagent de nombreux points communs, notamment autour de la place accordée à l'enquête de terrain, dans laquelle s'inscrit la pratique de l'entretien. Des questions de fond traversent également ces deux champs professionnels, comme en témoigne cet échange, où émerge particulièrement la question de la neutralité dans l'exercice du travail journalistique et scientifique ; une question centrale lorsqu'on enquête sur l'intimité et dans des espaces engagés, tels que les associations ou les mobilisations sociales. Plusieurs points de convergence apparaissent ainsi dans les pratiques journalistiques et scientifiques de l'entretien, qui tiennent sans doute autant à des proximités professionnelles qu'à l'adoption d'une posture féministe dans l'enquête, nourrie par des épistémologies, des théories et des réflexions éthiques. En effet, plusieurs résonances sont apparues : la recherche d'une certaine horizontalité entre enquêté·es et enquêteur·ices dans l'entretien ; la place accordée à la contingence et à l'incertain ; la nécessité de co-construire les questions - qu'elles soient de recherche ou journalistiques - avec les personnes interrogées ; l'appréhension de l'entretien comme une expérience qui continue de travailler des subjectivités et des collectifs au-delà du moment même de l'échange ; la question du maintien - ou non - des liens avec les enquêté·es ; l'approche pas à pas (prise de contact, exploration du terrain, mobilisation des réseaux d'interconnaissance, puis entretiens portant sur l'intime) ; et enfin, l'adaptation constante de cet exercice aux spécificités des terrains et des sujets abordés. Ensemble, nous avons également relevé des divergences de pratiques : un croisement différent des méthodes d'entretien avec d'autres approches, comme la sémiologie ou l'analyse de discours, là où le journalisme tend plutôt, dans une perspective informationnelle, à y ajouter des données ou de la documentation, dans une démarche moins analytique ; un accent mis sur la réflexivité, considérée en recherche comme un résultat en soi, mais moins adaptée au travail journalistique souvent contraint par une temporalité réduite ; une recherche de comparabilité dans les entretiens pour faire émerger du commun et produire des résultats plus généraux, là où le journalisme s'attache davantage aux parcours individuels ; enfin, des pratiques de relecture des propos plus fréquentes du côté journalistique, une démarche à laquelle, pour ma part, je n'ai pas eu recours.

REVUE SCIENTIFIQUE EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

LES ENJEUX de l'**information** et de la **communication**

Revue scientifique en sciences de l'information et de la communication

Éditée par le Gresec (Groupe de recherche sur les enjeux de la communication), cette revue scientifique aborde les processus d'information-communication dans leurs développements, mutations et inscriptions sociales, politiques et économiques. Elle privilégie les travaux relevant d'approches théoriques critiques et fondés sur des études empiriques, rendant compte de recherches conduites par des auteurs confirmés, des doctorants ou de jeunes chercheurs.

Elle est constituée de 3 à 4 numéros annuels :

- n°1 - Varia
- n°2 - Dossier thématique
- n°3 - Supplément A
- n°4 - Supplément B

C'est une revue en ligne, d'accès libre, qualifiante en Sciences de l'Information et de la Communication, consultable sur :

<https://lesenjeux.univ-grenoble-alpes.fr> et sur le portail www.cairn.info.